DODGE CITY COMM COLL LIBRARY
3 8888 90112 2949

813
P34m

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/morceauxchoisis0000char

MORCEAUX CHOISIS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, 1 vol.
Notre patrie, 1 vol.
Morceaux choisis (Poésie), 1 vol.

EN SOUSCRIPTION :

ŒUVRES COMPLÈTES

en 15 volumes in-4° carré, tirés à douze cents exemplaires.

Œuvres de Prose

TOME I. — *Introduction d'Alexandre Millerand :* Lettre du Pro
cial. Réponse. Le Triomphe de la République. Du se
Provincial. De la Grippe. Encore de la Grippe. Toujours d
Grippe. Entre deux trains. Pour ma maison (cité sociali
Pour moi. Compte rendu de mandat. La chanson du roi D
bert. Suite de cette chanson.

TOME II. — *Introduction de Maurice Barrès :* De Jean Coste.
récentes œuvres de Zola. Orléans vu de Montargis. Zang
Notre Patrie. Courrier de Russie. Les suppliants parall
Louis de Gonzague.

TOME III. — *Introduction de J. et J. Tharaud :* De la situa
faite à l'histoire et à la sociologie. De la situation faite au
intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle. A
amis, à nos abonnés. L'argent.

TOME IV. — *Introduction d'André Suarès.* Notre jeunesse. V
Marie, comte Hugo.

Œuvres de Poésie

TOME V. — Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc. Le Po
du Mystère de la seconde vertu.

TOME VI. — Le Mystère des Saints Innocents. La tapisseri
sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc. La tapisserie de N
Dame.

TOME VII. — Ève.

Œuvres de Prose inédites

TOME VIII. — Clio.

TOME IX. — Note conjointe sur Descartes (précédée de la
sur M. Bergson).

TOME X. — Autres ouvrages et fragments inédits.

Polémique et Dossiers

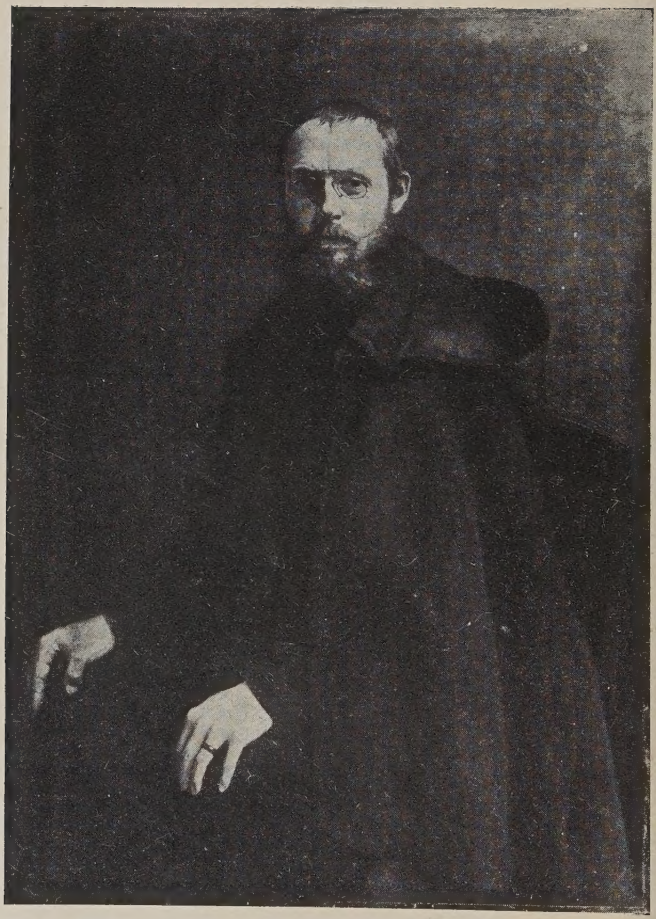
TOME XI. — Texte et commentaires se rapportant à la gé
et au rôle littéraire des Cahiers (préfaces).

TOME XII. — Textes et commentaires se rapportant au rôle
tique joué par les Cahiers (compte rendu de Congrès — A
Dreyfus, etc.).

TOME XIII. — Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet.
glois tel qu'on le parle.

TOME XIV. — L'argent (suite).

TOME XV. — Sonnets. Biographie et Histoire des Cahiers
Quinzaine, par Emile BOIVIN et Marcel PEGUY.



CHARLES PÉGUY

par

PIERRE LAURENS

UNIVERSITY CENTER OF THE PLAINS
90020110

CHARLES PÉGUY

MORCEAUX CHOISIS

PROSE

avec une préface de

C. LUCAS DE PESLOÜAN

LRC
Dodge City Community College
Dodge City, Kan. 67801

Quatrième édition

nrf

ST. MARY OF THE PLAINS
DODGE CITY, KANSAS

PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (VI^me^)

J2595

Il a été tiré de cette édition DEUX CENT QUARANTE-NEU
exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dor
seize exemplaires hors commerce marqués de a *à* p
deux cents exemplaires numérotés de 1 *à* 200, *treni*
exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 20
à 230 *et trois exemplaires nominatifs.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adap
tation réservés pour tous les pays, y compris la Russie
Copyright by Librairie Gallimard, 1928

PRÉFACE

Charles Péguy est né à Orléans le 7 janvier 1873. Sa mère, veuve dix-huit mois après la naissance de ce premier et unique enfant, dut travailler d'un métier manuel pour assurer leur existence commune. Charles suit d'abord les classes de l'École communale de son quartier; un inspecteur primaire le remarque; il est admis au Lycée de la ville. Bachelier à un âge où les enfants de bourgeoisie sont déjà dans les Facultés, il obtient une bourse au Lycée Lakanal. En 1892, il revient à Orléans, pour une année de service militaire. Il est ensuite boursier au Collège Sainte-Barbe, et suit les cours du Lycée Louis-le-Grand. En 1894, il est admis à l'École Normale Supérieure (section des lettres). Il quitte l'École après deux ans d'études; il se marie, poursuivant pendant un an ses études à titre d'externe; il collabore à la *Revue Socialiste* et à la *Revue Blanche*, et il publie en 1898 son drame de *Jeanne d'Arc* (sa première *Jeanne d'Arc*, comme il l'appellera, qu'il ne faut pas confondre avec les *Mystères* qui commenceront de paraître onze ans plus tard); il ouvre, en collaboration avec un ami, Georges Bellais, une maison

d'édition dont l'existence est éphémère. En 1900 il fonde les *Cahiers de la quinzaine*. Les *Cahiers* son un périodique de périodicité irrégulière, qui ne res semble à rien de ce qui paraît alors. Sauf excep tion, chaque *Cahier* est l'œuvre d'un seul auteur, e donne soit une étude, soit un dossier polémique soit un recueil de vers, soit un roman. Péguy ajout parfois une préface ou un commentaire; plus sou vent, il remplit tout un *Cahier;* certaines année il en publie trois et quatre; et d'aucuns sont consi dérables. Les *Cahiers* en sont à la quinzième séri quand la guerre éclate. Péguy est mobilisé le 2 août 1914, au 276e d'infanterie, à titre de lieutenant d réserve. Il est tué d'une balle au front, le 5 sep tembre, à Villeroy, dans la plaine de Meaux.

Je crois devoir rappeler ces étapes de sa carrière Il faut les avoir en mémoire quand on le lit. Fré quemment Péguy parle de lui-même. Il nous entre tient de son enfance, du métier de sa mère métier d rempailleuse de chaises - et il s'honorait de savoi lui-même pailler); de sa vie de lycéen; de ses maîtres de son temps de service militaire. Il nous invite l'accompagner à travers la campagne d'Orléans o dans la vallée de l'Yvète qu'il habita dès 1899 Il nous parle de ses enfants; il rappelle souvent l maladie grave que fit le troisième, son fils Pierr maladie dont il demanda la guérison à la Vierge, e qui fut l'occasion de ses pèlerinages à Chartres. Se *Cahiers* sont coupés de morceaux de confessions. C n'est point égoïsme, encore moins égotisme. Pégu sait que nombre de réalités ne nous sont connai sables qu'autant qu'il nous a été donné de l

toucher, même de les subir. Il comprend beaucoup des autres à travers lui-même, et grâce aux expériences qu'il a de la vie. Tout naturellement, il nous fait connaître ces expériences.

Elles ne lui ont pas manqué. Sa vie fut difficile et pauvre. Elle était fonction de la vie des *Cahiers*, dans ce sens tout simple, qu'il fallait que des *Cahiers* et de leur vente Péguy tirât de quoi subsister. Ce n'était pas chose facile. En fondant ce périodique, où il prétendait écrire en toute liberté, il s'aliénait ses premiers compagnons de lutte, de la *Revue Socialiste* et de la *Revue blanche*. Il ne pouvait compter que sur ses amis. Il en avait; il s'en faisait, il savait attacher les gens tout en s'attachant à eux; il intéressait, il persuadait. Il eut ainsi des fidèles, qui furent ses premiers abonnés. Ces fidèles ne faisaient pas nombre. Tous s'ingéniaient à recruter des abonnés nouveaux; ils en trouvaient, mais bien peu de ces recrues devenaient, — comme disait Péguy, — des abonnés fermes. Le déchet était considerable; et, chaque fois que s'ouvrait une nouvelle série de ses *Cahiers*, Péguy voyait devant lui une année nouvelle de pauvreté.

Cet insuccès avait des causes simples : Rares étaient ceux qui comprenaient la pensée, les intentions de Péguy. Qu'était-il? Que voulait-il? Où allait-il?... Classer les gens est un besoin de l'esprit; ce lui est une commodité autant qu'une économie. Comment classer Péguy? On le voyait à la fois socialiste et patriote, libre penseur et attaché de cœur à la tradition catholique, révolutionnaire et militariste. Il ne rentrait dans aucun système. Les

gens pressés rejetaient les *Cahiers* sans presque le lire; nombre de gens de bonne volonté se découra geaient. Bien peu sentaient en Péguy l'homme qu simplement exprime son éthique, et qui, partan d'une Idée première dans laquelle se résument le appétits et les espérances de son cœur, modifie cett Idée et la précise à mesure des expériences que l réalité lui apporte.

En outre, on le déclarait illisible. Ses longue phrases, sa surabondance verbale, ses développe ments dont on pouvait prétendre qu'ils naissaien du hasard d'un mot ou d'une assonance, la com position même de ses *Cahiers* qui semblaient s'ouvri on ne savait sur quoi et se clore on ne savait pour quoi, tout rebutait les nouveaux lecteurs. Pégu n'était point d'un parti; son œuvre n'était pa d'un genre. Elle était bien à base de dialectique mais cette dialectique, coupée de parenthèses, ne s résolvait pas toujours en propositions. Ne l'enten daient que ceux qui acceptaient cette prose docile la pensée et qui la suit dans sa formation, dans se retours et dans ses bonds; ceux-la saisissaient l texture interne des cahiers, et leur unité profonde cette sorte d'unité qui est le fait de l'unité dans le sentiments de l'auteur.

On ne sait plus aujourd'hui à quel point Pégu fut inconnu. Il en souffrait. Il eût désiré de se fair entendre d'un grand nombre; il n'était pas homme s'honorer d'être compris de peu; et il détestait le chapelles littéraires. Mais, hors ses amis, les amis d ses amis, quelques admirateurs de sa pensée ou d sa langue, et quelques ennemis, personne ne s'occu

pait de lui. Je ne crois pas que, dans l'espace de dix ans, son nom ait été imprimé une seule fois dans une revue ni dans un journal. Je suis heureux de rappeler ici que le premier article qui l'ait présenté à un public étendu a paru, en 1909, dans la *Nouvelle Revue française* sous la signature de Michel Arnauld.

Toutefois, ceux qui aimaient son œuvre et qui cherchaient à la répandre, avaient constaté ce fait curieux : si pour beaucoup, Péguy n'était pas lisible, pour les mêmes, souvent, si je puis ainsi parler, il était *ouïble*. — « Style d'orateur » a dit plus tard Pierre Mille. — Le « Péguy » se parlait bien. Qu'on prît un texte de lui, — un texte choisi, bien entendu — et l'on se faisait écouter.

De là naquit l'idée de publier un choix de ses œuvres. Quand je m'ouvris de cette idée à Péguy, elle fut d'abord froidement accueillie. Il n'acceptait pas volontiers que l'on coupât dans ses textes. Puis, à y réfléchir, le projet lui convint; si bien qu'il se mit de lui-même d'accord avec Bernard Grasset pour cette publication.

J'établis le volume. A quelques rectifications près, Péguy approuva le choix. L'agrément, il est vrai, ne fut pas immédiat. Nous ne considérions pas les choses du même point : Péguy voulait introduire tel morceau qui lui plaisait plus, parce que peut-être, en l'écrivant, il avait eu quelque impression de réussite particulière; tandis que je ne pensais qu'au public, et tâchais d'user des quelques connaissances que j'en avais, et que Péguy n'avait jamais cherchées.

Le choix parut, en 1911, au moment où le nom de Péguy commençait de se répandre. Le *Mystère de la*

charité de Jeanne d'Arc publié quelques mois aupa
ravant, avait fait connaître ce nom à tous ceux qu
lisent. Le choix ne révéla point Péguy ; il fournit
ceux qui n'avaient lu que le *Mystère* d'autres aspect
de sa pensée et de son génie.

Péguy connut alors une période de gloire. On pu
imaginer que sa fortune était enfin établie. Ses ami
eurent cette illusion ; elle ne dura que quelque
mois. Péguy fut du nombre des écrivains qui tou
ensemble sont illustres et ne se vendent pas. Un
clientèle catholique vint à lui, mais elle y vint ave
réserve, sinon avec méfiance. De ceux qui avaient ét
de sa clientèle première, certains lui firent grie
de son retour à la foi. Au total le nombre des *abonné
fermes* ne s'accrut pas. La vie demeura pauvre. Ceu
qui jugeaient Péguy illisible continuèrent de ne pa
le lire. Ceux qui ne comprenaient pas ses tendance
continuèrent de ne pas les comprendre. Il fallu
pour que ceux-là les comprissent, qu'il mourût e
héros, et que le mystère de son âme ardente et l
secret de son action se révélassent dans cette mor

. . . . . .

Les *Œuvres choisies*, parues en 1911, ont été com
posées dans l'intention de répandre le nom de Pégu
et de le faire lire. Le but du présent recueil ne do
pas être celui-là. Nous nous en sommes rend
compte, Paul-Albert Laurens et moi, dès qu
M^me^ Péguy nous eut priés de l'établir. Péguy es
connu, il est compris, il est lu. Sa pensée est clai
à la génération qui a fait ou qui a vu la guerr
Sa façon de composer, son écriture qui rebutaie

nombre de mes contemporains, paraît naturelle à nos enfants. Cette écriture nous était une musique nouvelle; et il n'y a pas de nouveautés auxquelles l'homme se fasse comme à des nouveautés dans l'expression musicale ou esthétique. Le premier *Choix* s'adressait à un public indifférent ou qu'on devait supposer tel; celui-ci s'adresse à des lecteurs qui savent ce que fut Péguy, et qui désirent le plus connaître.

Ce *Choix* s'est partagé en deux volumes : un de poésie, un de prose.

Le volume de poésie est, pour la plus grande part, la reproduction d'un choix fait par Péguy, en 1914, et publié chez Ollendorf. Nous en avons retranché une pièce, et nous avons ajouté, outre un poème de jeunesse, extrait de la première *Jeanne d'Arc*, divers fragments des *Mystères*. Tous ces poèmes procèdent de la même inspiration chrétienne. C'est avec intention que nous avons adjoint aux poèmes en vers les proses des *Mystères*. Ces proses sont d'un lyrisme particulier, très différent du lyrisme oratoire qui caractérise la plus grande partie de l'œuvre. Elles sont d'un lyrisme de méditation; elles sont proprement poétiques, si l'on entend (comme Péguy l'entendait) que la poésie est avant tout une expression de l'âme.

Choisir dans la prose était plus difficile. Péguy n'a, peut-on dire, jamais écrit de poésies que chrétiennes; et, exception faite des vers de la première *Jeanne d'Arc*, il n'en a écrit que pendant les dernières années de sa vie. Son œuvre de prose est de toute sa vie; et elle est considérable. Il nous fallait, de trente volumes, extraire la matière d'un recueil. Autre

difficulté — que j'avais connue en 1910 — couper dans les textes de Péguy n'est pas chose aisée, tant il s'y rencontre de parenthèses, de thèmes enchevêtrés, de rappels et de retours; et nous ne voulions pas couper dans des coupures... Nous ne voulions pas chercher de courts fragments, des morceaux d'anthologie, chants ou récits, indépendants de tout contexte. En eussions-nous trouvés, nous ne les aurions pas retenus. Ce que nous voulions était faire connaître l'homme qu'était Péguy, le faire connaître par son œuvre; et nous avons tenté d'extraire de cette œuvre des textes capables de représenter, outre sa culture et les différents aspects de son génie d'écrivain, ce que fut sa pensée, j'ose dire l'histoire de sa pensée, sa nature, son intelligence et son éthique.

Un préfacier doit en principe être un guide. Je voudrais, ici, ne pas être plus, et ne pas faire autre chose qu'aider le lecteur à chercher Péguy à travers les pièces de ce recueil.

On se demandera d'abord quelle était la nature, la nature profonde, — parlant comme lui, — la nature *essentielle* de Péguy. On a beaucoup dit qu'elle était l'optimisme. Un tel mot prête à confusion. Il est vrai que Péguy l'appelait. A ceux qui le rencontraient, il se montrait toujours allant et confiant dans l'avenir. Il disait : *ça ira, ça s'arrangera, on sortira*, ou *on en sortira*. Il le disait tant que, tout comme les indifférents et comme ceux qui ne lui étaient que des camarades, ses amis les plus chers y étaient pris; et ceux-là, quoiqu'ils reçussent parfois ses confidences, et qu'ils fussent à même de

mprendre ses inquiétudes et sa tristesse. Je sais oir moi-même usé de cette épithète d'optimiste: e s'offrait naturellement à qui le voyait; quand avait sa présence. Elle me paraît plus inexacte mesure que passent les années; maintenant que n'ai pour le retrouver que mes souvenirs, ses tres, son œuvre surtout, où, comme tous les rivains de grande race, il est plus sincère encore 'il n'était dans ses propos.

Ce qu'il faut, je crois, voir d'abord en Péguy, st, au contraire, un sentiment tragique de la vie, plutôt, un sentiment du tragique de la vie. Il ne nsait pas que la vie dût être misérable; mais il vait qu'elle est pénible, qu'elle le sera toujours; et pensait qu'elle doit l'être. L'homme, pensait-il, fait même qu'il est au monde, ne doit pas vouloir vie douce; il doit la vouloir dure, se la mener re; presque aller au-devant des soucis. C'était là des fondements de son éthique, et aussi la pre-ère expression de son héroïsme. Il en avait fait à -même l'application. Admis à l'École Normale, il uvait tranquillement commencer une carrière de ofesseur; il aimait et il estimait ce métier; et il tait ambitieux ni d'argent ni de gloire. Cependant, uitte l'École, il se marie, il risque le quelque argent 'il a dans une entreprise d'édition. J'en eus dès moment, et de lui-même, la confidence : S'il fut rs animé par des sentiments multiples : affection cœur, désir d'un foyer, orgueil aussi de n'être au service de quelqu'un, gouvernement, per-ne ou parti, mais de *servir* — comme il jugeait voir le mieux faire, — en écrivant, il eut peut-être

plus encore la volonté de connaître les tâches et l
peines de l'existence, et d'en porter toutes les charg
Il est entré dans le souci de plain-pied; et il n
jamais pensé qu'il en serait libre un jour, convain
qu'il était au contraire que toute peine qui s'ef
cerait serait remplacée par une nouvelle; attenda
cette peine, et prêt à la subir en homme qui sau
y trouver de quoi enrichir son âme.

C'est parce qu'il a connu de l'intérieur le tragiq
de l'existence, qu'il l'a rendu comme bien p
l'ont fait. On en trouvera dans ce recueil de no
breuses expressions : tragique de l'existence et
la condition ordinaire de la vie (8, 9, 12) (1); tragiq
de la destinée de l'homme, — que cet homme s
Œdipe (11) ou Jaurès (5), — tragique de la
nationale (16, 17, 20); tragique de la race (6. 7.
tragique de la misère (10)... Ayant voulu pour
même une vie dure, il peut se mettre au cœur
toute tragédie humaine.

Beaucoup semblent ne pas avoir découvert en lu
sentiment du tragique des choses; et, par su
n'avoir pas saisi ce qu'il avait de tristesse profon
C'est sans doute parce que cette tristesse ne
marque jamais ni par des plaintes, ni par de
greur. Elle n'est ni gémissante, ni suppliante,
revendicatrice, ni jalouse. Elle n'est ni de R
ni de Vallès. Elle se développe en intelligence :
se considère, elle se connaît, elle se raisonne.
outre, elle se manifeste en extension, — et, d'aille

(1) Ces chiffres renvoient aux divers fragments pu
dans ce recueil.

ıt de Péguy est en extension, — elle ne se replie
s sur elle-même; elle ne parle pas d'elle; et, si
guy se raconte, ce ne lui est que façon de raconter
autres. Il n'est jamais que représentation et
'exemple.

Il y a aussi que, cette tristesse, Péguy la corrige
r des sentiments qui vivent en lui, forts contre
ıte expérience. Il croit en la bonté des hommes et
leur perfectibilité. Il croit au dévouement de ceux
i l'entourent; il croit en ses amis. Il est courageux,
est bon, il est désintéressé; il se fait les hommes à
ı image. Il les estime tous : ouvriers, paysans,
dats, gens de bourgeoisie et d'aristocratie. Il ne
e pas, avec Rousseau, que la civilisation les a
iés; il les voit victimes d'une mauvaise politique;
roit qu'ils retrouveront leurs vertus quand cette
itique deviendra bonne. Il les acquitte tous; il ne
ıdamne que les responsables de cette politique
uvaise. Et c'est en cela qu'il est optimiste; et,
rélativement, il l'est encore en ceci : que, s'il
naît le tragique de toute condition actuelle, il
te toujours en lui l'espérance, pour tous, d'une
.dition meilleure.

Espérer était une fonction de son être. Il acceptait
te peine, toute pauvreté pour lui comme pour tous
x de son temps; il espérait du bonheur pour ceux
ıître. Comment il imaginait ce bonheur? Son espé-
ce a eu diverses formes; elle s'est exprimée dans
ers systèmes d'images, ou, pour parler plus préci-
ent, selon le mot de Georges Sorel, dans divers
hes; et, en rétablir les aspects successifs me paraît
presque rétablir l'histoire de la pensée de Péguy.

Dans sa jeunesse, il est franchement socialiste. U
sorte de socialisme proudhonien, qui inscrit dans
principes : *La révolution sociale sera morale ou ne s
pas*. Péguy est socialiste à l'École normale. Il c
au proche avènement du socialisme dans le mon
De cette époque date la première *Jeanne d'Arc*.
prime abord, on peut en être surpris; et à l'épo
même, des camarades de Péguy eurent cette s
prise. La Jeanne qu'il présente est bien l'enf
pieuse, l'enfant élue, la Sainte de l'histoire et
la tradition. Cependant, c'est en elle qu'il fig
son espérance socialiste, et, peut-on dire, so
liste laïque. Jeanne lui est d'une part la repré
tation de la vie tragique, — tragédie du dép
de Domrémy, tragédie de Compiègne, tragédie
Rouen, — et de l'autre la représentation de
espoir de délivrance, — la défaite de l'Ang
figurant la défaite du mal sur la terre. Je crois p
voir l'assurer : à ce moment Jeanne ne lui est qu
symbole; il n'est pas directement ému par sa p
à la Vierge et aux Saints, ni par le caractère divi
sa passion. A ce moment, l'espérance sociali
l'espérance qu'il y aura sur terre un bonheur t
porel pour l'humanité, lui apparaît comme au
ment plus haute que l'espérance chrétienne. Pég
pendant plusieurs années, tout en demeurant atta
à cette figure de Jeanne, tout en sachant le prix
sa vocation et de son martyre, est, au sens cou
du mot, antireligieux. Il entend sans dégoût des a
ques contre l'Église. De l'Idée religieuse, — au
philosophique, — de la pureté du sentiment religi
il sait la valeur; il compte cette Idée au nombre

avantages que la société actuelle doit léguer à la société future; mais, à ses yeux, l'Église chrétienne peut être détruite sans dommage au profit de la Cité socialiste, comme la Synagogue a pu l'être au profit du Monde Chrétien.

A ce début du XX^e^ siècle, le chemin lui semble ouvert à la réalisation de ses espérances. On est en pleine affaire Dreyfus. A l'idéaliste qu'il est, cette affaire apparaît comme devant être la préface de la Révolution dans le Monde. Il ignore les intrigues, les compromissions, les jalousies, les appétits, les rancunes de personnes, de classes et de partis qui se couvrent du grand mot de Justice. Le dreyfusisme est pur en lui; il le voit pur chez ses amis; il le voit pur dans la masse. Il y voit une force de purification. Il est bien naïf, dira-t-on. Oui. La naïveté est dans certains cœurs une des faces du génie. Le dreyfusisme lui est une mystique; il ne sait pas encore que dans le monde moderne la mystique est dévorée par la politique.

Il devait l'apprendre bientôt. Bientôt, il voit l'affaire Dreyfus dévier et s'achever en faillite. Elle n'a rien apporté au Monde. Elle n'a produit que ceci : elle a mis en France, à la tête du Gouvernement, un personnel politicien radical en place d'un personnel modéré. Et quelle œuvre accomplit ce personnel? Il dépouille, et, de fait, il exile de France les congrégations religieuses; il rompt les relations avec le Vatican; il laisse bafouer et brimer le corps des officiers; il diminue la force de l'armée, donc du pays, devant l'étranger; par des lois scolaires rétrogrades, il abaisse le niveau de la culture. Y a-t-il là

quelque avantage? Péguy est trop français pou
qu'on lui en conte. Il sent vivement le dange
Diminuer la France, c'est diminuer l'Univer
Notons-le : quand il juge ainsi, il est bien dans
tradition socialiste, — d'un socialisme non-politicie
et, nous pouvons dire aujourd'hui, non-bolchevik, -
dans la vraie tradition marxiste. Il n'accepte pa
que rien soit détruit inutilement de ce qui est forc
de discipline, d'idéalisme et de culture, même de
qui est forces économiques dans la société actuell
Si le socialisme doit triompher, il ne faut pas qu
s'établisse dans une société appauvrie.

Alors commencent ses polémiques contre l
procédés de la coalition radicale-socialiste (le *car*
d'alors), contre les politiciens et contre le personn
d'administration et d'enseignement supérieur (cont
la Sorbonne) favorable à ces procédés. Polémiqu
de ton conservateur, que nombre de ses abonné
nombre de ses camarades ne comprend pas. Pégu
est abandonné de quelques-uns. Les *Cahiers* ne so
pas lus. Il connaît un chagrin dont personne peu
être n'a su la qualité. Voir s'ouvrir l'ère du soci
lisme, il ne l'espère plus; il n'a même pas l'illusi
de l'espoir. Il ne voit devant lui qu'une tâche
travailler à conserver ce qui est bon, éternelleme
bon, dans les sentiments, dans les institutions
l'heure. Tâche ingrate, qu'il poursuit avec courag
Peu viennent à lui; peu l'entendent. — Barrès
écrit : Dans un autre temps, Péguy eût fondé
ordre. — Il a cru, comme tel moine de cet aut
temps, que toute la chrétienté était près de
rassembler autour d'un Évangile éternel (socialist

l s'aperçoit qu'on ne peut que recruter, un à un et atiemment, des frères. Ce sont deux, trois années oulourcuses. S'il espère encore, s'il a parfois encore e ton de l'espérance, c'est qu'il ne peut pas ne plus spérer. Mais qu'espère-t-il? Nous ne le savons pas; t le sait-il? Son espérance n'a plus qu'une vie latente; lle manque d'un ensemble d'images, d'un mythe ù se situer.

Ainsi nous arrivons à l'année 1905 et à la crise iarocaine. Débarquement de Guillaume II à Tanger, ienaces de guerre, conférence d'Algésiras. C'est lors chez Péguy une explosion du sentiment ational. Il est national comme et avec Jeanne d'Arc. 'est une explosion aussi du sentiment guerrier. Il st guerrier, au point, semble-t-il, de vouloir la uerre; et cela quoiqu'il se fasse, plus que tous les acifistes, une image des ruines et des horreurs qui ı sont l'accompagnement. Il l'aime par nature, en omme qui aime la marche et les exercices du corps, qui, dans une autre génération et autrement élevé, rait volontiers devenu un sportif. Il l'aime aussi en ison, non pas tant parce qu'elle s'achèvera sur une ctoire, dont il ne doute pas, que parce qu'il y voit ı travail dans la solidarité, et une épreuve qui doit ansformer les hommes. N'en ayons pas de surprise : n année de service militaire a une grande part dans formation. Il a fait le métier de soldat sérieuse- ent, avec conscience, et aussi avec allégresse. mais le service, l'exercice, la corvée ne lui ont été s corvées. Il a vu dans le régiment l'image d'une ciété meilleure que la société civile : des hommes is dans la même tâche, sans distinction de classes

ni de fortune; une hiérarchie fondée sur l'ancienneté ou (en principe, du moins) sur la valeur; un désintéressement complet; chez les officiers, l'acceptation d'une vie médiocre; chez tous, parfois masqué par de l'ironie, le sentiment de l'honneur et du devoir. Il est socialiste; il l'était, soldat; il l'est encore. Dans l'esprit de tout socialiste sincère la société future est un peu à l'image d'une grande caserne. Pour Péguy, la guerre doit appeler tout le monde à cette caserne; et pour une œuvre magnifique. Il y aura des douleurs et des morts; mais une régénération des hommes peut s'ensuivre; et sous l'égide de la France.

Dira-t-on que c'est en lui un sentiment jacobin? Je ne refuse pas l'épithète. Péguy, en 1905, et dans les années qui suivent, quand il pense à la guerre, est bien jacobin à la façon des hommes de 1793; et cette guerre qu'il voit venir lui est, comme à eux, *une guerre pour la liberté*. Mais son jacobinisme s'arrête là. Dans son jugement sur les choses qui sont de la paix, il continue d'être conservateur. Peut-être l'est-il plus encore : sous la menace allemande, il faut plus que jamais défendre le patrimoine national contre la folie des politiciens. Les chants qu'il écrit alors, chants tout imprégnés de la résonance de Hugo, et qui sont peut-être les pages les plus étonnantes de son œuvre, ces chants sont intimement unis aux mêmes attaques contre la politique radicale encore régnante, politique qui ne fait que détruire et qui ne construit rien en place de ce qu'elle ruine. Dans ces chants et dans ces polémiques, il s'exprime tout entier; en écrivant, il a conscience de travailler à son rang, à l'œuvre qui est de préparer des Français à la grande épreuve de la guerre.

Encore une fois, il est déçu. Déception analogue à celle qu'il avait eue quelques années plus tôt. Je ne dis pas que ces déceptions soient du même ordre, ni qu'elles soient comparables. Rien ici d'une faillite, comme avait été l'affaire Dreyfus. C'est une remise; ce sont des remises successives. Après les incidents de Casablanca, comme après le débarquement de Tanger, au lieu de se battre, on traite. D'année en année est reculé le moment de la grande épreuve. Il faut attendre. Péguy alors en revient à sa tâche modeste, et au sentiment qu'on ne peut travailler qu'au jour le jour, et péniblement se faire entendre. Nouvelle époque de tristesse, tristesse qu'il cachait aux camarades, que ses amis percevaient, et dont, à eux, il s'ouvrait parfois. Tout l'inquiète : la remise de cette guerre qu'en patriote clairvoyant, il sait inévitable, et que, pour cette raison aussi, il appelle; le sentiment du danger qui pèse sur le pays; l'état de gêne où la menace allemande met l'univers; la sottise criminelle de tout un personnel politique occupé à combattre, par esprit de parti, ceux qui, comme Clemenceau ou Millerand, se tiennent dans la tradition des gouvernements nationaux; ce qu'il nomme, sans mâcher les mots, la trahison de Jaurès, de ce Jaurès que, dans sa jeunesse, il avait aimé; la trahison de tels docteurs de Sorbonne qui sabotent la culture... S'y joignent des soucis de vie matérielle; aussi des soucis de père — c'est à ce moment que son fils fait une maladie grave. Il est triste, quelqu'optimisme qu'il s'efforce de montrer. Est-ce assez de cette tristesse pour expliquer le travail secret qui se fait en lui? Ce travail, nul, je crois, ne l'a suivi,

ni de ses amis, ni de sa famille. Un témoignage
surgit tout à coup, inattendu de ses plus intimes
c'est *le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.* Co
ment est né ce *Mystère?* Comment la mission,
sainteté de Jeanne, après ne lui avoir été que sy
bole, lui est-elle devenue réalité? Comment Pég
est-il entré dans la voie du Divin? Comment est
venu à la prière? Personne ne le sait; personne
le saura; et, d'ailleurs, lui-même se le demandait-i
Doit-on parler de *conversion?* Y a-t-il conversi
pour qui déjà et depuis toujours est tout espo
On ne peut que prononcer le mot de *Grâce.* Pég
avait besoin d'espérer, non pour lui-même, non p
même pour les siens, mais pour l'humanité entiè
pour l'humanité à venir, et, particulièrement, po
l'humanité de France. Il avait ce besoin comme a
l'avoir Jeanne d'Arc. Il avait besoin de concevo
pour les hommes une condition parfaite, diso
une condition de bonheur. Il a situé son espéran
dans le domaine de l'Évangile; et c'est du mêm
geste qu'il a remis son fils malade entre les mai
de la Vierge.

Dès lors, l'Idée chrétienne est au centre de
pensée. Ne croyons pas cependant avoir affaire à
Péguy nouveau qui romprait avec quelque chose
son passé. S'il écrit alors ses longues méditations
Le Porche du mystère de la deuxième Vertu, *Le My
tère des Saints Innocents*, et, plus tard, ses poèm
chrétiens : *La Présentation de la Beauce à Notre-Dam
La Tapisserie de sainte Geneviève*, et les dix mille v
d'*Eve*, il n'en continue pas moins ses polémiqu
elles sont la suite de celles qu'il mène dep

dix ans; et elles ont le même but. Il n'a rien à renier de ce qu'il a écrit; son cœur est enrichi; mais son jugement sur les choses immédiates, sur les choses de la terre, n'est changé en rien. Il était religieux par nature; et il n'a rien écrit qui ne fût nourri de sentiment religieux. Il était rempli de charité; il n'a rien écrit qui ne fût de sentiment charitable. Et l'on pourrait dire que l'idée chrétienne a trouvé en lui une place toute prête; la place que lui avait faite l'espérance.

J'ai insisté sur le sentiment qu'il a du tragique de la vie. Ce sentiment même a pu s'adoucir; il ne s'est pas modifié. Qu'on lise dans les œuvres posthumes la *Note conjointe sur M. Descartes*, on en aura le témoignage (5). Péguy sait que le temporel est, et sera, et sera toujours dur; mais il conçoit maintenant une joie dans l'Éternel. Il continue d'être guerrier; il continue d'être combatif. Il connaît la *patience* des Saints; mais à la façon de Jeanne d'Arc et de Saint Louis; une patience qui ne va pas sans action, ni sans réaction; et qui n'est pas non plus sans commandement. Il a conscience d'être plus fort depuis qu'il a situé son espérance dans la Certitude. Plus fort devant son travail, plus fort devant sa propre existence; plus fort devant ses adversaires. Il a plus confiance que jamais dans le destin de son œuvre. Quand, le 2 août 1914, il rejoint son régiment, il n'a pas un doute sur la raison finale de la vie, ni sur le salut des hommes, et de ceux-là particulièrement qui tomberont dans le combat. Il n'a pas un doute sur la victoire au bout de cette *juste guerre;* et il sait qu'il est de ceux qui l'auront préparée. Il sait qu'on

le reconnaîtra. Il n'est pas, ce jour-là, sans prévo
la mort sur le champ de bataille; et il sait qu
si cette mort lui échoit, ce qu'il a fait et ce qu
a voulu sera clair à ceux qui lui survivront.

. . . . . .

Ainsi m'apparaît l'histoire de sa pensée; j'ose di
l'histoire de son cœur, tant en lui le cœur et la pens
sont confondus. J'espère qu'on pourra la suivre
travers les pièces de ce recueil; et notre ambition
été que, par Péguy lui-même, elle y fût retracée.

Il est en outre une qualité de Péguy que no
avons été soucieux de mettre en lumière. J'ai to
jours été surpris que les critiques ne l'aient p
spécialement signalée : c'est une intelligence amp
en même temps qu'aiguë, et toujours originale, q
à elle seule aurait dû lui valoir une haute situati
dans le monde des penseurs modernes.

Pourquoi ne frappe-t-elle pas d'abord? C'est,
crois, surtout, parce que le lecteur, pris par la quali
de l'homme et du cœur de l'homme, ne va pas pl
loin. C'est aussi parce que, lorsqu'on parle intel
gence, et lorsqu'on parle idées, on les conçoit et l'
veut toujours les concevoir explicitées et présenté
sous forme presque didactique.

Or, telle n'est pas la manière de Péguy. Raremen
dans son texte, se rencontrent de ces phrases qu'
puisse extraire et mettre en italique; rarement,
résume avec intention de résumer; rarement,
conclut avec intention de conclure. Rarement
formule : toute formule, s'il s'en rencontre, éta
toujours liée au contexte, rattachée indissolublemo

ce qui précède comme à ce qui suit; parfois venant
ns être préparée et se trouvant alors, tantôt expli-
iée, tantôt ne pas l'être ensuite; parfois, si je puis
ire, semblant être préparée, et ne venant pas.

De là résulte qu'à lecture un peu rapide, ce qui est
roprement de l'intelligence ne se perçoit pas immé-
iatement. Il faut lire un *Cahier*, le lire posément,
pas vouloir seulement le parcourir, se laisser
orter par le rythme de l'écriture, rythme qui sur-
rend parfois, qui charme souvent et par instants
ebute, mais qui s'applique au rythme de la pensée
e l'auteur et le suit avec une exactitude que peut-
re pas un écrivain n'a réalisée. Il faut, par cette
ntremise, accompagner Péguy. Qu'on lise ainsi tel
agment du présent recueil, les chapitres sur la
estinée de la race juive, la magnifique méditation
ur la misère, le débat de l'Honneur et de l'Amour,
s réflexions sur la réalité de la métaphysique... on
e sentira bientôt en contact avec une pensée qui
énètre plus avant qu'il n'a été fait encore dans
ertains recoins de l'âme humaine, et l'on sera mis
ur le chemin de telles conclusions, qui n'avaient,
vant de l'être par Péguy, été préparées, peut-être,
ar aucun autre.

Du texte, parfois, une formule jaillit, qui semble
ésumer tout un développement. Mais elle n'est de
ait un résumé que pour le lecteur qu'on est; elle
ourra ne pas l'être pour un autre. Elle a été écrite
ur le même plan que le reste; dans la pensée de Péguy,
le était à ce plan; il n'y a pas eu en lui intention de la
ettre en lumière; elle n'était pas destinée à pren-
re, aux regards de tous, caractère de conclusion.

En voici quelques-unes que j'extrais de ce recu même :

« ... La misère et la pauvreté sont voisines; el sont plus voisines, en quantité, que certaines richess ne le sont de la pauvreté; si on évalue d'après quantité seule, un riche est beaucoup plus éloig d'un pauvre qu'un pauvre n'est éloigné d'un mi rable; mais entre la misère et la pauvreté intervie une limite; et le pauvre est éloigné du miséreux p un écart de qualité, de nature...

« ... Combien de patiences ne sont que des inve tions anesthésiques, des gardes tenues infaillibleme contre la peine, contre l'épreuve, contre le sal contre Dieu. De mornes et sournoises abdications la condition même de l'homme...

« ... L'honneur est aimé d'amour, l'amour honoré d'honneur... »

Je pourrais en extraire d'autres; mais c'est ass pour ce que je veux montrer. N'est-ce point là pensées; proprement ce qu'on appelle des *pensé* Non pas au sens de pensées ou maximes d' La Rochefoucauld, pensées achevées, délimité écrites et prêtes pour la publication; mais au sens pensées de Pascal. Si l'on en composait un recu n'apparaîtraient-elles pas, à côté des *Pensées de Pas* comme des notes jetées par un homme de la plus ha intelligence, et comme les matériaux d'un grand livr faire? D'être liées à un contexte, elles devraient paraî avoir plus de richesse; elles paraissent en av moins. Effet de la paresse des hommes : ils lis mal un livre; ils lisent bien quelques lignes; et, s doute, l'*Apologie*, conçue et non réalisée par Pas

aurait-elle pas eu le sort des *Pensées*. La faute
n est pas à l'écrivain ni au penseur. Que le
teur lise bien, et il découvrira dans le texte —
acun selon son goût, ses tendances, et pour son
age — telle formule qu'il pourra considérer comme
asiment nue, libérée de toute influence de per-
nne, et proprement intellectuelle; comme une
nsée pure; il pourra en être content; et il le sera
us encore quand il la considérera comme étant
Péguy, et riche de toute la vie et de toute la dia-
ctique qui l'enveloppe.

Je ne veux ici donner que cette indication. Un
vrage est à faire sur la philosophie et sur la dia-
ctique de Péguy. C'est là un beau sujet de thèse
ur quelque aspirant au doctorat de l'avenir. Ne
utons pas que l'ouvrage ne soit fait un jour. On y
ontrera, sans aucun doute, comment Péguy participe
Pascal par l'organisation de la pensée, par la manière
persuader, par le goût des images simples et terre
terre; et comment aussi, particulièrement dans
dialectique, il participe de Platon. Et il est bien
ai qu'en effet, dans l'ordre de la philosophie, ce
rent là ses maîtres.

. . . . . .

Si nous avons pu tenter de donner ici de quoi
trouver la pensée de Péguy, son âme sentimentale
, si j'ose ainsi parler, son âme intelligente, il est
aspect de lui que, faute de place, nous n'avons pu
ésenter. Nous n'avons pas donné un seul morceau
Péguy comique. J'ai dit qu'il avait beaucoup
allant — un mot qu'il aimait; il avait de la bonne

humeur, souvent aussi de l'esprit dans ses prop
Il en avait dans son écriture. Il composait alors,
des sujets d'actualité, des morceaux de grande lie
et de haute comédie; de ces morceaux d'esprit b
français, de journalisme français, de la veine
Rabelais, de Beaumarchais ou de Rochefort. J'av
introduit plusieurs fragments de cette qualité dan
Choix paru en 1911. Ils étaient de ceux qui, dans n
idée, devaient porter le public à lire Péguy. Cette f
nous devions faire des sacrifices; ce sont ces fr
ments et avec eux le comique de Péguy que n
avons sacrifiés.

Certains, sans aucun doute, nous le reprocher
D'autres nous reprocheront aussi de n'avoir
recueilli telle ou telle page qui leur paraît plus b
et plus significative que toutes les autres. Nous
savons. Établir un choix est besogne ingrate.
choix ne contente personne. Qu'on se dise
particulièrement il ne satisfait pas ceux qui le fo
quoiqu'ils aient fait de leur mieux.

Nous n'avons pu prétendre à donner tout
Péguy. Il faut lire son œuvre entière. C'est par
et par là seulement qu'on le connaîtra. Quoiq
ait cultivé l'amitié comme personne, quoiqu'il ait
vraiment des amis, il avait, dans ses rapports a
eux, bien des réserves. Souvent, il s'est livré dans
Cahiers plus qu'il n'a jamais fait dans ses prop
J'en puis parler peut-être mieux que tout autr
si intimement que je le connusse, ç'a été parfoi
travers *le prochain Cahier* que je l'ai comp
Aujourd'hui, c'est à travers ses *Cahiers* que je
retrouve; intelligence et cœur. C'est là que d'aut

ivent le chercher. Ils n'auront point ainsi de guy l'anecdotique et le pittoresque, mais ils en ront la vérité.

C. Lucas de Pesloüan.

I

LES HOMMES ET LA RACE

I

Jaurès 1905

Qui ne se fût attaché à lui? Et qui, d avance
aché, ne se fût maintenu attaché? Son ancienne
son authentique gloire de l'ancienne affaire
eyfus, renforçant, doublant sa plus ancienne et
non moins authentique gloire socialiste, l'entou-
t encore d'un resplendissement de bonté. C'était
temps où il était de notoriété que Jaurès était
n. D'autres pouvaient lui contester d'autres va-
rs, mais tout finissait ainsi toujours : Il est bon.
ur ça, il est bon. — Et ce fut la période aussi,
quatre ans où n'étant pas député, sorti du monde
parlementaire, presque de tout le monde poli-
ue, il eut vraiment dans ce pays une situation
il n'a jamais retrouvée.

Jn Jaurès bon marcheur et bon causeur, non pas
Jaurès ruisselant et rouge des meetings enfumés,
le Jaurès, hélas, rouge et devenu lourdement
ndain des salons de défense républicaine; mais
Jaurès de plein air et de bois d'automne, un
rès comme il eût été s'il ne lui fût jamais arrivé

malheur, et dont le pied sonnait sur le sol dur
routes. Un Jaurès des brumes claires et dorées
commencements de l'automne.

Un Jaurès qui, bien que venu chez nous des
sants des Cévennes et remonté des rives de la Garon
goûtait parfaitement la parfaite beauté des paysa
français. Un Jaurès qui admirait et qui sa
regarder et voir ces merveilleux arbres de l'Ile-
France, tout dorés par les automnes de ce temps
Un Jaurès qui debout aux grêles parapets de fo
ou de quelque métal du pont de Suresnes, regard
vers Puteaux, admirait, savait admirer en spectat
moderne toute la beauté industrielle de cette pa
de la Seine; ou regardant de l'autre côté, pla
debout face au fleuve, il regardait, il admirait
enregistrait, il voyait, comme un Français, le fle
courbe et noble descendant aux pieds des admira
lignes des coteaux. Il m'expliquait tout cela
expliquait toujours tout. Il savait admirablem
expliquer, par des raisons discursives, éloquen
concluantes. Démonstratives. C'est ce qui l'a pe
Un homme qui est si bien doué pour expliquer
est mûr pour toutes les capitulations. Une capit
tion est essentiellement une opération par laqu
on se met à expliquer, au lieu d'agir. Et les lâ
sont des gens qui regorgent d'explications.

J'ai connu un Jaurès poétique. Une admira
commune et ancienne, en partie venue de nos ét
universitaires, nous unissait dans un même
pour les classiques et pour les grands poètes. Il sa
du latin. Il savait du grec. Il savait énormén
par cœur. J'ai eu cette bonne fortune, — et

pas été donné à tout le monde, — j'ai eu cette ıne fortune de marcher aux côtés de Jaurès réci- t, déclamant. Combien d'hommes ont connu les ·tes par la retentissante voix de Jaurès? Racine Corneille, Hugo et Vigny, Lamartine et jusqu'à lon, il savait tout ce que l'on sait. Et il savait ·rmément de ce que l'on ne sait pas. Tout *Phèdre*, e qu'il me semblait, tout *Polyeucte*. Et *Athalie*. *le Cid*. Il eût fait un Mounet admirable, si la for- e adverse ne s'était pas acharnée à faire de lui politicien. Il était venu au classique peut-être s par un goût toulousain de l'éloquence romaine. je devais y être venu un peu plus peut-être par goût français de la pureté grecque. Mais en ce ıps-là on n'envenimait point ces légers dissenti- ıts. Les esprits étaient à l'unité. On n'y regar- t point d'aussi près. Tout Toulousain qu'il fût rigine, il s'élevait aisément, parfaitement, natu- ement, à l'intelligence et au goût de ces poètes faits de la vallée de la Loire, et des environs, qui t la moelle du génie français, du Bellay, l'immortel ısard. Il savait les sonnets. Quand vous serez ı vieille, au soir à la chandelle. Dieu veuille que révélations compromettantes ne lui fassent point ɔ de tort dans sa circonscription.

l n'y avait d'accidents que quand se rappelant il avait commencé, normalien, par être un bril- t agrégé de philosophie, il entreprenait de faire hilosophe. Alors ces entretiens devenaient désas- ıx. Un jour j'eus le malheur de lui dire que nous ·ions très régulièrement les cours de M. Bergson Collège de France, au moins le cours du vendredi.

J'eus l'imprudence de lui laisser entendre qu'il le suivre pour savoir un peu ce qui se passe. Immé tement, en moins de treize minutes, il m'eut tout un discours de la philosophie de Bergson, il ne savait pas, et dont il n'eût pas compri premier mot. Rien n'y manquait. Mais il avait le camarade de promotion de M. Bergson l'ancienne École Normale, celle qui était supéri Cela lui suffisait. Ce fut une des fois qu'il comm de m'inquiéter.

Il était si éloquent que souvent il s'arrêtait, gré lui, machinalement, pour être éloquent en davantage; et qu'il marchât ou qu'il fût arrêté gens, dans la rue, souvent, s'arrêtaient pou regarder parler. Tous ne le connaissaient point, qu'il fût l'homme le plus célèbre de France et dans tout l'éclat de sa gloire.

En ce temps-là, au temps de Ronsard, et mêm Hérédia, Jaurès avait accoutumé de me dire : Péguy, vous avez un vice. Vous vous représe vous avez la manie d'imaginer la vie de to monde autrement que les titulaires eux-mêmes disposent. Et d'en disposer à leur place, pour — C'est qu'étant simple citoyen, j'ai le recul n saire. Situé dans le simple peuple, je vois, co tout le monde, beaucoup de mouvements q grands ne voient pas.

La dernière fois que je vis Jaurès, dans ces c tions, et je ne l'ai jamais revu non plus dans au autres conditions, ce fut précisément pendant les

l préparait ce journal qui est devenu *l'Humanité*. vieilles gens se rappellent encore tout ce que attendait de ce journal en formation. Le journal Jaurès ! on en avait plein les années à venir. uis des années on savait bien, on avait bien dit Jaurès finirait par faire son journal. Enfin on ait, on verrait, on allait voir le journal de Jaurès. attendait. Il ne fallait rien dire. Ce serait un nal comme on n'en avait jamais vu. Le journal Jaurès, enfin. Ce mot disait tout. Ce mot valait t. On verrait ce que ce serait que le journal de rès. Les titres couraient.

e fut sur ces entrefaites qu'arrivant un jour à primerie un peu de temps après le déjeuner les rimeurs me dirent : Vous savez que Jaurès est u vous demander. Ils n'étaient pas peu fiers, les rimeurs, de me faire cette commission, parce que vénération que les anciens sujets avaient pour le de France n'était rien auprès des sentiments que modernes citoyens nourrissent pour les grands fs de leur démocratie.

l y avait dès lors fort longtemps que je n'avais revu Jaurès, depuis qu'il était redevenu député. capitulation devant la démagogie combiste et ntôt sa complicité dans la démagogie combiste aient achevé de consommer une séparation dont le nt d'origine se perdait dans les établissements de plus anciennes relations. Pourtant quand les rimeurs m'eurent ainsi rapporté que Jaurès était u me demander, je me dis que somme toute ais le plus jeune, un tout jeune homme en comraison de lui, que par conséquent je lui devais le

respect, que je devais lui céder le pas, que no
anciennes relations n'avaient jamais rien eu qu
d'honnête et de hautement honorable, que le souveni
m'en serait toujours précieux, que je pouvais donc
que je devais faire la deuxième démarche.

Je me présentai chez lui. Peut-être le lendemai
matin. Je croyais qu'il avait quelque chose à m
dire. Il n'avait rien. Il était un tout autre homme
Vieilli, changé, on ne sait combien. Cette dernièr
entrevue fut sinistre. C'est une grande pitié quan
deux hommes, qui ont vécu ensemble d'une certain
vie, après une longue et définitive interruption d'eux
mêmes se remettent ou par les événements son
remis dans les conditions extérieures de cett
ancienne vie. Nulle conjoncture, autant que ce rap
prochement, n'imprime en creux dans le cœur l
trace poussiéreuse et creuse de la vanité des des
tinées manquées. Il sortit. Je l'accompagnai pour
tant. Nous allâmes à pied. Il mit des lettres à l
poste, ou des télégrammes. Nous allâmes, nou
allâmes, par ces froides avenues du seizième arron
dissement. Arrivés à la statue de La Fayette, ou
peu près, il arrêta une voiture, pour faire une course
Au moment de le quitter, je sentis bien que ce sera
pour la dernière fois. Un mouvement profond
presque un remords, fit que je ne pouvais pas l
quitter ainsi. Au moment de lui serrer la main pou
cette dernière fois, revenant sur ce qui était m
pensée depuis la veille, et depuis le commencemen
de ma visite, je lui dis : Je croyais que vous étie
venu me voir hier à l'imprimerie pour me parler d
votre journal. — Un peu précipitamment : no

— Quelques instants auparavant il m'avait dit d'un ton épuisé : Je fais des courses, des démarches. — Il était et paraissait fatigué. — Les gens ne marchent pas. Les gens sont fatigués. Les gens ne valent pas cher. Il était lassé, voûté, ravagé. Je n'ai jamais vu rien ni personne d'aussi triste, d'aussi désolant, d'aussi désolé, que cet optimiste professionnel.

Avait-il dès lors, et depuis quelque temps, par ces démarches mêmes, un pressentiment de la vie atroce où il allait entrer. Ce jour, ce temps avait dans sa vie une importance capitale. Pour la dernière fois il quittait la vie libre, la vie honnête, la vie de plein air du simple citoyen; pour la dernière fois, et irrévocablement, il allait plonger, faire le plongeon dans la politique. Il était frappé d'une grande tristesse. Il assistait à sa propre déchéance. Et comme il est naturellement éloquent, dans son cœur il se plaignait fort éloquemment. Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes. Je lui dis : Ecoutez. Vous savez bien que je ne vous demande pas d'entrer dans votre journal. Ma vie appartient tout entière aux cahiers. Mais j'ai autour de moi, ou enfin il y a aux cahiers un certain nombre de jeunes gens que vous pourriez faire entrer. Ils ne sont point célèbres. Ils ne courent point après la gloire. Mais ils sont sérieux. Et ils ont la vertu qui est devenue la plus rare dans les temps modernes : la fidélité. Ce n'est point par la fidélité que brillent ceux qui vous entourent. Et moi, vous savez par quelles crises, par quelles misères les cahiers ont passé depuis cinq ans : pas un de mes collaborateurs ne m'a lâché. Cela vaut encore mieux que tout ce que j'ai publié. C'est sans doute la pre-

mière fois que ce fait se produit depuis le commencement de la troisième République.

Il était embarrassé. J'insistai : Croyez-vous, par exemple, que si vous débutiez par donner en feuilleton le *Coste* de Lavergne, cela n'aurait pas un sens? Alors il commença d'élever un peu les bras au ciel d'un air désolé : Vous savez bien ce que c'est. J'avais mon personnel plein avant de commencer. Il est plus facile d'avoir des collaborateurs que de trouver des commanditaires.

Je le savais de reste. Une dernière poignée de mains. Il monta, lourd, écroulé, dans ce fiacre baladeur. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Je n'ai donc jamais pu savoir pourquoi soudain la veille, après un long intervalle et sans crier gare, il était venu me voir à l'imprimerie. Peut-être, au moment de sauter le pas, un regret obscur, et comme un remords sourd. Au moment de quitter à jamais un pays où il avait eu quelque bonheur, et quelque tranquillité de conscience, avant d'entrer dans les marais de la politique, dans les marécages, dans les plaines saumâtres, un dernier regard, une santé dernière, un dernier voyage aux anciens pays de la véritable amitié.

(Cahiers de la Quinzaine, VII-5, 19 novembre 1905, *Courrier de Russie.)*

2

Clemenceau (1904)

Clemenceau fait un exemple plus merveilleux encore; ce n'est point par longues et lentes invasions, ce n'est point par vagues longues, ce n'est point par ondes que la politique parlementaire l'envahit et le pénètre; il est beaucoup trop fort pour cela; il se connaît trop bien lui-même; et il connaît trop bien les environs; la politique parlementaire fait le pain quotidien de son existence; il connaît parfaitement la politique parlementaire et les moyens de cette politique; il fut député, longtemps; il est sénateur; et sa situation politique a presque toujours dépassé le grade politique où il était parvenu; son action politique a presque toujours dépassé de beaucoup sa situation officielle; aussi connaît-il parfaitement la politique et n'est-il presque jamais, comme Jaurès, ému des grandeurs qu'elle paraît conférer; son caractère aussi le garde contre les automontages de coups, contre les envahissements de la fatuité; la politique fait la trame ordinaire de sa vie, de ses articles et de ses discours; et puis brusquement, comme un homme averti, comme un homme spon-

ST. MARY OF THE PLAINS
DODGE CITY KANSAS

tané, en impulsif qu'il est, ayant des amitiés et des inimitiés solides, que ses ennemis nomment des rancunes, il fait des sorties; qui, entendues en leur sens plein, chambarderaient toute sa politique même; cela lui vient justement de ce qu'il représente un peu parmi nous, dans leur esprit et dans leur geste, ces vieux républicains dont je parlais; cela lui vient surtout, et ensemble, de son tempérament même, qui, intraitable, subit malaisément les fictions, y compris et surtout les fictions de M. Clemenceau. Ou plutôt son tempérament même est un exemple persistant d'un ancien tempérament; indivisément il représente le tempérament des anciens républicains parce qu'ils avaient en eux ce tempérament; et qu'en lui-même il en a gardé un. Ce sont de telles sorties qui lui maintiennent l'amitié constante, obstinée, fidèle, de ses vieux amis et admirateurs; car à son âge, ayant tant vécu, ayant subi tant de vicissitudes politiques, il a conservé ce que Jaurès n'a déjà plus, des amitiés et des admirations; amitiés, admirations personnelles, d'hommes qu'il connaît, qui ne l'ont point quitté, qui le fréquentent; amitiés, admirations, sans doute plus précieuses, d'hommes qu'il n'aura jamais connus, d'hommes ignorés, qui l'aiment et l'admirent silencieusement; nul homme, aujourd'hui, n'a, encore, autant d'amis inconnus parmi les petites gens honnêtes et avisées; il suscite même aujourd'hui des amitiés et des admirations, dès le premier abord, dès le premier choc, parmi de tout jeunes gens, socialistes, qui préfèrent son radicalisme natif et verjuteux aux vanités oratoires d'un socialisme scolaire; ils savent tout ce qui lui manque;

mais ils aiment sa verve primesautière; ils ont l'autres théories, d'autres principes d'action; mais ls aiment ces coups de boutoir, ces raides agressions, es saillies imprévues, ces plaisanteries à la Voltaire, à la Diderot; car il n'est pas seulement un exemple l'une génération précédente, il remonte fort loin lans la tradition de l'esprit français; il est clair, ouvert; il n'est un *philosophe* qu'au sens du dix-uitième siècle; mais en ce sens il est exactement e qu'on nommait alors un *philosophe;* averti du ravail scientifique et philosophique juste assez pour ne l'avoir pas approfondi, pas pénétré; juste à point, assez renseigné, assez ignorant, pour en faire des exposés; il est pour tous ses amis et admirateurs, pour les uns et pour les autres, j'entends pour les jeunes et pour les vieux, non pas comme un enfant gâté, mais, ce qui est plus amusant, plus rajeunissant, plus délicieux, comme un père gâté, comme un vieil oncle, qui a de mauvais quarts d'heure, mais à qui, dans ses bons moments, on ne peut résister; ces bons moments sont proprement les frasques du vieux politicien; car c'est la trame ordinaire de sa vie politique, parlementaire, et gouvernementale, qui condamnerait M. Clemenceau; et ce qui le sauve, et ce qui lui ramène la sympathie des tiers, au moment qu'elle allait se décourager, ce sont justement ses moments d'oubli, ses incartades, quand le naturel, et par suite quand la vérité reprend le dessus; ce sont ses frasques, ses blagues, ses gambades, ses brimades, ses boutades et ses écarts; on lui pardonnera beaucoup parce qu'il a beaucoup blagué; il n'a pas toujours, évidemment, le sens du

respect que nous devons aux puissances politiques parlementaires; il ne sait pas toujours obéir et trembler, comme nous devons; cet irrespect chronique à manifestations intermittentes a beaucoup nui à sa carrière politique parlementaire; mais c'est cela aussi qui le sauve dans la considération des honnêtes gens, dans l'estime des hommes libres; on assure que c'est à une mauvaise plaisanterie qu'il avait faite à un député qu'il dut de ne pas devenir président de la Chambre; de tels traits honorent un homme.

La politique lui paraît sans doute, comme à tant d'autres, un mal nécessaire; la politique lui fait commettre, comme elle en fait commettre à tous ceux qui en font, des actions mauvaises; et qui ne lui ressemblent pas; il a été, par combisme, et comme pour faire oublier son beau *discours pour la liberté*, pour le rattraper, d'une férocité injuste envers les hommes qui refusaient d'entrer dans la démagogie combiste; il a cherché noise à plusieurs, qui ne le méritaient pas; il a querellé l'homme le plus innocent, le plus dévoué, le plus innocemment dreyfusiste, M. Gabriel Monod; et l'énoncé même, la matière, le prétexte de cette querelle a beaucoup surpris, beaucoup attristé ceux qui savent un peu de quelle combinaison politique parlementaire la grâce de M. Dreyfus et l'amnistie tout ensemble furent le résultat.

Il reste que certains jours, à certaines heures, le vieux sang de l'ancien républicain remonte; le tempérament du vieil intraitable reprend le dessus; la politique du sénateur Clemenceau l'embête encore

plus que toutes les politiques; parce qu'il est dedans; il envoie tout balader;... et il fait un de ces discours impolitiques imparlementaires qui crèvent les combinaisons, dépassent les transactions, affolent les timidités; il ignore la discipline; il épouvante ses amis; et, comme nous tous, libérâtres impénitents, il fait le jeu, l'immortel jeu de la réaction.

Le vieil orateur à ces moments retrouve ces parties de grande comédie qui firent l'épouvante jadis des grotesques politiques, des fantoches parlementaires; le fils de Voltaire et de Diderot se retrouve aussi le fils de Molière; on m'assure que dans cette séance du mardi 17 novembre il y eut des parties de la plus grande et de la plus haute comédie; on était à cent lieues du Sénat; c'était tout le vieux débat français, — nullement romain, que l'on m'en croie, — de *l'honnête homme* et de la vie contre la domination de l'école; c'était le vieux *dit* de Montaigne et de Rabelais, de Descartes et de Molière, de Pascal et de Rousseau contre nos ennemis les doctes; et l'on dit que l'honorable M. Lintilhac, assis à sa place, faisait mine aussi piteuse que Thomas Diafoirus dessus son tabouret; il essaya vainement de repousser les premières incursions; ramené vivement, il se tint coi jusqu'à la fin de l'opération.

(Cahiers de la Quinzaine, V-12, du mardi 15 mars 1904, *Petites Garnisons.)*

3

Sur l'Art. — De l'initiation à la connaissance des arts plastiques, fragment de confessions, confidences du docteur, et de cet aperçu bergsonien qu'il y a sans doute entre le génie et le talent une différence de nature même.

[Je] ne [sais] pas d'émotion plus belle, plus large, plus auguste et sacrée que celle qui saisit l'âme à certaines heures dans les grands musées où sont réunies pour tous les œuvres des maîtres. Vous vous rappelez la tombée du jour et ces minutes indécises qui précèdent le congé. Vous vous rappelez l'émotion qui s'empare de l'esprit devant tous ces chefs-d'œuvre assemblés et offerts à l'admiration de tous les hommes; on dirait un Olympe où il n'y a que des Dieux emplissant l'espace sacré de leurs rêves. Oui, c'est là la grande beauté, celle qui est faite pour tous. Attention, jeune homme, attention. Nous avons nous aussi gardé quelque mémoire de ces sentiments. Quand de nos provinces respectueuses nous arrivâmes à Paris, élèves au Lycée Lakanal, au risque de sembler niais à ceux de nos camarades qui avaient des passe-temps moins lourds, nous

mes au Louvre. Vous n'avez pas oublié, car il inoubliable, de quel émoi religieux nous saluâmes ouvelle blancheur des statues, l'application des s et le silence du monument. Je ne sais si jamais nts nous eûmes un émoi religieux comparable lui qui nous envahit à la première de ces visita-s. Mais enfin nous ne connaissons les sentiments nains de l'amour qu'un peu longtemps après que s en avons franchi anxieusement le seuil reli-ux. Pareillement nous avons connu les sentiments nains de l'art assez longtemps après que nous en nes religieusement franchi le seuil majestueux. and je veux me représenter la mystérieuse initia-n religieuse à la beauté de l'art, j'y réussis assez ontiers, car l'initiation marque de sa nuance pour si dire tous les sentiments qui suivent, et derrière sentiments je la revois par transparence. Quand veux l'analyser, autant que l'analyse peut éclairer sentiment religieux, il me semble que j'y aperçois nme un irréductible noyau religieux correspon-nt au passage d'une vie inférieure à une vie supé-ure, correspondant à l'initiation même à toute vie périeure. Mais ce mystérieux sentiment de pro-tion dans l'être s'appuyait incontestablement sur aucoup de sentiments secondaires qui me sont venus ennemis parce qu'ils me paraissent mauvais. y avait sans doute en moi comme une admiration vile ou serve à l'égard de ces maîtres obscurément ntemplés comme des autorités d'art et comme des torités sociales. Mystérieusement, religieusement mis et flatté comme un fidèle introduit, j'admirais, dorais, je priais, je servais. Je ne voyais pas.

S'il m'était resté à présent quelque respect humain, je rougirais en moi-même au seul souvenir de plusieurs de ces tableaux devant qui nous agenouillâmes une admiration religieuse. Là est le danger des sentiments religieux. Le fidèle risque d'adorer quelque dieu imbécile, et cela suffit pour que l'adoration devienne un peu imbécile aussi. Vraiment, j'étais alors un petit garçon. Vous n'avez pas oublié comment nous courions au musée, nous transportant pour des journées entières, parcourant des kilomètres de salles, remontant des Égyptiens rectangulaires aux honneurs du salon carré. Et les vêpres descendaient jusqu'à l'heure où nous obéissions au gardien, éternisant l'adieu douloureux, pour nous en aller, soûlés d'art, les jambes cassées, la tête lourde, bourdonnante d'images, nous endormir au dortoir comme des brutes. Nous étions deux petits garçons.

Le temps infatigable passa. Nous devînmes des hommes. Nous allâmes au régiment. Nous revînmes, à Sainte Barbe. A mesure que nous avancions dans la connaissance des couleurs et des formes, l'initial sentiment religieux doucement et chèrement s'effaçait, ou plutôt il s'éloignait : passant à des plans de connaissance et de sentiment de plus en plus lointains, il finissait par devenir comme le fond de nos sentiments, comme un fond inamovible où se détachaient librement les variations nouvelles de nos sentiments humains. Nos visitations devenaient d'un peu plus fréquentes et beaucoup moins longues visites. Nos admirations n'étaient plus globales et universelles, mais elles distinguaient. C'était l'heure

aussi où nos amitiés d'enfance apparemment les plus inébranlables se déclassaient ou s'éloignaient, laissant l'introduction libre à des amitiés d'élection, bien ou mal choisies, mais librement. Comme à nos risques et dangers humains nous avons, peu à peu, et presque involontairement, mais spontanément et toujours librement choisi ceux de nos camarades qui devenaient nos amis, abandonnant pour les affinités d'élection les fatalités religieuses des confinités naturelles, à peu près ainsi nous avons choisi les œuvres d'art qui nous devenaient pour ainsi dire amies. Que nous ayons choisi mal ou bien, telle serait la question à laquelle nous aurions à donner réponse établie si nous traitions de l'art; mais nous causons uniquement de la question sociale de l'art. A mesure que nous avancions dans la connaissance des œuvres, nous cessions de nous transporter au Louvre pour y arpenter des kilomètres. Mais selon nos besoins, nos peines et nos désirs d'hommes, cherchant et demandant l'encouragement ou la consolation, l'engourdissement ou la rénovation, l'achèvement ou le recommencement, cherchant l'impression du beau ou l'impression d'art, ou toute impression qu'il y avait lieu, nous allions voir certaines œuvres et nous n'allions pas voir certaines œuvres. Un commerce proprement et purement humain d'admiration paire, d'estime égale, d'intelligence, de compréhension, d'entente mutuelle, de reconnaissance non inégale, d'acquiescement éclairé, de consentement libéré naissait de l'artiste à nous par la considération des œuvres. A mesure que nous avancions dans la connaissance des lignes et des couleurs les œuvres que

nous avions globalement et confusément adorées se classaient et se déclassaient parmi nous, ou plutôt, car cette expression pourrait impliquer une intention de commandement, d'autorité, de priorité méritoire, les œuvres ne se classaient pas, mais elles se situaient parmi nous, elles se disposaient, se composaient, s'habituaient, choisissaient librement elles-mêmes la situation qui leur convenait parmi nos sentiments et nos occupations. Combien de désillusions accompagnaient ce travail involontaire et peu à peu voulu, et combien de pénibles éliminations. Le Louvre n'était plus un Olympe où il n'y avait que des Dieux emplissant de rêves l'espace religieux, mais il redevenait pour nous ce que vous savez bien qu'il a toujours été, un musée, un monument humain où résidaient, accueillies et placées plus ou moins intelligemment par les conservateurs, emplissant les salles humaines et garnissant les murs humainement maçonnés, les productions, les essais d'œuvre et les œuvres de beaucoup d'artistes. A mesure que nous avancions ainsi disparaissait le cléricalisme d'art initial. A mesure naissait et croissait le libre examen. A mesure s'avançait l'apprentissage indispensable, l'apprentissage de voir, car bien loin que nous soyons de ceux qui savent tout sans avoir jamais rien appris, nous sommes comme tout le monde, nous sommes de ceux qui ne savent pas beaucoup ayant tâché de se donner beaucoup de connaissances. Et la science et l'art de voir, comme tout ce qui est humain, d'un côté n'est jamais inventé ou suppléé par l'enseignement, mais d'un côté ne prospère jamais sans les soins de l'enseignement. Tandis que

le religieux peut pousser comme un sauvageon, j'entends surtout le religieux païen, qui est le plus profondément religieux. A mesure que s'avançait l'apprentissage, l'espace nous devenait non plus religieux mais proprement artistique. Nous osions penser et sentir humainement devant les tableaux, et devant les statues des salles fraîches. A mesure que nous avancions, l'expression de chef-d'œuvre, avec ce qu'elle implique d'inclinaison capitale, nous devenait étrangère et comme inintelligible, cependant que le simple mot, le simple nom d'œuvre avançait au devant de nous avec la plénitude et sous l'aspect d'un sens nouveau. La considération de l'œuvre que l'on voit refoulait au dernier plan la contemplation du chef-d'œuvre que l'on adore. Et nos attentions ignoraient de plus en plus ce dernier plan. L'expression de maître, que l'on doit prononcer en bâillant et en bêlant un peu, la bouche ovale et toutes les dents à l'air, disparaissait de nos entretiens.

Nous en étions là de cette révolution quand le mouvement en fut singulièrement renforcé d'un renseignement qui nous vint. Nous assistions alors, — pourquoi nous en taire, — aux cours de l'école normale. Pourquoi nous en cacher, s'il est vrai, comme je le crois, que les récentes promotions de cette école ont mis dans la circulation aussi peu que possible de ce que nos vieux amis de province nomment encore des normaliens. Nous assistions aux conférences, écoutant ce qui nous plaisait, entendant ce qui nous convenait. Nous avions lu les deux livres de M. Henri Bergson. Heureux qu'il eût été enfin nommé maître de conférences à l'école, heureux

d'avoir enfin cette impression personnelle que rien ne peut remplacer, nous entendions tout ce qu'il disait. Il parlait pendant toute la conférence, parfaitement, sûrement, infatigablement, avec une exactitude inlassable et menue, avec une apparence de faiblesse incessamment démentie, avec la ténuité audacieuse, neuve et profonde qui lui est demeurée propre, sans négligence et pourtant sans aucune affectation, composant et proposant, mais n'étalant jamais une idée, fût-elle capitale, et fût-elle profondément révolutionnaire. Vous vous rappelez donc ce qu'il nous dit un jour posément, et que je ne puis vous redire aussi bien. Il se peut, disait-il à peu près, qu'il n'y ait pas entre les différentes productions d'art, entre les différentes productions littéraires les relations que nous imaginons. Nous imaginons communément qu'entre les œuvres les plus belles et les productions les plus vulgaires il y a pour ainsi dire diminution continue de la beauté, enlaidissement ou appauvrissement continu, nous nous imaginons volontiers que par des transitions insensibles, et à la condition de faire un assez long chemin, nous pourrions passer comme en série linéaire des œuvres que nous qualifions de géniales à celles où nous reconnaissons du talent, et de celles-ci à celles où l'on dit que nous reconnaissons quelque talent. Selon cette imagination assez communément admise, du génie au talent il y aurait degrés, passage graduel, gradation, sériation. Mais il se peut aussi que les progrès d'une sérieuse psychologie nous conduisent un jour à modifier ce jugement. Il y aurait alors du génie au talent différence de nature et non pas seu-

lement distance de degré, différence comparable par exemple à celle qui peut séparer la vie de la non vie. Les œuvres du génie, mal ou bien, seraient vivantes, et les productions du talent, bien ou mal, belles ou laides, seraient pour ainsi dire comme des décorations inanimées. Ainsi s'expliqueraient certains pressentiments que nous avons comme lecteurs, auditeurs ou spectateurs; ainsi s'expliqueraient certains sentiments avoués ou manifestés par certains auteurs; ainsi s'expliquerait le fréquent défaut du talent au génie, les apparentes grosses maladresses de la plupart des hommes de génie.

(*Cahiers de Quinzaine,* I-11, du mardi 3 juillet 1900, *Réponse brève à Jaurès.*)

4

Péguy (1910)

Vous êtes un doctrinaire, [Halévy], j'entends que de race vous êtes doctrinaire. Et moi. Moi vous le savez. Voyons, vous le savez bien. Tout le monde le sait.

Moi vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé; ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau, en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la

rivière. Ma grand mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis. Ma grand mère aussi savait compter. Elle comptait comme on compte au marché, elle comptait *de tête, par cœur.* Mais je ne sais pas comment elle faisait son compte, la brave femme, c'est le cas de le dire, elle n'a jamais réussi à compter que dans les dernières décimales. Vous savez que je me suis un long temps défendu. L'homme est lâche. C'est ici, c'est en ceci que je fus traître. Et en ceci seulement. L'École Normale, (la Sorbonne), le frottement des professeurs m'avaient un long temps fait espérer, ou enfin laissé espérer que moi aussi j'acquerrais, que j'obtiendrais cette élégance universitaire, la seule authentique. La seule belle venue. Vous connaissez le fond de ma pensée. Mes plus secrets espoirs ne vous ont point échappé. Les rêves de mes rêves ne vous sont point cachés. Eh bien, oui, je le dirai, j'irai jusqu'au bout. De cette confession. Puisqu'aussi bien vous le savez. Eh bien oui, moi aussi j'espérais qu'un jour j'aurais cette suprême distinction, cette finesse, cette suprême élégance d'un (Marcel) Mauss, (pas le marchand de vin), la diction, la sévère, l'impeccable, l'implacable diction, la finesse d'un *Boîte-à-fiches.* A cette expression, à ce lourd surnom trivial, à cette grossièreté vous reconnaissez que je ne me défends plus. Quarante ans est un âge terrible. Je me défendais aussi d'être peuple, d'*avoir l'air* peuple, il faut le dire, pour une bonne raison. Il faut tout dire, même ce qui est bon. Il n'y a en a pas tant. Eh

bien, je m'en défendais parce qu'étant peuple naturellement je n'exècre rien tant que de le faire *à la populaire* et ceux qui le font *à la populaire.* Ceux qui le font à la *peuple.* Et même *à la démocratie.* J'ai horreur de cette sorte de pose. J'avais donc peur de poser de cette sorte de pose. Mais il faut me rendre. *Quarante ans sont passés.* A présent, il faut me rendre. Il faut que je capitule. Cette élégance de Mauss. On ne peut rien vous celer. Le rêve de mes nuits sans sommeil, l'image de mes nuits de fièvre. Cette élégance de Mauss, il n'y faut plus penser. Cette élégance de Mauss il y faut renoncer. Ce fin du fin, ce fin profil, ce regard noble, assuré, nullement voyou, ce langage fleuri, ces lèvres amènes, ce veston démocratique mais fin, démocratique mais sobre, démocratique mais sévère, cette barbe bouclée, ardente blonde, flavescente ardescente, flavescente ardente rouge, bien taillée quadrangulaire descendante, diminuée descendante, secrètement rutilante, cette moustache non pas précisément, non pas vulgairement, non pas grossièrement conquérante, mais triomphante royale, presque de même couleur, ce long pantalon sociologue, ces manchettes républicaines, ce fin pli vertical du pantalon si également, si équitablement rémunérateur, ce fin parler haut allemand, ce teint de lis et de roses, il y faut renoncer. Ce gilet chaste mais voluptueux. Quarante ans est un âge terrible. Car il ne nous trompe plus. Quarante ans est un âge implacable. Il ne se laisse plus tromper. Il ne nous en conte plus. Et il ne veut plus, il ne souffre plus que l'on lui en conte. Il ne cache rien. On ne lui cache rien. Il ne nous cache plus rien. Tout se

dévoile; tout se révèle. Tout se trahit. Quarante ans est un âge impardonnable, ce qui, dans le langage du peuple, Halévy, veut dire qu'il ne pardonne rien. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. Or ce que je suis, Halévy, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au-dessu de moi, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir même dans ces quelques salons amis, où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un bon tabouret. Plutôt la chaise; pour les reins; le tabouret quand j'étais jeune. Les vieux sont malins. Les vieux sont tenaces. Les vieux vaincront. Mon vêtement et mon corps, (ce premier vêtement, ce déjà vêtement), (et ça m'étonne, car j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde, pourtant j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde), (je ne parle pas pour le corps, je parle pour l'autre, pour le deuxième vêtement, je ne parle pas pour le vêtement organique, je parle pour le vêtement industriel, ancien organique, en tissu industriel, ancien organique, non plus en tissu

cellulaire vivant actuellement organique pour ainsi dire histologique), mon vêtement, et aussi mon vêtement de dessous, mon vêtement le corps, mes souliers, la semelle de mes souliers, la terre qui est sous la semelle de mes souliers, les deux pieds qui sont dans mes souliers, les jambes qui sont au bout des pieds, en par-ici, l'homme qui est au bout des deux jambes, toute ma tenue, toute mon attitude, le courbement commençant de mes épaules, cette voûte commençante, l'inclinaison de la tête sur la nuque, les jours de fatigue, et déjà les autres jours, (car tous les jours sont déjà des jours de fatigue); mais ce qu'il y a de bien, et de consolant, ce qu'il y a de merveilleux, c'est comme on en abat tout de même les jours de fatigue. Comme on en met par terre. Heureusement. L'homme est une bête, une mécanique d'une souplesse, d'une élasticité incroyable. Et on a l'impression que ça peut durer des années et des années, trente, quarante ans, que ça peut durer toujours. Je crois même que l'on ne fait rien de si neuf, de si frais que certains jours de fatigue. Et en outre je crois que je ne le dis pas, que je ne le pense pas pour me consoler. Mais parce que c'est vrai. On a l'impression que si on n'était pas fatigué, au moins d'une certaine fatigue, si on était totalement neuf, totalement frais, on n'irait pas même jusqu'au travail, pas même jusqu'au travail neuf, jusqu'au travail frais. Qui est le premier travail, la première zone, le commencement du travail. On resterait *en deçà* du travail, où c'est encore plus neuf, et encore plus frais. Il faut être un peu culotté pour travailler, même dans le neuf et dans le frais. On est

fatigué en se levant, on se met fatigué à sa table de travail. Et puis un roulement s'établit. On ne travaille jamais si bien, le métier, le registre ne rend, ne joue jamais si bien que quand on a commencé un peu fatigué. Il y a comme un entraînement de la fatigue au travail, (de la journée), comme un réensemencement, pour le travail de la journée, de tout ce résidu de tout le travail antérieur, de toute la vie passée. (Qu'est, pour la mémoire, la fatigue, notamment pour la mémoire organique). On se sent tout à fait comme en manœuvres, où on se réveille toujours fatigué. On a les jambes raides en se réveillant, en *étant réveillé* trop tôt le matin avant jour dans la paille, (quand on a pu toucher de la paille); dans les brouillards du matin, dans les fins brouillards de septembre, dans les brouillards de la Loire et du Loiret, de la Somme, du Lunain et de l'Ornain, et de l'Orge, et du Cousin, et de l'Armançon, et du Petit et du Grand Morin on traîne lamentablement, raidement les premières poses. Les pieds vous font mal, vous cuisent, vous brûlent, toute la peau est excoriée. Mais une fois dérouillé, une fois décrassé, tout cela n'empêchera pas de charter au soleil de midi. Car il s'établit une sorte d'équilibre de marche. Et on ne sait comment : les pieds ne sont plus excoriés. Ainsi vont les étapes journalières d'écrire à la table de travail. Il s'établit un certain équilibre de travail. La fatigue ne revient que le soir, au gîte d'étape, juste au moment de quitter.) l'inclinaison de la nuque sur les épaules dans le milieu entre les deux épaules, la plantaison de la tête sur les épaules par l'intermédiaire, par le ministère de la nuque,

toute l'inclinaison (générale) du corps en avant dénonce, trahit ce que je suis, car je le deviens puisque je le deviens : un paysan (non) égaré. L'inclinaison commençante générale vers la terre nourricière, vers la terre mère, vers la terre tombeau. L'inclinaison générale en avant. C'est ainsi qu'on finit par se ramasser par terre. Je sens déjà l'incurvation, l'incurvaison générale, latérale, transvers(al)e, horizontale aux épaules, verticale aux reins. Il faut dire aussi que c'est le courbement, la courbure, la courbature, l'inclinaison de l'écrivain sur sa table de travail. Je sens déjà mes épaules se courber. Je vois bien. Je vois que je ne finirai pas comme ces messieurs de la ville, qui se tiennent droits jusqu'au bout, debout jusqu'au bout, et même un peu plus droits quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes. Je finirai comme le général; vous savez bien, le célèbre général; mais oui, le général qui passe; enfin le général commandant le cinquante-cinquième corps d'armée; *v(oi)là le général qui passe; tout cassé, tout bancal, tout bossu, tout malfichu.* Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai peut-être un vieux battu (des événements de cette gueuse d'existence). Je serai un vieux rompu, un vieux tordu, un vieux moulu, un vieux tortu, toutes les rimes (populaires) en *u*, sauf deux (ou trois) dont l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu. En quoi je me distinguerai de quelques fermiers de la Beauce. Et de quelques-uns, moins nombreux, du val de Loire. Qui ont plus d'écus au Comptoir d'Escompte que leurs aïeux n'en eurent jamais à quatre pieds de

profondeur sous la cinquième dalle à gauche en partant du mur de refend qui jointe le bout de la cuisine et jouxte la belle chambre, la chambre à coucher, la chambre des maîtres. Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : *c'est le père Péguy qui s'en va.* Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai. *Rêve des jeunes ans, qu'êtes-vous devenus?* Ces lèvres suaves, ces gestes courtois. Cette suavité, cette courtoisie bien française. A peine allemande. Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pésan.* Exactement **pai***san*, en appuyant sur *paî*, en écrasant *paî* d'une seule émission de voix très ouverte, large ouverte, nullement une diphtongue mouillée. Non point en traînant sur *paî*, en traînant *paî*, mais en le nourrissant *au contraire.* Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour *accoler* la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire, des fausses rivières, des îles longues de sable, des sables mouvants, des sables fixés, des mares courantes, des retours d'eau. Des mortes rivières. Des mortes eaux. Cet osier flexible, au bout flexible, au bout vimineux, à l'extrémité viminale, à l'extrémité de couleur de plus en plus ardente, de plus en plus sève et flexible jusqu'au bout; encore comme tout mouillé intérieurement, dans sa sève même, dans sa sève qu'il garde, de l'eau de la rivière. Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puissé-je écrire comme ils accolaient la vigne. Et vendanger quelquefois comme ils vendangeaient *dans les bonnes*

années. Puissé-je écrire seulement comme ils causaient. Trop de vieux, (et de vieilles), ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, penchés comme sur une enfant, penchés toute la vie, (ce qui donne des courbatures quelquefois même à ceux qui sont habitués, *qui ont l'habitude, (il n'a pas l'habitude)*, penchés, courbés, pliés, *en deux* comme le disait ma grand mère *(on est toute en deux)* pour tailler, sarcler, biner, choyer, désherber, cajoler, regarder, (regarder croître, regarder pousser, regarder mûrir, encourager ; pousser du regard), (faire réellement pousser du regard), vendanger d'ingrates et de reconnaissantes vignes. Ils disaient plus simplement : *J'va* **travailler** *la vigne*. Tout ce qu'on faisait à la vigne s'appelait travailler. Excepté toutefois vendanger, parce que c'est la récompense et le gain, qui s'appelait *faire la vendange*. Et bien qu'on y attrape des rudes courbatures, ce n'était censément pas travailler. C'était la plus grande fête chômée de l'année religieuse et civile.

Ainsi par cette courbure, par ce courbement général déjà la terre penche mon front vers la terre. Quand je m'en vais déjà, les mains derrière le dos, mon parapluie sous le bras, le dos rond, je sens monter la courbure, suivant la terre, pensant à la terre. Je marcherai avec un bâton, comme les vieillards thébains, (ces autres paysans). Il ne faut pas m'en défendre. Il ne faut donc pas non plus que l'on m'en défende. Comme je ne m'en défends pas, ainsi que l'on ne m'en défende pas. Il y a deux bonnes raisons, au moins, pour que je ne m'en défende pas,

pour que l'on ne m'en défende pas. Sans compter la troisième d'abord, c'est que d'être peuple, il n'y a encore que ça qui permette de n'être pas démocrate. La première suffit, c'est que ce serait parfaitement inutile. De telles défenses ne sont pas seulement impies, elles ne sont pas seulement fausses, elles ne sont pas seulement ingrates, elles ne sont pas seulement des défenses d'ingratitude, de telles défenses n'ont jamais servi à rien. Et elles ne sont pas seulement inutiles, elles ne sont pas seulement vaines. Elles sont sottes.

Je serais un grand sot de ne pas me laisser faire, de ne pas me laisser redevenir, reconquérir paysan. Plus que tout autre je serais un grand sot. Plus que jamais en ce moment même je serais un grand sot. Cette année même il m'a été donné en plein ce que je demandais, en vain, depuis dix ans et plus, ce qui m'avait été donné une fois, une première fois. Il m'a été donné de commencer, de mettre tout ce qu'un homme peut mettre de son être à représenter les quatorze ou quinze mystères, le mystère unique de la vie et de la vocation et de la sainteté et du martyre de la plus grande sainte je crois qu'il y ait jamais eu. On m'a généralement accordé que c'était une entreprise difficile, et en un certain sens, en ce temps moderne, comme une gageure. Pour achever cette entreprise, pour tenir cette gageure, au sens où en effet elle est une gageure, dans le sens et dans la mesure où en effet, dans ce temps moderne, elle est une gageure, (à quatre et cinq siècles temporels de nos authentiques chroniqueurs), sans parler des

secours spirituels dont j'ai si évidemment besoin, il faut aussi que moi aussi je pense à mon temporel. Or mon temporel dans la représentation de cette grande histoire ce n'était pas seulement que cette histoire, la plus grande histoire, ce n'était pas seulement que cette grande histoire éternelle avait la plus grande inscription temporelle, mais mon point d'appui temporel si je puis dire à moi-même, c'était que cette histoire temporelle, c'est que cette inscription temporelle est une histoire, une inscription de chez nous. C'est mon seul atout, (temporel), dans ce terrible jeu. Je serais un grand sot de le jeter, ou de le négliger, ou de le diminuer, ou de le laisser diminuer en mes mains. De le laisser tomber. Dans ce terrible jeu, dans ce terrible engagement je n'ai pas une chance à négliger, pas une chance, (temporelle), à perdre. Dans la mesure, dans le sens, au sens et dans la mesure où il y a du temporel sous tout cela, au sens et dans la mesure où l'éternel même est inséré, raciné dans tout ce temporel. Cette avarice sordide, cette âpreté paysanne même qui se réveille, qui me remonte me fait un engagement elle-même, un commandement, exige, me fait une recommandation, une exigence de ne rien laisser perdre de ce faible, de cet immense avantage temporel. Vraiment je serais un grand sot d'y manquer. Ma propre infirmité me fait un devoir de ne rien laisser échapper. Je serais plus qu'un sot, plus et moins, je serais un certain coupable d'y manquer. De ne pas me laisser refaire, de ne pas me laisser redevenir un paysan de chez nous. Tout éternel est tenu, est requis de prendre une naissance, une inscription charnelle, tout spiri-

tuel, tout éternel est tenu de prendre une insertion, un racinement, plus qu'une infloraison : une placentation temporelle. J'entends tout éternel humain. Mais cette grande histoire éternelle, cette histoire d'éternelle sainteté est venue au monde dans notre pays, cette grande histoire éternelle est une histoire de chez nous. Le temporel est la terre et le temps, la matière, le terroir, le terreau de l'éternel. Mais cette grande sainte était une fille de chez nous; une fille de France; une fille de la campagne; une fille de paysans. Avouez qu'ayant entrepris cette difficile entreprise, que l'ayant commencée, qu'ayant reçu de la commencer, à présent je serais un grand sot, moi-même de ne pas me laisser redevenir (ce) paysan. Je me priverais moi-même, je m'enlèverais mon principal, mon seul atout, temporel. Quelque sot. Pensez, mon cher Halévy, n'est-il pas effrayant de penser que son père et sa mère, son oncle Durand Lassois, ses trois frères, sa grande sœur, ses amies, Mengette, Hauviette, *madame Gervaise* étaient des gens comme nous en avons tant connus étant petits, comme nous eussions été nous-mêmes, comme nous allions être nous-mêmes, (or si nous pouvions tranquillement le redevenir), étaient exactement, étaient identiquement des gens comme tous ceux où nous avons vécu étant petits. Et que toute cette grande histoire est sortie de là.

(Cahiers de la Quinzaine, XII-1, du 23 octobre 1910, *Victor-Marie, comte Hugo.)*

5

Péguy (1914)

La misère de l'homme ou plutôt la détresse de l'homme, et surtout une certaine sorte, un certain goût de détresse, qui est précisément celle-ci, qui est notamment et entre toutes celles-ci est la marque même et la même articulation de la chrétienté. Quand une certaine détresse, quand un certain goût d'une certaine détresse, quand un certain degré ou plutôt quand un certain ton d'une certaine détresse apparaît, dans l'histoire du monde, c'est que la chrétienté revient. Or ils ont bien raison de me faire la maîtresse de leur monde moderne, moi l'histoire, et le centre de leur système, et la princesse de leur égarement car par là même et par un singulier retour je suis, me voici désormais maîtresse de leur misère, et de leur plus grande misère, infirmière de leur infirmité, princesse de leur détresse, et de leur plus grande détresse, reine de leur irrévocable retour.

Fourrière d'une nouvelle, de la même chrétienté.

Pauvres êtres. Ils ont raison de me mettre au centre. Car en effet je suis au centre. Au centre de leur détresse. Au centre et au chef de leur infirmité.

Mais qui dans une telle détresse oserait les condamner. (Au centre de leur chrétienté). Et dans une telle infirmité qui avant le Juge oserait les juger même. *Noli, nolite judicare.* (Les juger, ce qui est pire, ce qui est le pire de tout). L'histoire a les bras longs, mais elle n'a pas de bras. Une telle ignorance est déjà, fait déjà un commencement d'innocence. Une telle misère, c'est déjà que la chrétienté vient. Une telle détresse est un commencement de vertu. Dieu aime peut-être mieux ceux qui *subissent* la vertu que ceux qui en parlent. Et il n'y a peut-être rien de plus touchant pour un cœur chrétien, et rien de si désarmant pour Dieu qu'une infirmité si parfaite et presque si ostentatoire, une faiblesse aussi profonde et aussi organique, en somme aussi avouée, une misère aussi évidente, une détresse aussi achevée. Celui qui *subit* une vertu est peut-être plus que celui qui la pratique. Car celui qui la pratique la pratique seulement, ne fait que la pratiquer. Mais celui qui la subit est peut-être plus, fait peut-être plus. (Elle entrait ainsi, elle entrait en ceci dans une vue chrétienne, dans l'esprit chrétien même en ce qu'il a peut-être de plus profond et de plus spécifiquement chrétien). Car celui qui pratique la vertu, dit-elle, se désigne lui-même pour la pratiquer. Mais celui qui la subit est peut-être désigné d'ailleurs. Et celui qui pratique la vertu n'en est que le père et l'auteur; mais celui qui la subit en est le fils et l'œuvre. Voyez, dit-elle, cet homme de quarante ans. Nous le connaissons peut-être, Péguy, notre homme de quarante ans. Nous commençons peut-être à le connaître. Nous commençons peut-être à en entendre

parler. Il a quarante ans, il *sait* donc. La science que nul enseignement ne peut donner, le secret que nulle méthode ne peut prématurément confier, le savoir que nulle discipline ne confère et ne peut conférer, l'enseignement que nulle école ne peut distribuer, *il sait*. Ayant quarante ans il a eu, le plus naturellement du monde, c'est le cas de le dire, communication du secret qui est su par le plus d'hommes au monde et qui pourtant est le plus hermétiquement gardé. D'abord il sait qui il est. Ça peut être utile. Dans une carrière. Il sait ce que c'est que Péguy. Il a même commencé à le savoir, il en a vu les premiers linéaments, il en a reçu les premières indications sur ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans. Il sait notamment que Péguy c'est ce petit garçon de dix douze ans qu'il a longtemps connu se promenant sur les levées de la Loire. Il sait aussi que Péguy c'est cet ardent et sombre et stupide jeune homme, dix-huit vingt ans, qu'il a connu quelques années tout frais débarqué à Paris. Il sait aussi qu'aussitôt après a commencé la période on serait presque forcée de dire, quelque répugnance que l'on ait pour ce mot, en un certain sens la période d'un certain masque et d'une certaine déformation de théâtre *Persona*, le masque de théâtre. Il sait enfin que la Sorbonne, et l'École Normale, et les partis politiques ont pu lui dérober sa jeunesse, mais qu'ils ne lui ont pas dérobé son cœur. Et qu'ils ont pu lui dévorer sa jeunesse, mais qu'ils ne lui ont pas dévoré son cœur. Il sait enfin, il sait aussi que toute la période intercalaire ne compte pas, n'existe pas, qu'elle est une période intercalaire

et de masque et il sait que la période de masque est finie et qu'elle ne reviendra jamais. Et qu'heureusement la mort viendra plutôt. Car il sait que depuis quelques années, depuis qu'il a passé, depuis qu'il est parvenu à ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans et qu'il les a biennalement passés il sait qu'il a retrouvé l'être qu'il est, et qu'il a retrouvé d'être l'être qu'il est, un bon Français de l'espèce ordinaire, et vers Dieu un fidèle et un pécheur de la commune espèce. Mais enfin et surtout il sait qu'il sait. Car il sait le grand secret,de toute créature, le secret le plus universellement connu et qui pourtant n'a jamais filtré, le secret d'état entre tous, le secret le plus universellement confié, de proche en proche, de l'un à l'autre, à demi voix basse, au long des confidences, au secret des confessions, au hasard des routes et pourtant le secret le plus hermétiquement secret. Le vase de secret le plus hermétiquement clos. Le secret qu'on n'a jamais écrit. Le secret le plus universellement divulgué et qui des hommes de quarante ans n'est jamais passé, par dessus les trente-sept ans, par dessus les trente-cinq ans, par dessus les trente-trois ans, n'est jamais descendu aux hommes d'en dessous. Il sait; et il sait qu'il sait. Il sait que *l'on* n'est pas heureux. Il sait que depuis qu'il y a l'homme nul homme jamais n'a été heureux. Et il le sait même si profondément, et d'une science si entrée dans le profond de son cœur, que c'est peut-être, que c'est assurément la seule croyance, la seule science à laquelle il tienne, dans laquelle il se sente et il se sache engagé d'honneur, la seule précisément

où il n'y ait aucun entendement, aucun masque, aucune connivence. Pour dire le mot, aucune adhésion, aucun acquiescement, aucune *bonne volonté*. Aucune complaisance. Aucune bonté. Or voyez l'inconséquence. Le même homme. Cet homme a naturellement un fils de quatorze ans. Or il n'a qu'une pensée. C'est que son fils soit heureux. Il ne se dit pas que ce serait la première fois; que ça se verrait. Il ne se dit rien du tout, ce qui est la marque de la pensée la plus profonde. Cet homme est ou n'est pas intellectuel. Il est ou il n'est pas philosophe. Il est ou il n'est pas blasé. (Blasé de peine, c'est la pire débauche). Il a une pensée de bête. Ce sont les meilleures. Ce sont les seules. Il n'a qu'une pensée. Et c'est une pensée de bête. Il veut que son fils soit heureux. Il ne pense qu'à ceci, que son fils soit heureux. Il a une autre pensée. Il se préoccupe uniquement de l'idée que son fils a (déjà) de lui, c'est une idée fixe, une obsession, c'est-à-dire un *siège*, un blocus, une sorte de scrupuleuse et dévorante manie. Il n'a qu'un souci, le jugement que son fils, dans le secret de son cœur, portera sur lui. Il ne veut lire l'avenir que dans les yeux de ce fils. Il cherche le fond des yeux. Ce qui n'a jamais réussi, ce qui n'est jamais arrivé, il est convaincu que ça va arriver cette fois-ci. Et non seulement cela, mais que ça va arriver comme naturellement et planement. Par l'effet d'une sorte de loi naturelle. Or je dis, dit l'histoire, que rien n'est aussi touchant que cette perpétuelle, que cette éternelle, que cette éternellement renaissante inconséquence; et que rien n'est aussi beau; et que rien n'est aussi désarmant devant

Dieu; et c'est ici la commune merveille de votre jeune Espérance. Mais, dit-elle, se taisant soudain voici que nous revenons sur des terres que vous avez défrichées pour toujours.

(*Œuvres posthumes, Clio,* Édition de la Nouvelle Revue française, 1917.)

Sur la Destinée de la Race Juive

6

1. — *Au chevet de Bernard-Lazare*

La maladie approchait de sa consommation. Une profonde, une vigilante affection fraternelle, la diligence d'une affection fraternelle pensait déjà à lui faire, à lui préparer une mort qui ne fût point la consommation de cette cruauté, qui fût plus douce, un peu adoucie, qui n'eût point toute la cruauté, toute la barbarie de cette maladie forcenée. Qui ne fût point le couronnement de cette cruauté. On lui avait conté des histoires sur sa maladie, des histoires et des histoires. Qu'en croyait-il? Il faisait comme tout le monde, semblant de les croire. Qu'en croyait-il, c'est le secret des morts. *Morientium ac morluorum.* Dans cette incurable lâcheté du monde moderne, où nous osons tout dire à l'homme, excepté ce qui l'intéresse, où nous n'osons pas dire à l'homme la plus grande nouvelle, la nouvelle de la seule grande échéance, nous avons menti nous-mêmes tant de fois

nous avons tant menti à tant de mourants et à tant de morts qu'il faut bien espérer que quand c'est notre tour nous ne croyons pas nous-mêmes tout à fait aux mensonges que l'on nous fait. Il faisait donc semblant d'y croire. Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros yeux clairs il était impossible de lire. Ils étaient trop bons. Ils étaient trop doux. Ils étaient trop beaux. *Ils étaient trop clairs.* Il était impossible de savoir si c'était par un miracle d'espérance (temporelle) (et peut-être plus) qu'il espérait encore ou si c'était par un miracle de charité, pour nous, qu'il faisait semblant d'espérer. Son œil même, son œil clair, d'une limpidité d'enfant, était comme un binocle, comme un deuxième verre, comme une deuxième vitre, comme un deuxième binocle de douceur et de bonté, de lumière, de clarté. Impénétrable. Parce qu'on y lisait comme on voulait. C'étaient les derniers temps. Peu de gens pouvaient encore le voir, des parents mêmes. Mais il m'aimait tant qu'il me maintenait sur les dernières listes. J'étais assis au long de son lit à gauche, au pied. A sa droite par conséquent. Il parlait de tout comme s'il dût vivre cent ans. Il me demanda comment je venais. Il me dit, avec beaucoup d'orgueil, enfantin, que le métro Amsterdam était ouvert. Ou quelque autre. Il se passionnait ingénument pour tout ce qui était voies et moyens de communications. Tout ce qui était allées et venues, géographiques, topographiques, télégraphiques, téléphoniques, aller et retour, circulations, déplacements, replacements, voyages, exodes et deutéronomes lui causait un amoncellement de joie enfantine inépuisable. Le

métro particulièrement lui était une victoire personnelle. Tout ce qui était rapidité, accélération, fièvre de communication, déplacement, circulation rapide l'emplissait d'une joie enfantine, de la vieille joie, d'une joie de cinquante siècles. C'était son affaire, propre. *Etre ailleurs*, le grand vice de cette race, la grande vertu secrète ; la grande vocation de ce peuple. Une remontée de cinquante siècles ne le mettait point en chemin de fer que ce ne fût quelque caravane de cinquante siècles. Toute traversée pour eux est la traversée du désert. Les maisons les plus confortables, les mieux assises, avec des pierres de taille grosses comme les colonnes du temple, les maisons les plus immobilières, les plus immeubles, les immeubles les plus écrasants ne sont jamais pour eux que la tente dans le désert. *Le granit remplaça la tente aux murs de toile.* Qu'importent ces pierres de taille plus grosses que les colonnes du temple. Ils sont toujours sur le dos des chameaux. Peuple singulier. Combien de fois n'y ai-je point pensé. Pour qui les plus immobilières maisons ne seront jamais que des tentes. Et nous au contraire qui avons réellement couché sous la tente, sous des vraies tentes, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, Lévy, qui n'avez jamais couché sous une tente autrement que dans la Bible, au bout de quelques heures ces tentes du camp de Cercottes étaient déjà nos maisons. *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob, que vos tentes sont belles, ô Israël.* Combien de fois n'y ai-je point pensé, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, combien de fois ces mots ne me remontaient-ils pas sourdement comme une remontée

d'une gloire de cinquante siècles, comme une grande joie secrète de gloire, dont j'éclatais sourdement par un ressouvenir sacré quand nous rentrions au camp, mon cher Claude, par ces dures nuits de mai. Peuple pour qui la pierre des maisons sera toujours la toile des tentes. Et pour nous au contraire c'est la toile des tentes qui était déjà, qui sera toujours la pierre de nos maisons. Non seulement il n'avait donc pas eu pour le métropolitain cette aversion, cette distance qu'au fond nous lui gardons toujours, même quand il nous rend les plus grands services, *parce qu'il nous transporte trop vite*, et au fond qu'il nous rend trop de services, mais au contraire il avait pour lui une affection propre toute orgueilleuse, comme un orgueil d'auteur. On le perçait alors, la ligne numéro 1 seulement je crois était en exploitation. Il avait un orgueil local, un orgueil de quartier, qu'il eût abouti, déjà, jusqu'à lui, un des premiers, qu'il eût percé jusqu'à lui, qu'il eût commencé à monter vers ces hauteurs. Il me l'avait dit, quelques mois auparavant, quand on avait essayé de l'envoyer, comme tout le monde, vers les réparations du Midi. Il était allé d'hôtel en hôtel. Il était heureux comme un enfant. Jusqu'à ce qu'il trouvât une espèce de petite maison de paysan; qu'il me présenta dans une lettre comme le paradis réalisé. Et d'où naturellement il revint rapidement, il rentra à Paris. Il me l'avait dit alors, dans un de ces mots qui éclairent un homme, un peuple, une race. *Voyez-vous, Péguy*, me disait-il, *je ne commence à me sentir chez moi que quand j'arrive dans un hôtel.* Il le disait en riant, mais c'était vrai tout de même.

Je le regardais donc ce matin-là. 7, rue de Florence. Et je l'écoutais. J'étais assis au pied de son lit à gauche comme un disciple fidèle. Tant de douceur, tant de mansuétude dans une si cruelle situation me désarmait, me dépassait. Tant de douceur pour ainsi dire inexpiable. J'écoutais dans une piété, dans un demi-silence respectueux, affectueux, ne lui fournissant que le propos pour se soutenir. Le *Beethoven* de Romain Rolland venait de paraître. Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comme il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland, et de la fortune littéraire des cahiers, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. Mais tout ce mouvement se gonflait, n'avait pas encore eu le temps de se manifester. Le cahier, je le répète, venait tout juste de paraître. Bernard-Lazare me dit : *Ah j'ai lu votre cahier de Romain Rolland. C'est vraiment très beau. Il faut avouer que l'âme juive et l'âme hellénique ont été deux grands morceaux de l'âme universelle.* Je ne manifestai rien, parce que j'ai dit que quand on va voir un malade on est résolu à ne rien manifester. On est donc gardé par une cuirasse, invincible, par un

masque impénétrable. Mais je fus saisi, je me sentis poursuivi jusque dans les vertèbres. Car j'étais venu pour voir, je m'étais attendu à voir les avancées de la mort. Et c'est déjà beaucoup. Et je voyais brusquement les avancées des au delà de la mort. Pour mesurer la profondeur, la nouveauté d'un tel mot, *l'âme élernelle*, et même *l'âme juive*, et *l'âme hellénique*, il faut savoir à quel point, avec quel scrupule religieux ces hommes, les hommes de cette génération évitaient d'employer le moindre mot du jargon mystique. On parlait alors de *recommencer* l'affaire Dreyfus, de *reprendre* l'affaire Dreyfus. Il faut se rappeler qu'entre l'affaire Dreyfus elle-même et la deuxième affaire Dreyfus il y eut un long temps de calme plat, de silence, d'une solitude totale. On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait; jamais. Mieux eût valu qu'elle ne recommençât point. Nous n'eussions point été acquittés par la Cour de Cassation. Mais nous demeurions ce que nous étions, nous demeurions purs devant le pays et devant l'histoire. Mais tout pantelants de cette grande Affaire, de cette première grande histoire, tout suants et tout bouillants de la bataille, tout déconcertés du repos, du calme, du plat, de la paix fourrée, du repos louche, du traité louche, de l'inaction, de la paix des dupes, tout anxieux de n'avoir point obtenu, atteint tous les résultats temporels que nous espérions, que nous attendions, que nous escomptions, de n'avoir point réalisé le royaume de la justice sur la terre et le royaume de la vérité, tout anxieux surtout de voir notre mystique nous échapper, nous ne pensions dans

le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la *reprise*. Nous ne prévoyions pas, hélas, que cette reprise n'en serait que la plus basse dégradation, un détournement total, un détournement grossier de la mystique en politique. Nous en parlions. Lui, dans son lit, m'en parlait doucement. Je vis rapidement qu'il m'en parlait comme d'une conjuration, mais comme d'une conjuration étrangère, à laquelle il demeurait étranger. De gré, de force? Je lui dis : Mais enfin, qu'est-ce qu'ils vont faire. Ils ne vous ont donc pas demandé conseil? Il me répondit doucement : *Ils ont préféré s'adresser à Jaurès*. **Ils sont si contents de faire quelque chose sans moi.**

Ils, c'était tout, c'étaient tous les autres, c'était Dreyfus qu'il aimait comme un jeune frère.

(Cahiers de la Quinzaine, XI-12, du 17 juillet 1910. *Notre jeunesse.)*

7

II. — *Qu'il y a une Polilique Juive, mais aussi qu'il y a une Myslique d'Israël.*

L'affaire Dreyfus fut un recoupement, une culmination de trois mystiques au moins. Premièrement elle fut sur le chemin de la mystique hébraïque. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect.

Il y a une politique juive. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect. Elle est sotte, comme toutes les politiques. Elle est prétentieuse, comme toutes les politiques. Elle est envahissante, comme toutes les politiques. Elle est inféconde, comme toutes les politiques. Elle fait les affaires d'Israël comme les politiciens républicains font les affaires de la République. Elle est surtout occupée, comme toutes les politiques, à étouffer, à dévorer, à supprimer sa propre mystique, la mystique dont elle est issue. Et elle ne réussit guère qu'à cela. (C'est elle aujourd'hui qui fait défendre Israël par M. Hervé. Invention admirable, se faire défendre par ce traître.)

Loin donc qu'il faille considérer l'affaire Dreyfus

comme une combinaison, politique, un agencemer
comme une opération de la politique juive, il fa
au contraire la considérer comme une opérati
comme une œuvre, comme une explosion de la m
tique juive. Les politiciens, les rabbins, les com
nautés d'Israël, pendant des siècles et des siècles
persécutions et d'épreuves, n'avaient que trop p
l'habitude, politique, le pli de sacrifier quelques-u
de leurs membres pour avoir la paix, la paix
ménage politique, la paix des rois et des grands,
paix de leurs débiteurs, la paix des populations
des princes, la paix des antisémites. Ils ne dema
daient qu'à recommencer. Ils ne demandaient q
continuer. Ils ne demandaient qu'à sacrifier Drey
pour conjurer l'orage. La grande majorité des Ju
est comme la grande majorité des (autres) électeu
Elle craint la guerre. Elle craint le trouble. E
craint l'inquiétude. Elle craint, elle redoute plus q
tout peut-être le simple dérangement. Elle aimer
mieux le silence, une tranquillité basse. Si on p
vait s'arranger moyennant un silence entend
acheter la paix en livrant le bouc, payer de quelq
livraison, de quelque trahison, de quelque basse
une tranquillité précaire. Livrer le sang innoce
elle sait ce que c'est. En temps de paix elle cra
la guerre. Elle a peur des coups. Elle a peur
affaires. Elle est forcée à sa propre grandeur. E
n'est conduite à ses grands destins douloureux
forcée par une poignée de factieux, une *mino*
agissante, une bande d'énergumènes et de fanatiqu
une bande de forcenés, groupés autour de quelq
têtes qui sont très précisément les prophètes d'Isra

Israël a fourni des prophètes innombrables, des héros, des martyrs, des guerriers sans nombre. Mais enfin, en temps ordinaire, le peuple d'Israël est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans un temps extraordinaire. Quand il est dans une période, il est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une époque. Quand il est dans une période, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une crise. Quand il est dans une bonne plaine, bien grasse, où coulent les ruisseaux de lait et de miel, il ne demande qu'à ne pas remonter sur la montagne, cette montagne fût-elle la montagne de Moïse. Israël a fourni des prophètes innombrables; plus que cela, elle est elle-même prophète, elle est elle-même la race prophétique. Toute entière, en un seul corps, un seul prophète. Mais enfin elle ne demande que ceci : c'est de ne pas donner matière aux prophètes à s'exercer. Elle sait ce que ça coûte. Instinctivement, historiquement, organiquement pour ainsi dire elle sait ce que ça coûte. Sa mémoire, son instinct, son organisme même, son corps temporel, son histoire, toute sa mémoire le lui disent. Toute sa mémoire en est pleine. Vingt, quarante, cinquante siècles d'épreuves le lui disent. Des guerres sans nombre, des meurtres, des déserts, des prises de villes, des exils, des guerres étrangères, des guerres civiles, des captivités sans nombre. Cinquante siècles de misères, quelquefois dorées. Comme les misères modernes. Cinquante siècles de détresses, quelquefois anarchistes, quelquefois masquées de joies, quelquefois masquées, maquillées de voluptés. Cinquante siècles peut-être de neurasthénie. Cinquante siècles

de blessures et de cicatrices, des points toujours douloureux, les Pyramides et les Champs-Élysées, les rois d'Égypte et les rois d'Orient, le fouet des eunuques et la lance romaine, le Temple détruit et non rebâti, une inexpiable dispersion leur en ont dit le prix pour leur éternité. Ils savent ce que ça coûte, eux, que d'être la voix charnelle et le corps temporel. Ils savent ce que ça coûte que de porter Dieu et ses agents les prophètes. Ses prophètes les prophètes. Alors, obscurément, ils aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups. Ils en ont tant reçu. Ils aimeraient mieux qu'on n'en parle pas. Ils ont tant de fois payé pour eux-mêmes et pour les autres. On peut bien parler d'autre chose. Ils ont tant de fois payé pour tout le monde, pour nous. Si on ne parlait de rien du tout. Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires. Ne triomphons pas. Ne triomphons pas d'eux. Combien de chrétiens ont été poussés à coups de lanières dans la voie du salut. C'est partout pareil. Ils ont peur des coups. Toute l'humanité a généralement peur des coups. Au moins avant. Et après. Heureusement elle n'a quelquefois pas peur des coups pendant. Les plus merveilleux soldats peut-être du grand Napoléon, ceux de la fin, ne provenaient-ils pas généralement de bandes de déserteurs et d'insoumis que les gendarmes impériaux avaient poussés, menottes aux mains, avaient refoulés comme un troupeau jusqu'en cette île de Walcheren. De là sortit pourtant Lutzen, Bautzen, la Bérésina, le glorieux Walcheren-Infanterie, 131me de l'arme.

Ils ont tant fui, tant et de telles fuites, qu'ils

savent le prix de ne pas fuir. Campés, entrés dans les peuples modernes, ils voudraient tant s'y trouver bien. Toute la politique d'Israël est de ne pas faire de bruit, dans le monde (on en a assez fait), d'acheter la paix par un silence prudent. Sauf quelques écervelés prétentieux, que tout le monde nomme, de se faire oublier. Tant de meurtrissures lui saignent encore. Mais toute la mystique d'Israël est qu'Israël poursuive dans le monde sa retentissante et douloureuse mission. De là des déchirements incroyables, les plus douloureux antagonismes intérieurs qu'il y ait eu peut-être entre une mystique et une politique. Peuple de marchands. Le même peuple de prophètes. Les uns savent pour les autres ce que c'est que des calamités.

Les uns savent pour les autres ce que c'est que des ruines; toujours et toujours des ruines; un amoncellement de ruines; habiter, passer dans un peuple de ruines, dans une ville de ruines.

Je connais bien ce peuple. Il n'a pas sur la peau un point qui ne soit pas douloureux, où il n'y ait un ancien bleu, une ancienne contusion, une douleur sourde, la mémoire d'une douleur sourde, une cicatrice, une blessure, une meurtrissure d'Orient ou d'Occident. Ils ont les leurs, et toutes celles des autres. Par exemple on a meurtri *comme Français* tous ceux de l'Alsace et de la Lorraine annexée.

C'est bien mal connaître la politique juive, au moment même qu'on en parle, que de supposer que ce soit la politique juive et le parti juif qui aient jamais soulevé une affaire comme l'affaire Dreyfus.

Au contraire. Ce ne sont jamais eux qui soulèvent les tumultes. Ils ne demandent, ils ne recherchent que le silence. Ils ne demandent qu'à se faire oublier. Sauf quelques écervelés, ils ne recherchent que l'ombre et le silence.

En fait et dans le détail même c'est ne pas connaître un mot de l'affaire Dreyfus et du dreyfusisme et notamment de la manière dont elle a commencé que de croire, que de s'imaginer qu'elle est comme une invention, une fabrication, une forgerie du parti juif, de la politique juive, que le parti juif, la politique juive ait vu de bon cœur poindre le commencement de cette affaire. C'est très exactement le contraire. Ils ne savaient pas bien, mais ils se méfiaient. Ils avaient raison de se méfier. Au point de vue des intérêts. Cette affaire, somme toute, et sous des victoires apparentes, sous des aspects de conquête(s), sous des surfaces de triomphe, leur a fait (beaucoup) plus de mal que de bien.

Au point où en est tombée aujourd'hui la courbe de l'histoire de cette affaire, nous pouvons dire en effet aujourd'hui qu'une première fois nous fûmes vainqueurs des antidreyfusistes antidreyfusistes; qu'une deuxième fois nous fûmes vaincus par les antidreyfusistes dreyfusistes; qu'aujourd'hui enfin nous sommes en train d'être vaincus par les deux ensemble.

Ils se méfiaient. Prévoyaient-ils ce tumulte énorme, cet énorme ébranlement. On ne prévoit jamais tout. En tout cas ils n'aimaient pas soulever des tumultes.

Quand donc la famille de M. Dreyfus, pour obtenir une réparation individuelle, envisageait un cham-

bardement total de la France, et d'Israël, et de toute la chrétienté, non seulement elle allait contre la politique française, mais elle n'allait pas moins contre la politique juive qu'elle n'allait évidemment contre la politique cléricale. Une mystique peut aller contre toutes les politiques *à la fois*. Ceux qui apprennent l'histoire ailleurs que dans les polémiques, ceux qui essaient de la suivre dans les réalités, dans la réalité même, savent que c'est en Israël que la famille Dreyfus, que l'affaire Dreyfus naissante, que le dreyfusisme naissant rencontra d'abord les plus vives résistances. La sagesse est aussi une vertu d'Israël. S'il y a les Prophètes il y a l'Ecclésiaste. Beaucoup disaient *à quoi bon*. Les sages voyaient surtout qu'on allait soulever un tumulte, instituer un commencement dont on ne verrait peut-être jamais la fin, dont surtout on ne voyait pas quelle serait la fin. Dans les familles, dans le secret des familles on traitait communément de folie cette tentative. Une fois de plus la folie devait l'emporter, dans cette race élue de l'inquiétude. Plus tard, bientôt tous, ou presque tous, marchèrent, parce que quand un prophète a parlé en Israël, tous le haïssent, tous l'admirent, tous le suivent. Cinquante siècles d'épée dans les reins les forcent à marcher.

Ils reconnaissent l'épreuve avec un instinct admirable, avec un instinct de cinquante siècles. Ils reconnaissent, ils saluent le coup. C'est encore un coup de Dieu. La ville encore sera prise, le Temple détruit, les femmes emmenées. Une captivité vient, après tant de captivités. De longs convois traîneront dans le désert. Leurs cadavres jalonneront les routes

d'Asie. Très bien, ils savent ce que c'est. Ils ceignent leurs reins pour ce nouveau départ. Puisqu'il faut y passer ils y passeront encore. Dieu est dur, mais il est Dieu. Il punit, et il soutient. Il mène. Eux qui ont obéi, impunément, à tant de maîtres extérieurs, temporels, ils saluent enfin le maître de la plus rigoureuse servitude, le Prophète, le maître intérieur.

(Cahiers de la Quinzaine. XI-12, du 17 juillet 1910, *Notre jeunesse.)*

III. — *Que l'Inquiétude Chrétienne diffère de l'Inquiétude Juive.*

Pour le plus commun des Juifs Moïse a rapporté les tables de la loi. Et pour le chrétien de l'espèce la plus ordinaire Jésus est mort. Il n'y a que deux sortes de Juifs : ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui jouent tant de pauvres comédies pour le nier; (et pour se le nier à eux-mêmes); ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui ne songent pas même à le nier. Et il n'y a que deux sortes de chrétiens : ceux qui sont dévorés de l'inquiétude chrétienne et qui jouent tant de pauvres comédies pour le nier; (et pour se le nier); ceux qui sont dévorés de l'inquiétude chrétienne et qui ne songent pas même à le nier. Ni l'une ni l'autre de ces deux fois, ni la foi judaïque ni la foi chrétienne ne sont des sortes d'apparaux réservés aux êtres extraordinaires. Elles sont en un sens, et Pascal l'avait fort bien dit, tout ce qu'il y a de plus commun. Le même débat éternel et le même débat capital se jouent dans la vie de tous les jours, dans l'homme de tous les jours. Moïse est tous les jours pour le Juif. Jésus est tous les jours pour le chrétien.

Portant de si hautes destinées nos philosophes descendent. Ici encore éclate la différence et la contrariété de leurs deux races. Le Juif trouve naturel d'être malade. Fils et pour ainsi dire cellule et fibre élémentaire d'une race qui souffre dans les siècles des siècles et qui vaincra l'univers à force d'avoir été malade plus longtemps que les autres, il dit, il sait que le travail spirituel se paye par une sorte propre de fatigue inexpiable. Il trouve même que c'est juste. Il trouve même que c'est encore très bien comme ça. Il compte les jours où il va bien. Il les admire. Il trouve qu'on a encore bien de la chance. (Au fond, il ne le dit pas, mais il est un vieux Juif, et il trouve que le Seigneur est encore bien bon comme ça, de ne pas être pire). Il compte les jours où il a pu travailler. En somme, il y en a beaucoup.

Sournois, rebelle, fils de la terre, le chrétien vit dans une révolte constante, dans une rébellion perpétuelle. Élevé dans une maison où sa mère a travaillé pendant quarante et cinquante ans dix-sept heures par jour à rempailler des chaises, il n'a jamais accepté, il n'a jamais *reconnu* que cette partie de la carcasse qui se nomme le cerveau ne se conduisît pas et ne fût pas aux ordres comme cette partie de la carcasse qui se nomme les doigts de la main. Comme ses ancêtres (immédiats) (anciens et immédiats) (lointains et immédiats) travaillaient dans les vignes et dans les moissons des seize, dix-huit heures par jour, dans les pleins jours d'été, dans les grands jours de juillet, d'août et de septembre, de la première aube qui est presque à deux heures du matin jusqu'au dernier crépuscule qui est presque passé neuf

heures du soir, ainsi il voudrait continuer, il voudrait en faire autant, lui aussi il voudrait faire des coups de force. De là les accidents. Il voudrait faire des trames et des tapisseries, des dialogues et des *noles* comme on rempaille des chaises, et que la ligne vînt après la ligne et le vers après le vers comme le cordon venait après le cordon. L'insensé. Il voudrait faire à sa table de travail, sur ces soixante-dix décimètres carrés recouverts de grosse toile verte, ce que ses ancêtres ont fait dans les immenses plaines du Val et sur les côtes de Saint-Jean-de-Braye : les journées sans nombre et des journées sans limites. Des journées pour ainsi dire sans vieillissement. Des journées sans limitations que les limitations même du soleil. Des journées où c'était le vigneron qui fatiguait la vigne, où l'échine laissait le cep, où le moissonneur épuisait la moisson. Je dis plus : où le moissonneur lassait la moisson. Des journées où l'homme lassait la terre. Où l'homme lassait l'âge, et tout ce qu'il y a d'éternel. Voilà ce qu'il voudrait faire, le sot. Il n'accepte pas sa déchéance. Il sait, mais il *ne veut pas* savoir qu'il y a dans la plume un virus qu'il n'y a point dans la houlette et la houe. Il le sait, il ne veut pas savoir, il se ment, (il le sait), il ne veut pas savoir qu'il y a dans la plume un venin, un mystère, une réprobation, un épuisement qu'il n'y a point dans la charrue et la herse. Comme ses ancêtres il voudrait être le roi, et comme ses ancêtres un roi absolu. Comme ils commandaient à leur tête et aux individus nommés muscles, ainsi il voudrait commander au cerveau et aux individus nommés nerfs. Il y trouve la différence. Comme ils se battaient

contre le tour de reins lui il se bat contre son foie. Il y trouve la différence. Il est le premier de sa race qui est forcé de filer doux. Il est le premier de sa race à qui la carcasse n'obéit pas. Il est le premier de sa race qui est vaincu.

Le Juif est vaincu depuis septante et nonante siècles : là est son éternelle force. Et là aussi sa victoire éternelle. Le Juif est malheureux depuis Ève et depuis Adam et par l'expulsion il a figuré la dispersion : là est son éternelle patience, et comme une sorte de bonheur. Le Juif est forcé de filer doux dans les siècles et dans les siècles : de là le raidissement éternel de leurs nuques. Quand donc il s'en vont tous les deux le Juif essaie de calmer le chrétien, de remontrer tout cela au chrétien, que c'est encore très bien ainsi, qu'il faudrait pourtant s'y habituer. (Et le Juif dit cela au chrétien, mais il sait très bien qu'il parle, en ceci, au chrétien une langue étrangère et que le chrétien ne l'entend même pas). (Mais il continue tout de même, parce qu'il faut bien, parce que c'est aussi bien ainsi, de parler, de dire cela, de parler ainsi). Le chrétien regarde les jours où il va bien : il n'y en a pas. Il regarde les jours où il travaille : quel mince réseau. (Quand il aurait tant à dire, quand il se sent plein d'œuvres qui jamais ne seront conduites sur les cortèges, sur les zébrures du papier). Il ne regarde pas les jours de bonheur : il n'y en aurait pas; ce ne seraient même pas ces clous qui paraissaient nombreux le long du mur et qui ne sont plus rien dans le creux de la main. Par un obscur besoin de compensation qui est au fond de

outes les morales et peut-être de plus que les morales, ar une sorte de rageuse et de sournoise opiniâtreté le talion contre soi-même et au fond d'apaisement les dieux il n'a pas cessé d'espérer sourdement qu'en sacrifiant le bonheur il aurait au moins le travail. Mais au fond il sait très bien que l'on n'a ni l'un; ni l'autre.

Parce que ce serait trop beau.

Jésus a pu greffer l'inquiétude juive dans le corps chrétien. Il fallait cela pour que la dévoration de cette inquiétude, atténuée dans une race atténuée, émoussée dans une ancienne race, habituée dans une race habituée, gagnât dans une nouvelle race, et presqu'instantanément, une profondeur enfin incurable. Et Jésus n'a pas pu, (ou n'a pas voulu), greffer la patience juive dans le corps chrétien. Il fallait cela aussi, il fallait doublement cela pour que fût produit un Pascal, pour que fussent obtenus ce puits de détresse, ce désert de sable, cet abîme de mélancolie.

Et le Juif et le chrétien savent très bien qu'en matière de patience, ou plutôt sur le chef de la patience le Juif est toujours plus chrétien que le chrétien. Les inquiétudes du Juif sont devenues à base de patience. Elles sont alliées, elles sont en ménage avec la patience, elles sont conjointes avec la patience. Le chrétien est dévoré d'une sourde révolte, d'une mauvaise volonté de rural, d'une rébellion sournoise de paysan. Il est le paysan qui regarde la grêle ravager sa récolte et lui hacher son blé. Il veut bien regarder. Il veut bien que la grêle

tombe. (Surtout parce qu'il ne peut pas faire autrement). L'année prochaine il ressèmera du blé. Quand même il y aurait de la grêle tous les ans, il ressèmera du blé toutes les années prochaines, toutes les années suivantes. Seulement il ne veut pas être content :

Nous sommes ces soldats qui marchaient par le monde
Et qui grognaient toujours mais n'ont jamais plié.

Au fond il est permis de se demander si cette constante révolte, si cette sournoise rebellion paysanne n'est pas plus dans l'ordre chrétien qu'une certaine catégorie de la patience. Combien de patiences ne sont que des moyens de ne pas souffrir. *Patientiae* NON *patiendi*. Les patiences de souffrir, *patientiae patiendi*, les patiences combattues, les patiences débattues, les patiences querellées ne sont-elles pas, n'entrent-elles pas infiniment plus profond dans l'ordre chrétien que tant de patiences qui ne sont peut-être qu'anesthésiques et que sans doute il faut ranger dans la catégorie de la paresse.

Je ne dis pas cela pour les patiences juives. Elles sont tout autres. Elles sont trop à base d'inquiétude, elles sont trop liées à l'inquiétude pour entrer jamais dans la catégorie de la paresse. D'ailleurs les Juifs n'entrent jamais dans la catégorie du péché. Si ils entraient dans la catégorie du péché, ils ne seraient pas juifs, ils seraient chrétiens. Ils ne seraient pas de l'ancienne loi, ils seraient de la nouvelle. Tout ce qu'ils peuvent faire c'est d'entrer dans la catégorie de la désobéissance à la loi de Moïse.

Je n'en dirai point autant de la loi nouvelle. Je

n'en dirai point autant des chrétiens. Combien de patiences (secrètement orgueilleuses d'être des patiences), (et d'avoir vaincu l'impatience), (et d'avoir vaincu la colère), ne sont plus que des détournements de l'épaule pour ne pas recevoir le coup. Combien de patiences ne sont plus que la plus savante, la plus impeccable tricherie avec la peine c'est-à-dire avec l'épreuve, c'est-à-dire avec le salut, comme il y a une autre patience, (la même), qui est la plus savante et la plus implacable tricherie contre la race.

Combien de patiences ne sont que des inventions anesthésiques, des gardes tenues infailliblement contre la peine, contre l'épreuve, contre le salut; contre Dieu. De mornes et sournoises abdications de la condition même de l'homme. Des platitudes calculées pour que le destin passe par dessus, ne pouvant nulle part accrocher sa prise. Des mornes et des sourds et des sournois nivellements pratiqués pour que Dieu même porte à faux.

Des envasements égalitaires, des enlisements démocrates pour que nul ne dépasse, pour que rien ne dépasse dans personne et qu'ainsi le sort, et qu'ainsi la peine, et qu'ainsi l'épreuve, et qu'ainsi le salut; et qu'ainsi Dieu ne puisse pas jouer.

Telles sont les impiétés de toutes ces patiences. Telles sont les impiétés de toutes ces prudences. Ou plutôt telle en est la centrale impiété. Et je ne crois pas qu'il y en ait de plus grande. Telles sont leurs sagesses. Pauvres et mornes, plates et sournoises sagesses. Ce sont des patiences de ne point patienter. Car patienter c'est souffrir, et patienter tout de même. Patienter, c'est *endurer*. Ne pas souffrir, refuser

toute matière à la souffrance, refuser à la souffrance ces points d'alignement infaillibles qu'elle prend sur nous, ce n'est pas seulement tricher, ce n'est pas seulement se dénaturer, et ce n'est pas seulement se disgracier : c'est ne pas patienter. — *Est-ce que tu crois que je vais endurer ça?* disaient les bonnes femmes quand j'étais petit. (Ça, c'était n'importe quoi; tout ce qui n'allait pas; tout ce qui leur déplaisait; que la voisine leur avait dit un mot de travers; que leur progéniture, (elles en avaient), leur avait manqué de respect, (ça s'était vu). Elles étaient dans la saine tradition française et je dirai dans la saine tradition de la paroisse française.

Elles ne voulaient pas endurer. C'est qu'en bonnes françaises elles se représentaient fort bien ce que c'est qu'endurer. *Tolerare, pati, tolerare tamen.*

Dans le latin, dans le grec, et jusque dans l'allemand tolérer c'est porter, supporter, élever, soutenir, soulever un fardeau de peine. *Tolerare, tollere, tulisse; tuli, (t) latum;* et il y a, dit Bréal, « *des traces nombreuses d'un verbe* *tulo. *La racine correspondante en grec est* ταλ *ou* τλη, *d'où* τάλας « *celui qui supporte* », τλῆναι « *supporter* », τέτληκα « *j'ai supporté* », πολύτλας « *qui supporte beaucoup* ». — ... — Tolero *ne vient pas directement de* tollo, mais d'un substantif perdu *tolus, *toleris. — Gothique thulan « *supporter* », *d'où l'allemand* Ge-dul-d « *patience* » (*sur les consonnes germaniques, v.* decem).

Τάλαινα, c'est celle qui supporte Τάλαινα, *malheureuse*, répète inlassablement le chœur antique. En français, endurer, c'est trouver que c'est rudement dur. Mais en français, c'est surtout ne pas endurer.

(Je veux dire c'est endurer parce qu'on ne peut pas faire autrement et en dedans, comme disaient ces bonnes femmes, *ne pas durer*, et comme elles disaient encore : *se manger les sangs*).

Endurer ce n'est pas ne pas avoir des dents. C'est en avoir et endurer qu'on vous les arrache. Et ensuite ce n'est pas n'en avoir jamais eu. C'est en avoir eu et avoir enduré qu'on vous les ait arrachées. Le martyr dans l'arène n'est pas celui qui n'avait pas de membres. C'était celui qui en avait et qui endurait qu'on les lui arrachât. Et nous qui n'avons à donner, ou plutôt à ne nous laisser prendre que de misérables jours, endurer, ce n'est pas ne pas avoir de ces misérables jours, c'est endurer que, cela même, on vous les arrache.

(*Œuvres posthumes, Note conjointe sur M. Descartes et la Philosophie cartésienne,* Œuvres complètes Nouvelle Revue française, 1923.).

9

Sur le Travail,
et sur deux Époques de la Vie Ouvrière.

Entre il y a dix-sept ans en 1930.

Le croira-t-on, nous avons été nourris dans un peuple gai. Dans ce temps-là un chantier était un lieu de la terre où des hommes étaient heureux. Aujourd'hui un chantier est un lieu de la terre où des hommes récriminent, s'en veulent, se battent; se tuent.

De mon temps tout le monde chantait. (Excepté moi, mais j'étais déjà indigne d'être de ce temps-là). Dans la plupart des corps de métiers on chantait. Aujourd'hui on renâcle. Dans ce temps-là on ne gagnait pour ainsi dire rien. Les salaires étaient d'une bassesse dont on n'a pas idée. Et pourtant tout le monde bouffait. Il y avait dans les plus humbles maisons une sorte d'aisance dont on a perdu le souvenir. Au fond on ne comptait pas. Et on n'avait pas à compter. Et on pouvait élever des enfants. Et on en élevait. Il n'y avait pas cette espèce d'affreuse strangulation économique qui à présent d'année en année nous donne un tour de

plus. On ne gagnait rien; on ne dépensait rien; et tout le monde vivait.

Il n'y avait pas cet étranglement économique d'aujourd'hui, cette strangulation scientifique, froide, rectangulaire, régulière, propre, nette, sans une bavure, implacable, sage, commune, constante, commode comme une vertu, où il n'y a rien à dire, et où celui qui est étranglé a si évidemment tort.

On ne saura jamais jusqu'où allait la décence et la justesse d'âme de ce peuple; une telle finesse, une telle culture profonde ne se retrouvera plus. Ni une telle finesse et précaution de parler. Ces gens-là eussent rougi de notre meilleur ton d'aujourd'hui, qui est le ton bourgeois. Et aujourd'hui tout le monde est bourgeois.

Nous croira-t-on, et ceci revient encore au même, nous avons connu des ouvriers qui avaient envie de travailler. On ne pensait qu'à travailler. Nous avons connu des ouvriers qui, le matin ne pensaient qu'à travailler. Ils se levaient le matin, et à quelle heure, et ils chantaient à l'idée qu'ils partaient travailler. A onze heures ils chantaient en allant à la soupe. En somme c'est toujours du Hugo; et c'est toujours à Hugo qu'il en faut revenir : *Ils allaient, ils chantaient.* Travailler était leur joie même, et la racine profonde de leur être. Et la raison de leur être. Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs, le plus chrétien, le seul peut-être qui se tienne debout. C'est par exemple pour cela que je dis qu'un libre-penseur de ce temps-là était plus chrétien qu'un dévot de nos jours. Parce qu'un dévot de nos jours est forcément un

bourgeois. Et aujourd'hui tout le monde est bourgeois.

Nous avons connu un honneur du travail exactement le même que celui qui au moyen âge, régissait la main et le cœur. C'était le même conservé intact en dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de l'*ouvrage bien faite* poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales.

Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela? Comment a-t-on fait, du peuple le plus laborieux de la terre, et peut-être du seul peuple laborieux de la terre, du seul peuple peut-être qui aimait le travail pour le travail, et pour l'honneur, et pour travailler, ce peuple de saboteurs, comment a-t-on pu en faire ce peuple qui sur un chantier met toute son étude à ne pas en fiche un coup. Ce sera dans l'histoire une des plus grandes victoires, et sans doute la seule, de la démagogie bourgeoise intellectuelle. Mais il faut avouer qu'elle compte. Cette victoire.

Il y a eu la révolution chrétienne. Et il y a eu la révolution moderne. Voilà les deux qu'il faut compter. Un artisan de mon temps était un artisan de n'importe quel temps chrétien. Et sans doute peut-être de n'importe quel temps antique. Un artisan d'aujourd'hui n'est plus un artisan.

Dans ce bel honneur de métier convergeaient tous les plus beaux, tous les plus nobles sentiments. Une

dignité. Une fierté. *Ne jamais rien demander à personne*, disaient-ils. Voilà dans quelles idées nous avons été élevés. Car demander du travail, ce n'était pas demander. C'était le plus normalement du monde, le plus naturellement réclamer, pas même réclamer. C'était se mettre à sa place dans un atelier. C'était, dans une cité laborieuse, se mettre tranquillement à la place de travail qui vous attendait. Un ouvrier de ce temps-là ne savait pas ce que c'est que quémander. C'est la bourgeoisie qui quémande. C'est la bourgeoisie qui, les faisant bourgeois, leur a appris à quémander. Aujourd'hui, dans cette insolence même et dans cette brutalité, dans cette sorte d'incohérence qu'ils apportent à leurs revendications il est très facile de sentir cette honte sourde, d'être forcés de demander, d'avoir été amenés, par l'événement de l'histoire économique, à quémander. Ah oui ils demandent quelque chose à quelqu'un, à présent. Ils demandent même tout à tout le monde. Exiger, c'est encore demander. C'est encore servir.

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait.

Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales.

Et encore c'est moi qui en cherche si long, moi dégénéré. Pour eux, chez eux il n'y avait pas l'ombre d'une réflexion. Le travail était là. On travaillait bien.

Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu. C'était l'être même du travail qui devait être bien fait.

Et un sentiment incroyablement profond de ce que nous nommons aujourd'hui l'honneur du sport, mais en ce temps-là répandu partout. Non seulement l'idée de faire rendre le mieux, mais l'idée, dans le mieux, dans le bien, de faire rendre le plus. Non seulement à qui ferait le mieux, mais à qui en ferait le plus, c'était un beau sport continuel, qui était de toutes les heures, dont la vie même était pénétrée. Tissée. Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait. Un mépris plus que de grand seigneur pour celui qui eût mal travaillé. Mais l'idée ne leur en venait même pas.

Tous les honneurs convergeaient en cet honneur. Une décence, et une finesse de langage. Un respect du foyer. Un sens du respect, de tous les respects, de l'être même du respect. Une cérémonie pour ainsi dire constante. D'ailleurs le foyer se confondait encore très souvent avec l'atelier et l'honneur du foyer et l'honneur de l'atelier était le même honneur. C'était l'honneur du même lieu. C'était l'honneur du même feu. Qu'est-ce que tout cela est devenu, Tout était un rythme et un rite et une cérémonie depuis le petit lever. Tout était un événement; sacré. Tout

était une tradition, un enseignement, tout était légué, tout était la plus sainte habitude. Tout était une élévation, intérieure, et une prière, toute la journée, le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la soupe et le bœuf, la maison et le jardin, la porte et la rue, la cour et le pas de porte, et les assiettes sur la table.

Ils disaient en riant, et pour embêter les curés, que *travailler c'est prier*, et ils ne croyaient pas si bien dire.

Tant leur travail était une prière. Et l'atelier un oratoire.

Tout était le long événement d'un beau rite. Ils eussent été bien surpris, ces ouvriers, et quel eût été, non pas même leur dégoût, leur incrédulité, comme ils auraient cru que l'on blaguait, si on leur avait dit que quelques années plus tard, dans les chantiers, les ouvriers, — les compagnons, — se proposeraient officiellement d'en faire le moins possible; et qu'ils considéreraient ça comme une grande victoire. Une telle idée pour eux, en supposant qu'ils la pussent concevoir, c'eût été porter une atteinte directe à eux-mêmes, à leur être, ç'aurait été douter de leur capacité, puisque ç'aurait été supposer qu'ils ne rendraient pas tant qu'ils pouvaient. C'est comme de supposer d'un soldat qu'il ne sera pas victorieux.

Eux aussi ils vivaient dans une victoire perpétuelle, mais quelle autre victoire. Quelle même et quelle autre. Une victoire de toutes les heures du jour dans tous les jours de la vie. Un honneur égal à n'importe quel honneur militaire. Les sentiments même de la garde impériale.

Et par suite ou ensemble tous les beaux sentiments adjoints ou connexes, tous les beaux sentiments dérivés et filiaux. Un respect des vieillards; des parents, de la parenté. Un admirable respect des enfants. Naturellement un respect de la femme. (Et il faut bien le dire, puisque aujourd'hui c'est cela qui manque tant, un respect de la femme par la femme elle-même). Un respect de la famille, un respect du foyer. Et surtout un goût propre et un respect du respect même. Un respect de l'outil, et de la main, ce suprême outil. — *Je perds ma main à travailler*, disaient les vieux. Et c'était la fin des fins. L'idée qu'on aurait pu abîmer ses outils exprès ne leur eût pas même semblé le dernier des sacrilèges. Elle ne leur eût pas même semblé la pire des folies. Elle ne leur eût pas même semblé monstrueuse. Elle leur eût semblé la supposition la plus extravagante. C'eût été comme si on leur eût parlé de se couper la main. L'outil n'était qu'une main plus longue, ou plus dure, (des ongles d'acier), ou plus particulièrement affectée. Une main qu'on s'était faite exprès pour ceci ou pour cela.

Un ouvrier abîmer un outil, pour eux, c'eût été, dans cette guerre, le conscrit qui se coupe le pouce.

On ne gagnait rien, on vivait de rien, on était heureux. Il ne s'agit pas là-dessus de se livrer à des arithmétiques de sociologue. C'est un fait, un des rares faits que nous connaissions, que nous ayons pu embrasser, un des rares faits dont nous puissions témoigner, un des rares faits qui soit incontestable.

Notez qu'aujourd'hui au fond ça ne les amuse

pas de ne rien faire sur les chantiers. Ils aimeraient mieux travailler. Ils ne sont pas en vain de cette race laborieuse. Ils entendent cet appel de la race. La main qui démange, qui a envie de travailler. Le bras qui s'embête, de ne rien faire. Le sang qui court dans les veines. La tête qui travaille et qui par une sorte de convoitise, anticipée, par une sorte de préemption, par une véritable anticipation s'empare d'avance de l'ouvrage fait. Comme leurs pères ils entendent ce sourd appel du travail qui veut être fait. Et au fond ils se dégoûtent d'eux-mêmes, d'abîmer les outils. Mais voilà, des messieurs très bien, des savants, des bourgeois leur ont expliqué que c'était ça le socialisme, et que c'était ça la révolution.

Cahier XIV-6 du 16 février 1913,
L'Argent.)

10

De la Misère.

On confond presque toujours la misère avec la pauvreté; cette confusion vient de ce que la misère et la pauvreté sont voisines; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite; et cette limite est justement celle qui départage l'économie au regard de la morale; cette limite économique est celle en deçà de qui la vie économique n'est pas assurée, au delà de qui la vie économique est assurée; cette limite est celle où commence l'assurance de la vie économique; en deçà de cette limite le misérable ou bien a la certitude que sa vie économique n'est pas assurée ou bien n'a aucune certitude qu'elle soit ou ne soit pas assurée, court le risque; le risque cesse à cette limite; au delà de cette limite le pauvre ou le riche a la certitude que sa vie économique est assurée; la certitude règne au delà de cette limite; le doute et la contre-certitude se partagent les vies qui demeurent en deçà; tout est misère en deçà, misère du doute ou misère de la certitude misérable; la première zone au delà est

celle de la pauvreté; puis s'étagent les zones successives des richesses.

Beaucoup de problèmes économiques, moraux ou sociaux, politiques même seraient préalablement éclairés si l'on y introduisait, ou plutôt si l'on y reconnaissait comme due la considération de cette limite. Nous y reviendrons si nous le pouvons. Nous examinerons si cette limite existe en fait, si cette limitation vaut en droit, dans quelle mesure, sous quelles conditions.

En fait on s'apercevrait sans doute que cette limite n'existe pas universelle, qu'elle n'est pas fixe, qu'on ne la constate pas dans tous les cas, et que dans les cas où on la constate elle est variable; mais on reconnaîtrait qu'elle se présente dans un très grand nombre de cas, même aujourd'hui; qu'elle a une importance capitale dans les sociétés fortement constituées; qu'elle a une grande importance encore dans une société troublée, comme est la société contemporaine; aujourd'hui même, on reconnaîtrait qu'un très grand nombre de situations sociales sont définies parce qu'elles sont condamnées à demeurer en deçà de cette limite; et un assez grand nombre d'autres sont définies parce qu'elles ont franchi cette limite sans risque de retour; toute une zone sociale est déterminée parce qu'elle est située au delà de cette limite, juste au delà, sans la déborder beaucoup vers l'aisance, mais sans aucun risque de bavure en deçà; ainsi on étudierait cette crise morale et sociale de première importance, qui survient à vingt-sept ans, et par qui l'immense majorité des révolutionnaires deviennent et restent conservateurs, soit

qu'ils aillent faire de la conservation dans les partis de la conservation, soit, communément, qu'ils restent faire de la conservation dans les partis prétendus révolutionnaires, par opportunisme ou par surenchère, soit qu'ils pratiquent cette conservation publique et privée, de ne plus faire de l'action après avoir commencé par s'y intéresser; on reconnaîtrait que le souci de certitude, le besoin de sécurité, d'assurance, de tranquillité, est un facteur moral considérable; on distinguerait que ce besoin entre comme un élément respectable dans beaucoup de vocations religieuses; on éprouverait enfin que tant qu'un homme, jeune ou adulte, n'a pas dépassé l'âge de cette crise, on ne peut ni le juger, ni le présumer.

La misère est tout le domaine en deçà de cette limite; la pauvreté commence au delà et finit tôt; ainsi la misère et la pauvreté sont voisines; elles sont plus voisines, en quantité, que certaines richesses ne le sont de la pauvreté; si on évalue selon la quantité seule, un riche est beaucoup plus éloigné d'un pauvre qu'un pauvre n'est éloigné d'un miséreux; mais entre la misère et la pauvreté intervient une limite; et le pauvre est séparé du miséreux par un écart de qualité, de nature.

Beaucoup de problèmes restent confus parce qu'on n'a pas reconnu cette intervention; ainsi on attribue à la misère les vertus de la pauvreté, ou au contraire on impute à la pauvreté les déchéances de la misère; comme ailleurs on attribue à l'humilité les vertus de la modestie, ou au contraire on impute à la modestie les abaissements de l'humilité.

Qu'on me permette une comparaison théologique : l'enfer est essentiellement qualifié comme l'effet d'une excommunication divine; le damné est un excommunié de par Dieu; il est mis par Dieu hors de la communion chrétienne; il est privé de la présence de Dieu; il subit l'absence de Dieu; les différentes et innombrables et lamentables peines où se sont excitées les imaginations sont dominées par cette peine d'Absence, qui est la peine capitale, incomparable; d'ailleurs l'enfer est essentiellement modifié comme éternel, c'est-à-dire comme infini dans le temps, ou comme infini dans ce qui serait le temps et qui exclut le temps; à cet égard l'enfer se connaît à ce qu'il n'admet aucune espérance; l'horizon du damné est barré d'une barre infinie; l'enfer est cerclé; aucun espoir absolument ne filtre, aucune lueur.

Au contraire le paradis est essentiellement qualifié comme le maintien de la communication divine; l'élu est élu par Dieu pour demeurer dans la communion chrétienne; il reçoit la présence de Dieu; les nombreuses béatitudes où les imaginations ont assez vainement tâché de s'exercer sont dominées par cette récompense de Présence, qui est la béatitude capitale, incomparable; d'ailleurs le paradis est essentiellement modifié comme éternel; donc il ne supporte aucun risque; l'horizon de l'élu est ouvert d'une ouverture infinie; aucun désespoir absolument, aucune hésitation ne filtre.

Cela étant, le purgatoire a beau ressembler à l'enfer en ce qu'il est un lieu de peine et d'expiation, en ce qu'il comporte la même Absence; il a

beau avoir la même qualité; il suffit que le mode n'en soit pas éternel, et que l'espérance non seulement passe mais soit assurée pour que tout soit autre; au jugement dernier quand Jésus viendra dans sa gloire, il viendra aussi pour délivrer, pour chercher les dernières âmes du Purgatoire; la Présence commencera dès lors, pour l'éternité; cette ouverture suffit pour que le purgatoire devienne, à cet égard, totalement étranger à l'enfer; il suffit qu'une lueur de certitude éclaire; deux séjours de peines, l'enfer et le purgatoire, peuvent sembler analogues ou de même ordre à une observation superficielle, parce qu'ils sont deux séjours de peines, et de peines analogues; mais il suffit que dans ces peines analogues une certitude de vie ait pénétré en purgatoire et qu'une certitude de mort domine en enfer pour que le purgatoire et l'enfer ne soient pas du même ordre; l'enfer est hors de la communion; le purgatoire est dans la communion; l'Église souffrante, après l'Église militante, avant l'Église triomphante, est de la communion; le purgatoire est de la vie; l'enfer est de la mort.

L'enfer est de la mort éternelle. Or quand nous parlons de l'enfer social ou de l'enfer économique les hommes de littérature, les hommes de gouvernement, les députés, les journalistes, les perpétuels candidats peuvent croire sincèrement, autant qu'ils peuvent être sincères, que nous employons avec eux une métaphore théâtrale, romantique, outrée, commode, inexacte, électorale pour tout dire; c'est ainsi en effet qu'insoucieux ou ignorants de la réalité ils emploient la même expression; ils disent

un enfer social comme ils disent du concurrent qu'il est un immonde apostat : ces mots n'ont pas de conséquence; mais ce ne serait pas la première fois qu'une expression profondément populaire serait détournée par les politiciens de son sens profond et plein, utilisée d'une utilisation fade et vide; ici encore le langage exact, le sens profond appartient au peuple et aux écrivains, par dessus la tête creuse de la plupart des parlementaires de langue et des parlementaires de plume; quand un candidat parle de l'enfer social, économique, il veut dire une situation où l'on ne se trouve pas bien; quand le peuple dit que la vie est un enfer, il garde au mot son sens exact, premier.

Quand avec le peuple ou, vraiment, dans le peuple, nous parlons d'enfer, nous entendons exactement que la misère est en économie comme est l'enfer en théologie; le purgatoire ne correspond qu'à certains éléments de la pauvreté; mais la misère correspond pleinement à l'enfer; l'enfer est l'éternelle certitude de la mort éternelle; mais la misère est pour la plus grande part la totale certitude de la mort humaine, la totale pénétration de ce qui reste de vie par la mort; et quand il y a incertitude cette incertitude est presque aussi douloureuse que la certitude fatale.

On objecterait en vain que notre comparaison n'est pas fondée, sur ce que les peines infernales sont inépuisablement atroces; d'abord elles ne sont pas toutes extrêmes; l'attention, comme on pouvait le prévoir, s'est portée presque toute sur celles qui étaient extrêmes, autant l'attention des poètes que

l'attention populaire, mais il n'est dit nulle part qu'elles soient extrêmes toutes, ni qu'il y en ait beaucoup d'extrêmes; puis on ne ferait que de constater que notre comparaison est une comparaison; mais on n'établirait pas qu'elle est mal fondée; on oublie cette première loi de la psychologie, que les malheurs sont pour nous ce que nous les sentons; les souffrances nous sont comme nous les éprouvons; la capacité de souffrance étant demeurée au moins la même sans doute, la souffrance humaine exerce un dommage non moins grand que ne pouvait exercer l'idée de la souffrance éternelle; d'autant que cette idée même était une idée, une image, une représentation humaine. On s'est flatté trop vite qu'en supprimant les dieux et les sanctions des dieux on supprimait les souffrances les plus grandes; premièrement on supprimait aussi, au moins dans le même sens, les consolations les plus grandes; et peut-être la nature humaine est-elle ainsi faite qu'au lieu que ce soient les causes réelles extérieures qui mesurent la souffrance éprouvée, c'est au contraire la capacité réelle intérieure qui mesure le retentissement des causes; il se peut que la menace ou même l'assurance d'un disloquement éternel introduisît moins de souffrance réelle dans l'âme d'un reître que n'en apporterait aujourd'hui dans une âme sentimentale ou douce le plus commun des malheurs sentimentaux. Notre première conclusion sera donc que la simple misère humaine a une suprême importance. La damnation a une suprême importance pour les catholiques. La misère sociale a une suprême importance pour nous.

Tant qu'il y a de la misère, la misère prend et tient la place de la misère.

C'est un fait d'expérience que pour les individus et pour les peuples libérés la simple souffrance humaine atteint souvent à la même gravité qu'atteignait la souffrance religieuse, comme le courage humain atteint où atteignait le courage religieux, comme la dignité humaine atteint où atteignait la dignité religieuse. L'analyse permettait de prévoir les résultats de l'expérience : l'homme étant demeuré sans doute le même, sa capacité de souffrance étant sans doute à peu près la même, le misérable reçoit dans sa misère la même impression totale de désespoir; le misérable ne reçoit pas de sa misère la même impression partielle que le non misérable qui voit la misère du misérable, le misérable ne voit pas le monde comme le voit le sociologue; le misérable est dans sa misère; le regard perpétuel qu'il jette sur sa misère lui-même est un regard misérable; la misère n'est pas une partie de sa vie, une partie de ses préoccupations, qu'il examine à tour de rôle, et sans préjudice du reste; la misère est toute sa vie; c'est une servitude sans exception; ce n'est pas seulement le cortège connu des privations, des maladies, des laideurs, des désespoirs, des ingratitudes et des morts; c'est une mort vivante; c'est le perpétuel supplice d'Antigone; c'est l'universelle pénétration de la mort dans la vie, c'est un arrière-goût de mort mêlé à toute vie; la mort était pour le sage antique la dernière libération, un affranchissement indéfaisable. Mais pour le misérable elle n'est que la consommation de l'amertume et de la défaite,

la consommation du désespoir. Si Jean Coste acculé se tue un jour avec sa femme et ses enfants, son dernier jour sera son plus terrible jour. *Dies irae*, jour de colère.

Pour que la mort soit une libération que l'on goûte, il faut toute une civilisation, toute une culture, toute une philosophie, tout ce que la misère, justement, interdit.

Le misérable est dans sa misère, au centre de sa misère; il ne voit que misérablement; justement parce qu'il ne croit pas à la vie éternelle, à une survie infinie, le misérable que nous connaissons, le misérable comme l'a fait l'élimination de la croyance religieuse n'a plus qu'un seul compartiment de vie et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère; il n'a plus qu'un seul domaine; et tout ce domaine est irrévocablement pour lui le domaine de la misère; son domaine est un préau de prisonnier; où qu'il regarde, il ne voit que la misère; et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un espoir au moins, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation; littéralement elle est infinie; point n'est besoin que la cause ou l'objet en soit infini pour qu'elle soit infinie; une cause, un objet qui n'est pas infini pour la science extérieure, pour la physique, peut déterminer dans une âme un sentiment infini si ce sentiment emplit toute l'âme; non pas en ce sens qu'il exterminerait de l'âme tout autre sentiment, conscient, subconscient, inconscient, mais en ce sens qu'il affecte sans exception, qu'il nuance et qualifie toute la vie sentimentale, intellectuelle

toute la vie de l'âme et de l'esprit; peu importe quels événements se produisent à l'intérieur de la misère; il suffit qu'ils soient à l'intérieur de la misère pour être misérables; quand un homme est comme Jean Coste en pleine misère, dans l'enfer de la misère, le dernier événement qui l'achève peut être un événement extrinsèquement peu considérable, un événement à qui résisterait aisément quelqu'un qui ne serait pas misérable; mais pour celui qui le subit dans la misère, c'est-à-dire pour celui qui importe, en définitive, cet événement soi-disant peu considérable est un événement capital, un événement de conséquence infinie. Notre deuxième conclusion sera que la simple misère humaine a une importance infinie. La damnation a une importance infinie pour les catholiques. La misère sociale a une importance infinie pour nous.

Je demande pardon d'insister autant sur la misère; c'est un sujet ingrat; une conspiration générale du silence nous laisserait croire que la misère n'existe pas; seules les troisièmes et les quatrièmes pages des journaux nous signalent, pour nous émouvoir grossièrement ou pour nous distraire, les misères intéressantes, passionnantes, amusantes, refaites à souhait pour le plaisir des yeux; la plupart de ceux qui parlent de la misère le font par intérêt, par emphase et démagogie; les partis socialistes célèbrent par tant de banquets et par tant de fêtes la déviation de leur action récente que l'on se demande quelle fête ils imagineraient le jour que la révolution serait faite. Mais Jean Coste est dans sa misère. Il n'est

pas seulement au centre de sa misère pour la connaissance qu'il a de sa vie; Jean Coste est au centre de sa misère pour la connaissance qu'il a du monde. Les peines des autres hommes lui font une multiplication, un redoublement de ses peines. Les bonheurs des autres hommes le repoussent dans sa peine; les bonheurs des autres hommes lui laissent un arrière-goût d'amertume et d'ingratitude, parce qu'ils réveillent en lui la connaissance de l'égoïsme universel. Vu par lui, l'univers est misérable. Notre troisième et dernière conclusion de fait sera que la simple misère humaine a une importance universelle. La damnation a une importance universelle pour les catholiques. La misère sociale a une importance universelle pour nous. Un fait particulier peut causer une souffrance totale. Une absence particulière peut causer une privation totale :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Nous ne pouvons pas, ce serait commode, mais nous ne pouvons pas croire qu'il n'y a pas de misère parce que nous ne la regardons pas; elle est quand même, et nous regarde. Nous ne pouvons pas invoquer les sentiments de la solidarité pour demander à la misère de nous laisser la paix; nous sommes forcés d'aller jusqu'aux sentiments de la charité; mais il suffit de la solidarité pour que la misère puisse nous requérir.

Les catholiques sérieux ont toujours été préoccupés de l'enfer; quelque importante que fût la gradation des béatitudes, il semble bien que la constante préoccupation des catholiques sérieux ait

été de savoir si l'âme entrerait ou n'entrerait pas dans le royaume des béatitudes; l'entrée, la participation, le être ou ne pas être de la vie éternelle avait une importance capitale; pour les catholiques sérieux le degré de la participation, qu'ils se le soient avoué ou qu'ils aient redouté de se l'avouer, pour ne pas offenser la munificence divine et pour n'en pas mépriser les dons, paraît avoir eu comme une importance ajournée; quelque importante que fût la gradation des peines, il semble que la constante préoccupation des catholiques sérieux ait été de savoir si l'âme éviterait ou non la précipitation, si elle serait damnée ou non; la préoccupation du salut était capitale : être ou n'être pas sauvé; de là tant d'efforts sérieux pour supprimer l'enfer; soit que devenant hérésiarques ils aient enseigné la caducité des peines infernales; soit que demeurant fidèles et pénétrant même au profond de la foi, ils aient tâché de sauver des âmes, c'est-à-dire aient tâché, littéralement, de supprimer l'enfer au moins pour ces âmes; soit que de nos jours, devenant infidèles résolument, ils aient abandonné la foi catholique pour ne pas accepter l'enfer; et de nos jours il est tout à fait certain que la foi due à l'éternité des peines a été pour la plupart des catholiques sérieux la cause la plus grave de révocation; beaucoup de catholiques sérieux ont éprouvé le besoin, l'insurmontable besoin de supprimer l'enfer; ils ont commencé par le supprimer dans leur âme; plusieurs vieillards seraient retournés au catholicisme, qui en furent empêchés par cet article seul : *est descendu aux enfers*, et l'interprétation que l'Église lui donne; un

très grand nombre de jeunes gens, sérieux, ont renoncé à la foi catholique premièrement, uniquement, ou surtout, parce qu'ils n'admettaient pas l'existence ou le maintien de l'enfer.

Il n'est pas nécessaire qu'ils retrouvent ce maintien parmi nous; quand la société se résigne lâchement au maintien de la misère, la cité des hommes redevient aussi mauvaise que l'était de ce chef la cité du Dieu catholique. Le prix de la vie n'a pas baissé depuis la diminution, depuis l'élimination de la foi catholique. La valeur de la souffrance n'a pas diminué. La valeur de l'effort à faire n'a pas diminué; comme les catholiques sérieux sont préoccupés surtout du salut, nous devons nous préoccuper surtout d'arracher les misérables à la misère; l'effort par lequel nous devons arracher les misérables à la misère n'est pas du même ordre, ne reçoit pas la même mesure que l'effort par lequel nous devons ou nous pouvons devoir égaliser les situations de fortune; les catholiques sérieux emploient une quantité donnée de prières à multiplier les saluts individuels et non pas à faire monter en grade, pour ainsi dire, certains élus; nous devons employer une certaine quantité d'action à sauver de la misère le plus grand nombre de citoyens que nous pouvons, et non pas à faire monter en grade économique certains pauvres; une quantité donnée d'action sociale, une dépense économique donnée peut assurer le salut économique de beaucoup; la même quantité de dépense ne ferait que plusieurs demi-riches; avec cent mille francs bien administrés on peut organiser, émanciper un assez grand nombre de travailleurs; avec cent mille

francs bien administrés on ne peut faire qu'un tout petit rentier; un modeste accroissement fait passer de la misère à la pauvreté; il faut un grand accroissement pour monter de la pauvreté à la richesse; ainsi le plus important est ce qui demande le moins; le plus important est de faire passer au plus de citoyens que l'on peut la limite fatale; et ce qui revient le moins cher, à beaucoup près, est en effet de faire passer cette limite; un léger accroissement de budget y suffit presque toujours; à ne considérer que la quantité, il y a beaucoup moins de distance entre la misère d'où l'on sauve un citoyen, et la pauvreté, où il s'installe, qu'entre la pauvreté même et les différents degrés de la richesse.

Le devoir d'arracher les misérables à la misère et le devoir de répartir également les biens ne sont pas du même ordre : le premier est un devoir d'urgence; le deuxième est un devoir de convenance; non seulement les trois termes de la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité, ne sont pas sur le même plan, mais les deux derniers eux-mêmes, qui sont plus approchés entre eux qu'ils ne sont tous deux proches du premier, présentent plusieurs différences notables; par la fraternité nous sommes tenus d'arracher à la misère nos frères les hommes; c'est un devoir préalable; au contraire le devoir d'égalité est un devoir beaucoup moins pressant; autant il est passionnant, inquiétant de savoir qu'il y a encore des hommes dans la misère, autant il m'est égal de savoir si, hors de la misère, les hommes ont des morceaux plus ou moins grands de fortune; je ne puis parvenir à me passionner pour la question

célèbre de savoir à qui reviendra, dans la cité future, les bouteilles de champagne, les chevaux rares, les châteaux de la vallée de la Loire; j'espère qu'on s'arrangera toujours; pourvu qu'il y ait vraiment une cité, c'est-à-dire pourvu qu'il n'y ait aucun homme qui soit banni de la cité, tenu en exil dans la misère économique, tenu dans l'exil économique, peu m'importe que tel ou tel ait telle ou telle situation; de bien autres problèmes solliciteront sans doute l'attention des citoyens; au contraire il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment, ou, ce qui revient au même, sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul; aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée au nez ferme une cité d'injustice et de haine.

Le problème de la misère n'est pas sur le même plan, n'est pas du même ordre que le problème de l'inégalité. Ici encore les anciennes préoccupations, les préoccupations traditionnelles, instinctives de l'humanité se trouvent à l'analyse beaucoup plus profondes, beaucoup plus justifiées, beaucoup plus vraies que les récentes, et presque toujours factices, manifestations de la démocratie; sauver les misérables est un des soucis les plus anciens de la noble humanité, persistant à travers toutes les civilisations; d'âge en âge la fraternité, qu'elle revête la forme de la charité ou la forme de la solidarité; qu'elle s'exerce envers l'hôte au nom de Zeus hospitalier, qu'elle accueille le misérable comme une figure de Jésus-Christ, ou qu'elle fasse établir pour des ouvriers un minimum de salaire; qu'elle inves-

tisse le citoyen du monde, que par le baptême elle introduise à la communion universelle, ou que par le relèvement économique elle introduise dans la cité internationale, cette fraternité est un sentiment vivace, impérissable, humain; c'est un vieux sentiment, qui se maintient de forme en forme à travers les transformations, qui se lègue et se transmet de générations en générations, de culture en culture, qui de longtemps antérieur aux civilisations antiques s'est maintenu dans la civilisation chrétienne et demeure et sans doute s'épanouira dans la civilisation moderne; c'est un des meilleurs parmi les bons sentiments; c'est un sentiment à la fois profondément conservateur et profondément révolutionnaire; c'est un sentiment simple; c'est un des principaux parmi les sentiments qui ont fait l'humanité, qui l'ont maintenue, qui sans doute l'affranchiront; c'est un grand sentiment, de grande fonction, de grande histoire, et de grand avenir; c'est un grand et noble sentiment, vieux comme le monde, qui a fait le monde.

A côté de ce grand sentiment le sentiment de l'égalité paraîtra petit; moins simple aussi; quand tout homme est pourvu du nécessaire, du vrai nécessaire, du pain et du livre, que nous importe la répartition du luxe; que nous importe, en vérité, l'attribution des automobiles à deux cent cinquante chevaux, s'il y en a; il faut que les sentiments de la fraternité soient formidables pour avoir tenu en échec depuis le commencement de l'humanité, depuis l'évolution de l'animalité, tous les sentiments de la guerre, de la barbarie et de la haine, et pour avoir gagné sur eux; au contraire le sentiment de l'égalité

n'est pas un vieux sentiment, un sentiment perpétuel, un sentiment universel, de toute grandeur; il apparaît dans l'histoire de l'humanité en des temps déterminés, comme un phénomène particulier, comme une manifestation de l'esprit démocratique; ce sont toujours, en quelque sens, les sentiments de la fraternité qui ont animé les grands hommes et les grands peuples, animé, inquiété, car la préoccupation de la misère ne va jamais sans une amertume, une inquiétude. Au contraire le sentiment de l'égalité n'a inspiré que des révolutions particulières contestables; il a opéré cette révolution anglaise, qui légua au monde moderne une Angleterre si nationaliste, impérialiste; il a opéré cette révolution américaine, qui instaura une république si impérialiste, et capitaliste; il n'a pas institué l'humanité; il n'a pas préparé la cité; il n'a instauré que des gouvernements démocratiques. C'est un sentiment composé, mêlé, souvent impur, où la vanité, l'envie, la cupidité contribuent. La fraternité inquiète, émeut, passionne les âmes profondes, sérieuses, laborieuses, modestes. L'égalité n'atteint souvent que les hommes de théâtre et de représentation, et les hommes de gouvernement; ou encore les sentiments de l'égalité sont des sentiments fabriqués, obtenus par des constructions formelles, des sentiments livresques, scolaires; quand des passions violentes, profondes et larges, humaines et populaires, s'émeuvent pour l'égalité, comme au commencement de la Révolution française, presque toujours c'est que l'égalité formelle recouvre pour sa plus grande part des réalités libertaires ou de fraternité. C'est un fait que, sauf

de rares exceptions, les hommes qui ont introduit dans la politique les préoccupations d'égalité n'étaient pas, n'avaient pas été des misérables; c'étaient des petits bourgeois ou des pauvres, des notaires, des avocats, des procureurs, des hommes qui n'avaient pas reçu l'investiture indélébile de la misère.

Le vrai misérable, quand une fois il a réussi à s'évader de sa misère, en général ne demande pas son reste; les vrais misérables, une fois retirés, sont si contents d'être réchappés que, sauf de rares exceptions, ils sont contents pour le restant de leur vie; volontiers pauvres, ils sont si heureux d'avoir acquis la certitude que ce bonheur les contente; la contemplation de ce bonheur les alimente; optimistes, satisfaits, désormais soumis, doux, conservateurs, ils aiment cette résidence de quiétude; ils ne demandent pas une égalisation des richesses, parce qu'ils sentent ou parce qu'ils savent que cette égalisation n'irait pas sans de nouvelles aventures, qu'elle rouvrirait l'ère des incertitudes, qu'elle donnerait ou laisserait place au recommencement du risque; ils peuvent ainsi redouter cette égalisation comme un recommencement de la misère; ils n'en sont guère partisans; ils aiment la conservation politique et sociale, parce qu'ils aiment la conservation de la certitude; les partis de conservation n'ont pas de plus nombreux contingent, de plus compact, et solide, que celui des pauvres évadés de la misère, assurés contre la misère; anciens misérables ils ont conservé de la misère une mémoire si redoutée que ce qu'ils redoutent le plus c'est le risque. Les conservateurs modestes non réactionnaires sont les conser-

vateurs les plus conservateurs. Ils n'ont pas du tout la passion de l'égalité. Ils ne sont pas du tout des révoltés. Ils ignorent trop souvent, ou désapprennent, les sentiments de la fraternité.

Quelques misérables au contraire ont gardé de leur misère un souvenir si anxieux qu'ils ne peuvent se tenir dans ces régions de la pauvreté, quantitativement, géographiquement voisines de la misère; ils fuient en hauteur dans les régions économiques les plus éloignées de la misère; ils deviennent immensément riches, beaucoup moins par cupidité des richesses que par effroi de la misère ancienne; ces malheureux ne peuvent retrouver le repos, la paix de l'âme, que dans des situations économiques si éloignées de leur situation première que le voyage de retour paraisse impossible à jamais; ainsi apparaissent des ambitieux singuliers, singulièrement formidables, ambitieux de gouvernement chez qui la passion du gouvernement n'est pas la première, ambitieux de banque, de commerce, d'industrie chez qui la passion du gouvernement financier, commercial, industriel, chez qui la passion du travail, chez qui la passion d'amasser n'est pas la première; ambitieux dont les temps de grandes inventions mécaniques, de grandes aventures industrielles présenteraient beaucoup d'exemples; ambitieux dont les avènements de rois américains présenteraient des exemples particulièrement nombreux; ambitieux dont les campagnes économiques étaient, elles aussi, des fuites en avant; et dans l'ambition de Napoléon Bonaparte même on reconnaîtrait cet effroi persistant, la peur de retomber dans la misère, dans le

risque, dans l'aventure; la proclamation de l'Empire semble avoir été surtout pour lui une assurance, plus une assurance qu'un agrandissement; il pensait à fixer la fortune, à consolider; il n'avait sans doute pas alors, à l'égard de la certitude, une mentalité très éloignée de celle d'un bon fonctionnaire qui songe à la régularité de l'avancement, à la sécurité de la situation, à la tranquillité de la retraite. Il voulut avoir son bureau.

Telle est en effet la prolongation de la marque de la misère : ceux qui échappent à la misère n'échappent pas à la mémoire de leur misère; ou par continuation, ou par un effet de réaction, toute leur vie ultérieure en est qualifiée; les uns, de beaucoup les plus nombreux, se taisent dans la conservation de la pauvreté; ils ne sont pas révolutionnaires; ils ne sont pas égalitaires; ils demeurent au-dessous de l'égalité; les autres, quelques-uns, ne sont révolutionnaires que pour soi; ils ne sont pas égalitaires non plus; ils s'enfuient au-dessus de l'égalité. Ce sont là deux démarches contraires, mais elles ont la même cause : les uns fuient la mémoire du risque dans l'assurance de la pauvreté; les autres fuient la mémoire de la gêne dans l'abondance des richesses. On compterait que l'immense majorité des anciens miséreux se réfugie ainsi dans des amnésies volontaires; on noterait chez beaucoup d'écrivains des cas très caractérisés de cette amnésie, car beaucoup d'écrivains ont connu vraiment la misère dans leurs commencements, et peu d'écrivains ont su nous donner une exacte représentation de la misère; cette amnésie prouverait au besoin combien la misère est

grave, puisque d'une part la mémoire de la misère demeure si vivante au cœur des anciens misérables et puisque d'autre part ils font des efforts si désespérés pour échapper à cette remémoration. Cette amnésie est pour eux comme une amnistie.

Restent ceux qui ayant par eux-mêmes la connaissance de la misère présente ou ayant eu la connaissance de la misère ne redoutent pas d'analyser la misère ainsi connue; misérables ou anciens misérables, ils ont le courage de regarder la misère en face, ils ont le courage de ne pas se réfugier dans l'amnésie; quand ils sont engagés dans l'action, ces misérables et ces anciens misérables se reconnaissent à des caractères constants; mais ces caractères ne sont guère sensibles qu'à ceux qui les ont eux-mêmes : ils sont profondément révolutionnaires c'est-à-dire qu'ils travaillent tant qu'ils peuvent à effectuer cette révolution de la société qui consisterait à sauver de la misère tous les misérables sans aucune exception; ils sont profondément socialistes c'est-à-dire qu'ils savent que l'on ne peut sauver des misères morales ou mentales tant que l'on ne sauve pas de la misère économique; ils ne sont pas égalitaires; ils ne sont pas belliqueux; ils ne sont pas militaires; ils ne sont pas autoritaires; ils ne subissent pas l'autorité; ils ne sont pas enthousiastes ils ont l'admiration rare; ils évitent les cérémonies officielles, officieuses; ils se méfient de l'éloquence ils redoutent l'apparat; on les accuse, non sans apparence de raison, d'être tristes, souvent maussades ils ne paraissent pas aux banquets; ils ne portent ni ne soutiennent les toasts; la chaleur communica

tive ne se communique pas en eux; les votes retentissants les laissent froids; les ordres du jour de victoire les laissent indifférents et perpétuellement battus; les drapeaux, même rouges, leur font mal aux yeux; les fanfares, même socialistes-révolutionnaires, les étourdissent; la joie des fêtes publiques leur paraît grossière; les inaugurations pompeuses ne leur apportent pas la profonde joie des commencements et des naissances; les enterrements et les commémorations ne leur apportent pas la parfaite plénitude complète achevée de la mort; ils sont très sévères; ils ne se montent pas le coup sur la valeur des hommes et des événements; ayant une fois mesuré le monde à l'immense mesure de la misère, ils ne mesurent pas à d'autres mesures; les mesures usuelles, succès, majorité, vente, leur paraissent petites; les malheurs qui ne sont pas de la misère, insuccès, minorité, mévente, ne leur paraissent pas des malheurs sérieux; les malheurs qui ne font pas tomber ou retomber dans la misère ne leur paraissent pas des malheurs pour de bon; les bonheurs qui, dans l'ordre de l'économie, ne sont pas le bonheur d'échapper à la misère ne leur paraissent pas des bonheurs proprement dits : ce ne sont plus que des avantages, des commodités; les hommes qui n'ont pas connu comme eux la misère et qui parlent et qui sont éloquents leur paraissent toujours n'avoir pas atteint l'âge adulte, leur font l'effet d'enfants bavards; les misérables et les anciens misérables conscients ne sont pas aimés de leurs ennemis, ni de leurs camarades, mais ils sont aimés de leurs amis. Les misérables conscients ont beaucoup d'ennemis, surtout

parmi leurs camarades. Mais ils ont plusieurs amis.

C'est qu'ils sont des trouble-fête. Hantés par la connaissance qu'ils ont de la misère, anxieux de savoir qu'il y a tant de misère présente, ils ne peuvent ni ne veulent oublier cette existence ni cette connaissance l'espace d'un banquet, le temps de boire au plus récent triomphe définitif de la Révolution sociale. Donc on les hait. Ils savent que la misère n'intervient pas dans la vie comme un élément du passif dans l'établissement d'un bilan. Ceux qui n'ont pas connu la misère peuvent s'imaginer loyalement et logiquement que dans la vie de l'individu les éléments d'assurance et les éléments de misère sont des éléments du même ordre, qu'ils reçoivent la même mesure, qu'ils peuvent donc s'opposer, s'équilibrer, se balancer : nous savons qu'il n'en est rien; les éléments de misère ont un retentissement total sur les éléments de certitude; les éléments d'incertitude qualifient les éléments de certitude; mais tant que la certitude n'est pas complète les éléments de certitude ne qualifient pas les éléments d'incertitude; aussi longtemps que la certitude n'est pas complète, elle n'est pas la certitude; une vie assurée de tous les côtés moins un n'est pas une vie assurée; un véritable malheur, une véritable misère empoisonne toute une vie; un véritable bonheur ne peut pas même se produire dans la misère; il y devient aussitôt misère lui-même et malheur; il ne s'agit donc pas d'établir un bilan de la vie individuelle où bonheur et misère seraient équilibrés; même si on réussissait à établir ce bilan, c'est en vain que les éléments de bonheur surpasseraient les

éléments de misère, car les éléments de bonheur n'atteignent pas les éléments de misère, et les éléments de misère atteignent les éléments de bonheur; mais on ne peut pas même établir ce bilan, parce que les éléments de bonheur et les éléments de misère ne sont pas du même ordre; et l'on ne peut pas comparer ce qui n'est pas du même ordre. Pour une vie individuelle, à l'égard de la misère, tant qu'on n'a pas fait tout, on n'a rien fait.

(Cahiers de la Quinzaine, IV-3, du mardi 4 novembre 1902, *de Jean Coste.)*

11

Qu'il y a dans le tragique une Représentation des Caractères.

La Supplication dans l'Œdipe

Je ne sais si on entre bien dans le sens des œuvres en opposant les héros obscurs aux héros cornéliens, en les comparant aux héros cornéliens, en mesurant leur supériorité. Toutes les misères humaines exigent du courage, et je ne serais pas étonné que dans la pensée des grands poètes classiques les grands personnages fussent les représentants éminents de toute l'humanité. Ainsi Polyeucte représenterait éminemment tous les martyrs obscurs, les Horaces les soldats obscurs, le Cid les guerriers, et Chimène un très grand nombre de personnes. J'entends par là qu'au lieu de s'opposer aux modestes ou aux humbles, les grands personnages cornéliens les représentent sur un plan éminent. C'est pour des raisons d'art, et non pour des causes de matière sociale, qu'ils sont éminents Ils ne sont pas d'une classe éminente, mais ils sont toute l'humanité considérée sur un plan éminent, comme le roi représentait le royaume.

En ce sens les grands stoïciens et les grands révoltés représenteraient éminemment, ou tragiquement, les modestes et les humbles. S'il y avait contrariété des personnages cornéliens aux hommes ordinaires, il nous serait impossible de nous retrouver en eux. Mais parce qu'ils sont nos représentants éminents, nous nous reconnaissons en eux, et ils se reconnaissent en nous.

(Cahiers de la Quinzaine,
III-8, du Jeudi 13 Février 1902,
Jean Coste)

Pour entendre ce que je veux dire, pour saisir exactement et entièrement ce que signifie ce mot essentiel et titulaire et liminaire de Porché, *les suppliants*, il faut essayer de nous remettre un peu à parler français, autant que cela est permis à des hommes qui sont nés à temps pour vivre dans cet âge moderne. Il faut dépouiller cette idée de supplication, cette image de suppliants, il faut la nettoyer de toute idée de platitude. C'est chez les modernes qu'une supplication est une opération d'aplatissement. Mais gardons-nous d'étendre, en imagination même, en raisonnement, à des civilisations plus intelligentes, nos tares modernes. Chez les modernes une supplication est une opération d'aplatissement, une manifestation de platitude; le prosternement est une prostration, physique et morale; pour tout dire d'un mot, le suppliant est un candidat. Tel a été le retentissement de nos mœurs politiques parlementaires sur toute la vie, sur toutes nos relations sociales, et telle la déteinte. Infiniment plus profonde,

et je pourrais presque dire incomparablement, infiniment plus vraie, toute autre, toute sage, toute renseignée la supplication antique. Dans Homère, dans les tragiques, le suppliant n'est point un candidat; il n'est point un demandeur; il n'est point un homme qui s'abaisse, qui s'humilie, même chrétiennement; à peine ai-je besoin de dire qu'il n'est point un moderne, qui s'aplatit. Il est essentiellement un réquisiteur. La supplication antique, la seule qui étant digne de ce nom de supplication doive nous retenir, la supplication antique n'est en aucun sens, en aucune forme, une opération de platitude. Au contraire. Lisez attentivement au contraire une de ces admirables supplications antiques, la supplication de tout ce peuple aux pieds d'Œdipe, ou celle qui est encore plus admirable, assurément, celle qui est peut-être la plus admirable de toutes, la supplication du vieux Priam aux pieds d'Achille. Relisez-les attentivement : Ce n'est pas le supplié, c'est le suppliant au contraire qui tient le haut de la situation, le haut du dialogue, au fond. Dans toute la supplication antique, on pourrait presque dire, pédantesquement : dans tous les cas particuliers de cette supplication, le supplié est un homme qui paraît avoir une belle situation; c'est même un homme qui a, comme on dit, une belle situation, qui a ce que l'on nomme une belle situation : c'est un roi; c'est un tyran; c'est quelque chef; dans la guerre c'est un vainqueur; c'est un homme qui a quelque domination, apparente; réelle? c'est un puissant de la terre; dans la paix c'est un riche, un puissant, un homme qui a beaucoup de bœufs;

disons-le d'un mot : c'est un homme heureux, un homme qui paraît être, qui est heureux. Mais c'est justement pour cela que dans cette rencontre du suppliant et du supplié qu'est la supplication ce n'est pas lui, le supplié, qui tient le haut du dialogue. Il est un homme heureux. Donc il est, pour les Grecs, un homme à plaindre. Dans ce dialogue du suppliant et du supplié, le supplié ne peut parler qu'au nom de son bonheur, tout au plus au nom du bonheur en général. C'est peu. C'est rien. C'est moins que rien. C'est même le contraire de tout avantage. Le bonheur, entendu en ce sens, comme la réussite de l'événement, la réussite un peu insolente et comme injurieuse, est pour les Grecs le signe le plus infaillible de ce qu'un homme est marqué pour la Fatalité, — par la Fatalité. — D'innombrables Grecs ont désiré, convoité, poursuivi de toutes leurs forces les biens de ce monde, comme les modernes, autant que les innombrables modernes, et par toutes sortes de moyens : l'or, la puissance, les jouissances de toutes sortes; ils étaient des hommes comme nous; ils aimaient mieux le bonheur que le malheur et communément le beau temps que la pluie. Mais il n'en demeure pas moins acquis, et il n'en demeure pas moins entier, que le bonheur, entendu techniquement comme la réussite de l'événement, est pour les Grecs le signe le plus infaillible de ce qu'un homme est marqué pour la Fatalité. De sorte que dans cette rencontre, dans ce dialogue du suppliant et du supplié, qui fait toute la supplication antique, c'est le suppliant, quel qu'il soit, qui que ce soit, que ce soit le mendiant errant au

long des routes, que ce soit l'aveugle misérable, que ce soit le proscrit, l'exterminé, le citoyen chassé de la cité, coupable ou non coupable, l'enfant chassé de la famille, coupable ou non coupable, ceci dans l'ordre politique et dans l'ordre de la paix, ou, dans l'ordre de la guerre, le prisonnier, le vaincu, le vieillard impotent, que ce soit l'orphelin ou au contraire le contre-orphelin, l'orphelin en remontant, le vieillard dépouillé de sa descendance, toujours c'est le suppliant qui en réalité tient le dessus, qui tient le haut du dialogue, le haut de la situation.

Le supplié, lui, a une grande, une haute situation humaine. Mais ce n'est jamais qu'une toute misérable situation humaine. Quelle que soit sa situation, cette situation, le supplié n'a jamais que cette situation. Et c'est tout. Ce n'est rien. Surtout en comparaison d'autres grandeurs. Comparaison qui s'impose par l'opération même de la supplication. Ce qui fait la faiblesse, la petitesse du supplié, c'est qu'il n'est que lui-même, et son petit morceau de situation humaine. Il ne représente pas.

Le suppliant représente. Il n'est plus seulement lui-même. Il n'est même plus lui-même. Il n'existe plus, lui. Il ne s'agit plus de lui. Et c'est pour cela qu'il faut que l'autre se méfie. Dépouillé de tout par ce même événement qui a précisément fait le dangereux bonheur du supplié, citoyen sans cité, tête sans regard, enfant sans père, père sans enfants, ventre sans pain, nuque sans lit, tête sans toit, homme sans biens, il n'existe plus comme lui-même. Et c'est à partir de cet instant qu'il devient redoutable. Il représente.

Parce qu'il a été manié, pétri, manipulé par les doigts humains surhumains des dieux, il est devenu soudainement cher au cœur humain surhumain des dieux. Parce qu'il a été une cire aux doigts divins surdivins de la fatalité, il est devenu mystérieusement cher au cœur divin surdivin de la fatalité. Parce que les puissances d'en haut ont appesanti leur main sur lui, par un singulier retour, — non point par une compensation, — par une sorte de filiation, plutôt, d'enfantement supérieur, d'adoption particulière, il est devenu leur protégé, leur fils. Les dieux et au-dessus d'eux, et derrière eux, la fatalité, lui ont pris son père. Mais les dieux sont devenus son père. Les dieux, et derrière eux la fatalité, les dieux lui ont pris la cité. Mais les dieux lui ont en quelque sorte conféré leur propre cité. Les dieux, sous-ordres de la fatalité, lui ont pris ses biens. Mais ces mêmes dieux lui ont donné ce bien que nul bien ne saurait remplacer, les dieux lui ont donné ce premier des biens : qu'il est devenu un représentant des dieux.

Nulle idée de compensation, ni même de justice; une telle idée serait une idée chrétienne, au moins une idée relativement récente, en un certain sens une idée moderne; bien entendu nulle idée d'antithèse romantique. Mais une idée beaucoup plus profonde; un sentiment beaucoup plus profond et beaucoup plus vrai, autant qu'il est permis de se reconnaître un peu dans ces sentiments mystérieux, profonds, vrais, un sentiment de vie, d'art et d'œuvre : que ces hommes ont fait leur preuve qu'ils étaient des hommes plastiques aux doigts statuaires de la fatalité.

Les dieux, la fatalité se sont faits ses père et mère; il est devenu, orphelin, le fils et le représentant des dieux subfatalisés. Mais c'est qu'en effet pour les anciens, pour les Grecs, par une deuxième génération, par un deuxième enfantement, il est réellement devenu comme un fils des dieux.

Il a suffi pour cela qu'il fût en leurs doigts une matière plastique, et qui a fait ses preuves de plasticité. Il est devenu leur fils comme la statue est née du statuaire. Avec cet accroissement, avec cette élévation que le statuaire est dieu, plus que dieu, fatal.

Ne parlons point de création, de deuxième création, de recréation, car nous devons soigneusement réserver les expressions chrétiennes, le langage chrétien. Parlons de ce qui était tout pour ce peuple de fécondité : d'un deuxième enfantement. Parlons de ce qui était tout pour ce peuple d'art : d'un enfantement d'art. Les dieux subfataliers l'aiment de cet amour qui pour ce peuple était plus qu'un amour paternel, d'un amour d'art, d'un amour d'artiste pour l'œuvre, d'un amour où inséparablement l'art se nourrit de fécondité, où la fécondité se forme d'art. Enfin les dieux l'aiment comme une glaise, bien plastique à leurs doigts, comme un métal ductile, comme un marbre qui a bien rendu. Étant donné en outre que le dieu, statuaire, est plus qu'homme, et que l'homme, matière, est plus que métal, glaise et marbre.

De là vient, nous n'en pouvons douter, de là vient, au moins en partie, que les dieux sont à ce point avec l'homme, que la fatalité est à ce point

derrière l'homme qu'elle a une fois travaillé. Quand nous lisons dans les textes que Ζεύς est ξένιος : que *Zeus* est *hospitalier*, qu'il est le *dieu* des *hôtes*, que les hôtes viennent de Zeus, que l'étranger vient des dieux, que le mendiant, que le suppliant, que le malheureux est un envoyé des dieux, gardons-nous surtout de croire que ce sont là des métaphores et des élégances. Les modernes traitent ces graves questions par des métaphores et par des élégances. Les anciens entendaient ces expressions littéralement. Réellement. Ces misérables hommes, les suppliants, étaient comme les témoins ambulants de la fatalité, deux fois œuvres (ne disons point deux fois créatures) des dieux.

C'est pour cela que dans la supplication antique, — on peut les relire toutes, et comme je regrette à présent de n'avoir plus le temps de citer la très admirable supplication de Priam, — qu'on y fasse attention, dans la supplication antique, dans toute supplication antique, au fond, c'est le suppliant qui tient le haut de la supplication. L'autre est tout seul, tout nu, et ne représente rien. Il a, lui, derrière lui, tout l'Olympe, et ce qui domine l'Olympe même. Il représente tout un monde de dieux, et même il représente ce qui ensevelira les dieux mêmes.

Il représente la misère, le malheur, toute infortune, la maladie, la mort, la fatalité, qui frappera les dieux mêmes.

Dans toute supplication antique, c'est le suppliant qui est le maître, c'est le suppliant qui domine. Veuillez bien noter qu'on peut lui refuser ce qu'il demande. Si l'autre veut aggraver son cas, libre à

lui. Mais c'est lui, le suppliant, l'homme *plié* aux pieds de l'autre, qui domine, la supplication, l'opération, le commerce de la supplication; c'est lui qui est le maître, qui parle un grand langage, un langage maître et venu de loin, venu de tout à fait ailleurs.

Notez que l'autre peut l'éconduire, le forclore, le maltraiter : tant pis pour l'autre. L'autre a un palais, un foyer, des servantes. Il peut repousser le suppliant au hasard des routes. Tant pis pour lui, l'autre.

Dans la supplication antique, c'est le suppliant qui est le roi de la supplication. Qu'on recoure aux textes. Qu'on rappelle ce ton, ces expressions, ce ton vraiment souverain. Ils sont tous des ambassadeurs. Et les ambassadeurs d'un grand roi.

Qu'on rappelle ce ton de noblesse et de fermeté, ce ton digne et comme éloigné, lointain, ce ton antérieur. Ce sont eux qui parlent du plus haut. Et ce sont eux qui parlent du plus loin. Ils savent des savoirs que l'autre ne saura jamais. A moins d'avoir passé, lui aussi, par la même grande et inremplaçable épreuve.

Par la même initiation. .

Ne parlons point d'ascension; ne parlons pas même d'élévation; car nous devons dans ces recherches poussées dans le monde antique réserver soigneusement les expressions chrétiennes, le langage chrétien. Parlons de ce qui était tout pour ce peuple civique : d'une mutation civique, d'une promotion, d'un nouveau droit de cité. La promotion du malheur est véritablement pour eux une promotion. Le malheur, défini techniquement comme la non-réussite de l'évé-

nement, confère vraiment dans leur esprit, dans leur statut, un droit de cité singulier, un droit de cité supérieur, un droit d'entrée comme citoyen dans une singulière cité supérieure. C'est ce qui fait la valeur unique, éminente, singulière, d'*Œdipe-roi* parmi toutes les œuvres antiques. *Œdipe-roi* est essentiellement, éminemment l'histoire d'une promotion, (ne disons point d'une élection). C'est pour cela qu'*Œdipe-roi* n'est pas seulement une des premières parmi les œuvres antiques, mais qu'elle ramasse, qu'elle concentre en soi, — comme un symbole éminent, comme une réalité éminente représentant toute la réalité antique, — tout le problème antique du malheur faisant promotion. Œdipe est un promu, (ne disons point un élu); un homme qui au commencement de la tragédie était un homme comme nous, un roi, un homme ordinaire et vulgaire, et par le ministère du malheur, par la non-réussite de son événement, plus particulièrement, plus tragiquement, plus scéniquement par la découverte de cette non-réussite, tout au courant, à l'événement, au développement de cette tragédie voilà qu'il est non seulement promu, mais découvert promu à la dignité de suppliant. Il avait commencé, il commençait comme un simple roi. Il continue par une mutation, par une promotion. Il monte. Il monte. Il achève comme suppliant. *Œdipe-roi* est ainsi une tragédie éminente, une tragédie unique, plus que rare, une tragédie essentielle, un modèle, un type, au sens grec de ce mot, la plus grecque, la plus tragique, la plus profondément grecque et la plus essentiellement tragique des tragédies grecques, le

type, le modèle, et en un sens platonicien, l'idée d
la tragédie, et particulièrement de la tragédie grecque
La tragédie grecque est essentiellement une démons
tration, une manifestation de la supplication antiqu
introduite par une intervention de la fatalité. A c
titre, *Œdipe-roi* est la plus tragique, la plus tragédi
des tragédies grecques, la tragédie grecque pa
excellence.

Tout entière, elle est la mise en œuvre de la sup
plication antique, invocation, imploration, lamen
tation, supplication, tout entière elle réside e
consiste en cette supplication, tout entière elle met
en œuvre cette centrale, cette essentielle supplica
tion. *Œdipe-roi* est essentiellement, éminemment
tragédie, c'est-à-dire explicitement que cette tra
gédie est la tragédie de la supplication antique. Et
c'est un admirable coup de génie du grand Sophocle
que de nous l'avoir signifié dès le principe, dès
l'ouverture de la tragédie par l'admirable tableau
de cette supplication de tout un peuple aux pieds
du roi Œdipe.

C'est ce que signifie, en symbole, cet admirable
commencement. Que ce soit une tragédie de Cor
neille, une tragédie de Racine, ou que ce soit le
Tartufe de Molière, le véritable génie dramatique
l'invention, la loyauté scénique se reconnaît toujours
à la décision de l'ouverture. Le commencement
l'ouverture dramatique ne vaut pas seulement par
elle-même et ne signifie pas seulement ce qu'elle
signifie; pour ces grands maîtres, puisqu'elle ouvre
elle commande toute l'œuvre; il y a comme une
responsabilité, un sens engagé dès l'abord; dès le

principe; il y a comme un immense, comme un total reflet, comme un report du commencement, de l'ouverture sur toute l'œuvre, comme une grande ombre portée, que rien n'effacera plus, expression et symbole extérieur parallèle de ce que dans la mémoire la première grande impression ne s'effacera plus non plus et portera sur toute l'impression de toute l'œuvre. Quand donc Sophocle nous présente en ouverture de sa tragédie cette admirable supplication de tout un peuple aux pieds de celui qui est à ce moment le supplié, mais qui sera le suppliant définitif, non seulement ce tableau est en réalité le tableau de la supplication de tout un peuple aux pieds d'Œdipe, mais il est, en symbole, en représentation, en signification, la signification qu'une tragédie ainsi ouverte sera essentiellement et toute une tragédie, la tragédie de la supplication.

Cette signification, cet engagement, cette promesse de l'ouverture, on sait comment elle est tenue. Le débat, le développement d'*Œdipe-roi* n'est point tant, comme on l'a communément dit, de savoir s'il y a un coupable, qu'il y a un coupable, puis qui est le coupable, et de se demander de proche en proche si ce n'est pas Œdipe qui serait le coupable, jusqu'à ce que ce soit lui-même qui se le demande, et enfin d'acquérir de proche en proche la conviction que c'est bien lui qui est le coupable, jusqu'à ce que ce soit lui-même qui en soit convaincu. Je ne nie point l'intérêt passionnant de cette enquête, et de cette découverte. — Elle est passionnante surtout pour des modernes; pour des anciens... — Je ne nie point l'intérêt passionnant de cette enquête, et de cette

découverte. — Mais elle masque, mais elle recouvre un autre débat, sous-jacent, plus profond, infiniment plus grave, sous-terrain, sous le premier, infiniment plus profond : le débat de savoir qui en définitive sera promu, qui en définitive sera le malheureux; non point le coupable, non point le criminel, mais le malheureux; qu'importe le criminel, et ce débat du criminel; pour nous Grecs, c'est le malheureux qui importe, et le débat du malheureux; le débat de savoir qui en définitive sera le suppliant.

Cette tragédie est toute entière, toute essentiellement la tragédie de la supplication; ouverte sur et par cette immense supplication de tout un peuple aux pieds d'Œdipe, elle consiste toute en un immense retournement, en une immense opération de retournement qui fait que tout ce peuple qui était suppliant au commencement ne l'est plus à la fin (il est déchu) et que celui au contraire qui était au commencement le supplié, par ce retournement, par le ministère de son malheur et par l'accomplissement de sa destinée, par la découverte officielle de son malheur et de sa destinée, est peu à peu ouvertement, officiellement promu au grade et à la dignité de suppliant.

Les autres deviennent de vagues sortes de justiciers. Les maîtres du pouvoir. Moins que rien.

Il était entré roi. Il en sort suppliant. Promotion mystérieuse (ne disons point mystique) et que n'ont point oubliée les quelques personnes qui ont pu assister à Orange à la toute première cérémonie que fut la représentation première d'*Œdipe-roi*. Œdipe est grand quand il paraît, pour la première fois, dans l'apparition de cette somptueuse ouverture.

Combien plus grand Mounet aveugle s'en va par ce chemin de théâtre qui, merveille non encore inventée, se continuait insensiblement en un véritable chemin des champs, en un véritable chemin de vraie terre, quand il s'en allait par un tout misérable mais véritable commun sentier qui devait aboutir à quelque chemin vicinal d'un département français. Il était entré roi de Thèbes. Il s'en allait par une route commune, aveugle comme tous les aveugles. Il était entré roi de pourpre et d'or. Il s'en allait dans la commune boue et dans la commune poussière. Il s'en allait dans les cailloux pointus meurtrir ses pauvres pieds saignants dans les sandales. Il allait, plus misérable que tout le monde, marcher par les chemins de tout le monde. Il était entré roi. Il sortait suppliant, et l'éternel père d'Antigone.

Car pour ne point triompher, moi-même, dans ma thèse, j'ai pris Œdipe, le père, le roi, l'homme. C'est-à-dire quelqu'un de forcément mesuré et de grossier. Que serait-ce et que n'eussions-nous pas dit si j'avais eu la grossièreté d'examiner devant vous ce que je suis presque forcé de nommer malgré moi la *vocation* d'Antigone : Antigone, petite princesse royale, petite fille, la dauphine, petite future femme de gynécée. Et après la catastrophe Antigone, l'éternelle Antigone, l'Antigone de l'accompagnement d'Œdipe, l'Antigone de l'ensevelissement du Polynice fraternel.

Devant de telles promotions que devient, pour des Grecs, la contrariété pourtant si importante du juste et de l'injuste, de l'innocence et du crime. Que devient la catégorie du juste? Que devient la justice.

Quel honneur ou quel déshonneur humain, ou si ceci est un mot moderne, quel avantage ou quel désavantage humain peut affronter l'avantage d'avoir été choisi pour devenir la matière plastique des dieux, et de celle qui domine et qui modèlera les dieux mêmes et qui les gouvernera dans le sommeil de la mort. Et c'est pour cela que le suppliant criminel, ou, pour parler exactement, ancien criminel, — car, puisqu'il est suppliant, il ne peut plus être criminel, — c'est pour cela que le suppliant prétendu criminel est chez les Grecs un homme infiniment plus sage, plus près des dieux, plus innocent que le plus sage et que le plus innocent des hommes heureux. Il peut toujours donner des leçons à l'homme heureux, des leçons de sagesse et d'innocence. L'homme heureux est toujours coupable. Au moins d'être heureux. Mais c'est le plus grand des crimes.

(Cahiers de la Quinzaine, VII-7, du 17 décembre 1905, *Les Suppliants parallèles)*

12

Sur le débat cornélien de l'Honneur et de l'Amour.

Tant que l'on parlera le langage français Corneille demeurera le poète de ce noble jeu. Du système et de la race pour qui toute vie même et toute action et toute conduite est un exercice et comme une application de ce noble jeu. Tant que le français sera parlé et plus tard peut être aussi longtemps que le français sera lu et sera la troisième langue classique, Corneille sera et le théoricien et le philosophe autant que le poète du noble jeu. Je dis le théoricien et le philosophe car nul poète autant que lui n'a été heureux sur ce point, nul poète autant que lui n'a réussi à inclure dans la poétique, sans porter atteinte aux formes de la poétique, les déroulements et les formules même de la pensée. Nul n'a été aussi astreint, aussi exact, aussi heureux dans les approfondissements et dans les perspectives et dans les échelonnements de la pensée tout en demeurant poète et lui-même et ferme et heureux dans les formes de la poétique. Et non seulement dans la tragédie où l'on croit que c'est plus facile et où ça semble peut-être plus indiqué, mais, et autant, dans la comédie

même, qui signifie plus, étant sans appareil. La mêm tendresse secrète et la même noblesse et la mêm ardente et ferme jeunesse qui anime et soulève peuple le *Cid* anime aussi et soulève et peuple égal ment le *Menteur*. C'est le même poète et c'est même être et la même grandeur sur deux plan parallèles. C'est la même pièce et la même poétiqu sur deux plans conjoints. Et la comédie mêm prouve plus; justement parce qu'elle est la comédi C'est la même pièce qui se joue deux fois, une fo sur le plan du tragique et une fois sur le pla du comique et jamais on n'avait vu si évidemmer à quel point le tragique et le comique sont deu plans parallèles conjoints du même art, classiqu du même être, des mêmes hommes, du mêm temps. Et il est merveilleux de considérer à qu point le *Menteur* n'est pas la comédie du Menteu ni du menteur, ni du mensonge. Et à quel point el est uniquement la comédie de l'honneur et d l'amour (et un peu aussi du hasard).

Le Menteur est la comédie de l'honneur et d l'amour comme *le Cid* en est la tragédie et comm Horace est la tragédie de l'honneur et de l'amour e comme *Cinna* est la tragédie du pouvoir et comm *Polyeucte* est la tragédie de la foi (et en deuxième d l'amour).

Car il faut bien s'entendre quand on dit, (avec le contemporains de Corneille et avec Corneille lu même), (mais il était pour lui-même un assez mau vais contemporain), que toute tragédie de Corneill présente un conflit entre la passion et le devoi conflit qui se termine toujours par le triomphe d

evoir. Lui-même il parlait ainsi et il en convenait, nais c'était un être qui manquait essentiellement l'orgueil, de l'orgueil le plus juste, et qui défendait nal son œuvre devant les critiques, et qui défendait nal son génie devant les contemporains, et qui rendait les armes, et qui condescendait volontiers, et qui disait comme eux. Quand il déclarait, comme es autres, et peut-être avant les autres, que sa tragédie était, représentait un conflit du devoir et de a passion, et qu'il donnait à entendre et même quand l disait que le devoir triomphait et devait toujours riompher de la passion, et quand il donnait à ntendre et même quand il disait que le devoir est ne grandeur et une noblesse et que la passion est ne faiblesse et certainement une bassesse, il s'appliquait à être de son temps et à parler le langage de out le monde. Il s'appliquait à parler le langage de on siècle. Et de tout son siècle. En un mot il s'appliquait à parler cartésien.

Et même très sincèrement, parce qu'il manquait 'orgueil, à être cartésien.

C'est pourtant l'entendre bien mal, à la fois inexacement et faussement, que de se représenter son énie et son œuvre uniquement comme le théâtre 'un conflit entre le devoir et la passion, conflit où devoir, grandeur et noblesse, triomphe finalement e la passion, faiblesse et bassesse. Le dirai-je, c'est n peu une conception à la Hugo, antithétique. C'est ire combien elle est arbitraire, artificielle, mécaique et raide. Et c'est encore l'entendre plus mal, c'est-dire vraiment beaucoup mal, si on donne et à ce mot evoir et à ce mot faiblesse le sens des moralistes.

La réalité, ici encore, ici toujours, est beaucou
plus saisissante et beaucoup plus profonde. On nou
fera difficilement croire que l'amour de Chimène e
que l'amour de Rodrigue soit une faiblesse, (e
l'amour de Pauline), et on nous fera encore plu
difficilement croire que c'est une bassesse. C'est qu'e
réalité le conflit dans Corneille ce n'est pas un confli
entre le devoir, qui serait une hauteur, et la passion
qui serait une bassesse. C'est un débat tragique, (e
une fois comique, mais nous avons assez vu qu
c'est de la même famille), entre une grandeur e
une autre grandeur, entre une noblesse et une autr
noblesse, entre l'honneur et l'amour.

D'un côté ce n'est pas la morale, cette invention
C'est infiniment plus et infiniment autre : c'est l'hon
neur. Et de l'autre côté ce n'est pas la passion, cett
faiblesse. C'est infiniment plus et infiniment autre
c'est l'amour.

Allons plus loin, entrons, pénétrons plus avant. C
débat tragique, (et une fois ce débat comique), n'es
point un débat disparate et il n'est point un déba
inégal. Il n'est point un débat boiteux. Il n'est poin
un débat impair. Il n'a pas lieu, il ne se produit pa
entre des grandeurs décalées, entre des grandeur
qui ne seraient pas du même ordre, car cette noblesse
est de même ordre que cette noblesse, et cette gran
deur est de même ordre que cette grandeur.

L'impair, ce serait la préface de Cromwell. Tra
gique et une fois comique, (mais c'est le même), l
poétique de Corneille est essentiellement paire. Ell
est essentiellement à égalité. Et c'est en ce sen
qu'elle est essentiellement une poétique du noble jeu

L'impair, le décalé, le porte à faux, c'est le romanisme même, c'est le secret du romantisme. Et ce n'est pas un secret bien malin. C'est un bien pauvre secret. C'est un secret de mécanique et c'est un secret de raideur. Le beau secret, le profond secret du classique, (et jamais et nulle part il n'est aussi beau et il n'atteint aussi profondément que dans Corneille), le secret du classique et éminemment du cornélien c'est le pair et le comparable, c'est le loyal, et c'est que tous les mondes et que tous les êtres y soient à égalité.

Sans doute c'est le débat (tragique, une fois comique, toujours également poétique), sans doute c'est le débat de l'honneur et de l'amour. Mais c'est un débat essentiellement pair et plus que pair c'est un débat pénétré et compénétré. Mutuellement lié. Mutuellement pénétré. Car, et nous atteignons ici au secret même, au point de secret de la poétique et du génie de Corneille : L'honneur est aimé d'amour, l'amour est honoré d'honneur.

L'honneur est encore un amour et l'amour est encore un honneur.

On n'entend rien au tragique et au comique et à la poétique de Corneille si on n'y veut voir qu'un conflit pour ainsi dire intellectuel et livresque entre le devoir pris au sens des moralistes et la passion prise aussi au sens des moralistes. Infiniment autre, infiniment plus grave et plus réel est le débat et en même temps la déliaison et en même temps la liaison. Il ne fait aucun doute que dans Corneille l'honneur est aimé d'amour notamment dans le *Cid*, où cela éclate, et que l'amour est honoré d'honneur,

notamment dans le *Cid*, où cela éclate. Ni l'honneu
n'est estimé ou maigrement aimé d'une maigre estim
et d'un maigre amour de morale, s'il y a des amou
de morale, ni l'amour n'est honoré ou flétri d'u
maigre et livresque sentiment de morale ou d'immo
rale. Cela éclate dans le *Cid*, où toute cette jeunesse
la plus belle et la plus jeune jeunesse qu'on a
jamais mise en poétique, aime l'honneur d'amour e
comme un amour, honore l'amour d'honneur e
comme un honneur. C'est pour cela que l'honneur e
l'amour sont toujours présents l'un à l'autre ; et l'autr
à l'un. C'est pour cela que l'honneur et l'amour son
constamment compénétrés, mutuellement pénétré
C'est pour cela aussi qu'ils peuvent constammen
s'affronter et ensemble jouer le noble jeu.

Il ne faut jamais croire un poète sur ce qu'il di
Corneille moins que tout autre. A cause de ce gran
manque d'orgueil, et qu'il en manquait plus qu
tout autre, et par suite à cause de cette grande e
admirable naïveté. Pour lui plus que pour tou
autre il faut faire attention à ce qu'il a fait, et no
pas à ce qu'il dit qu'il a fait. Il dit qu'il a fait l
conflit du devoir et de la passion. Mais il a fa
l'immense débat, l'immense liaison et déliaison d
l'honneur et de l'amour.

L'amour est un plaisir, l'honneur est un devoi

Ne l'en croyons pas. L'amour, (je dis dans so
système de pensée, dans son système de sentimen
et dans sa poétique, et dans son système de la vie
l'amour est un honneur, et l'honneur est aimé. C
alors je dirai plus. Pour ces admirables jeunes gen
près de qui tout est vieux, près de qui tout est rid

l'amour est un plaisir et l'honneur aussi et l'honneur ensemble est un plaisir ou plutôt l'amour est un plaisir et l'honneur ensemble est le même amour et le même plaisir. Ils aiment tout, dans leur jeunesse, ils aiment tout d'amour, et l'honneur plus que tout. Et ils honorent tout, d'honneur, et l'amour plus que tout. Le long et lent balancement élégiaque de ce que je nommerai les demi-stances du *Cid*, c'est-à-dire de cet admirable dialogue, de cet admirable couplet alterné entre Chimène et Rodrigue, le seul morceau peut-être dans toute la poétique moderne qui nous rende un écho de la pureté antique, qui nous revaille, qui ait reporté jusque dans le monde moderne les alternements de certains demi-chœurs de la tragédie antique et de certains demi-dialogues entre le personnage et le chorège et le chœur et un ou les deux demi-chœurs, cet admirable et parfait balancement des demi-stances, (et il vaudrait peut-être mieux dire des doubles stances), plus profond encore et plus pur et moins peut-être appareillé que celui des stances n'est point ce balancement forcément un peu mécanique du devoir à la passion, et un peu extérieur. Ce n'est point un balancement articulé du même à l'autre, ou plutôt de l'autre à l'autre, forcément un peu brutal et un peu apparent. C'est un balancement secret, douloureux, béni, malheureux, heureux, un retour et un retour, un balancement silencieux du même au même, de cet honneur et amour nommé honneur, à cet amour et honneur nommé amour.

Nous n'avons qu'un honneur. Il est tant de maîtresses, dit le vieux don Diègue. Mais l'idée de

Rodrigue, et l'idée cornélienne, leur système d'être et leur système de pensée, c'est premièrement que nous n'avons qu'un honneur, deuxièmement que nous n'avons qu'une maîtresse, troisièmement que c'est la même unicité.

Leur idée, leur système de pensée, c'est que la destination de l'amour est la même que la destination de l'honneur. Aussi unique.

Il faut relire le *Cid*. Ou plutôt il faut le lire pour la première fois, et nous-mêmes d'un regard inhabitué. L'amour de Chimène et de Rodrigue pour l'honneur est une des nourritures les plus profondes de leur propre amour. Et leur amour est une nourriture profonde et une offrande perpétuelle qu'ils font à l'honneur. Et l'honneur qu'ils rendent à l'amour est encore une nourriture de leur amour.

Il faut relire le *Cid*. Il faut voir à quel point l'honneur est entouré, à quel point l'honneur est un objet d'amour et un objet de tendresse. Et il faut voir à quel point l'amour est un objet d'honneur.

C'est en ce sens, et non point au sens des critiques et des historiens, et non point entre autres au sens de Corneille critique, examinateur et historien, qu'il faut dire que *le Cid* est la tragédie de l'honneur et de l'amour et que *le Menteur* est la comédie parallèle et conjointe de l'honneur et de l'amour. C'est en ce sens qu'il faut dire, et seulement en ce sens que l'on peut dire que *le Cid* est une tragédie héroïque et que parallèlement et conjointement *le Menteur* est une comédie héroïque. En comparaison du *Menteur* toutes les comédies de Molière (et pourtant il est le plus grand génie comique qui soit jamais apparu

dans le monde) sont des comédies bourgeoises. Je ne parle pas des *Plaideurs* qui en comparaison de l'un et de l'autre ne sont plus qu'une aigre et sèche et mauvaise petite comédie de séminaire, faite pour être jouée le jour de la distribution des prix.

C'est en ce sens, au sens d'un honneur et d'un amour qui se nourrissent mutuellement, qui sont de la même race, de la même noblesse, de la même famille. Et qui sont respectivement l'objet de cultes conjugués. C'est en ce sens que *le Cid* est la tragédie du noble jeu comme *le Menteur* est parallèlement et conjointement la comédie du noble jeu.

Tout est honneur et tout est amour dans Corneille et tout est confrontation loyale et noble et beau et juste jeu. Avant tout, que rien ne soit faussé. Que ce grand combat constant se livre en pleine égalité. Que nulles chances ne soient favorisées Que nulles chances aussi ne soient frauduleusement diminuées. Le contraire de Corneille et ce qu'il combat et vise et atteint diamétralement, ce n'est pas la faiblesse, c'est la fraude. Voilà le seul ennemi, et le honteux objet du seul bannissement. Mais alors d'un bannissement total.

Ainsi se poursuivra dans la grande œuvre cornélienne le perpétuel affrontement, la comparaison constante, la constante confrontation des êtres et des vies, des personnages et des thèses. Dieu même est honnête homme et devant Dieu la thèse de Dieu même ne sera point avantagée. Ce qu'il y a de plus fort et de plus grand dans *Polyeucte*, c'est certainement l'absence totale de fraude pieuse; et de cette exécrable dévotion frauduleuse.

C'est la poétique de la comparaison; et de la comparaison parfaite. Dieu sera comparé, comme les autres; loyalement, comme les autres; il sera comparé aux faux dieux. Et il sera trouvé meilleur de la quantité juste, qui est l'infini, mais de rien de plus. Et dans la composition de cet infini si je puis dire il n'entrera pas un atome de frauduleux.

Telle est la poétique de Corneille. Une immense et constante comparaison loyale. Une immense et constante comparaison de beauté. Une immense et constante comparaison de grâce et de force. Le combat de Rodrigue et du comte étendu à tout le monde. Et à Dieu même. Le combat de Dieu étendu à Dieu même. Et Dieu n'y sera aucunement avantagé. C'est-à-dire qu'il n'y recevra aucun avantage supplémentaire, aucun avantage frauduleux, aucun avantage en plus si je puis dire de ses avantages naturels qui sont les avantages de sa nature et de sa grâce. Ce n'est pas lui qui a peur que Dieu ne soit pas assez fort. Dans les combats. Dans les comparaisons. Ce n'est pas lui qui ajouterait des preuves de l'existence de Dieu.

Qui en mettrait de trop, comme nos théologiens.

Ce n'est pas lui qui a peur que Dieu ne soit pas assez bien comme il est.

Telle est l'éclatante et unique beauté de *Polyeucte*. Ce n'est pas seulement que la pensée jaillisse pleine et intacte dans la poétique et que la proposition demeure pleine et intacte dans le vers. C'est que le saint et le martyr et que Dieu même n'y reçoivent aucun accroissement frauduleux. Il ne leur en met pas de trop.

Voilà l'éclatante et unique beauté de *Polyeucte*. C'est ce magnifique dévêtement du saint, du martyr et de Dieu. C'est ce désarmement magnifique. Nul manteau de vertu, de nos maigres vertus. Les Théologales seules. Nul manteau de nos fausses vertus. Nul manteau magique. Les tenants de la bonne cause ne reçoivent nulle arme frauduleuse, nul armement frauduleux. Il est si rare que les tenants de la bonne cause ne reçoivent pas une merveilleuse armure, c'est-à-dire une armure frauduleuse. C'est-à-dire, il est si rare que les tenants de la bonne cause n'aient pas peur.

(*Œuvres posthumes. Note conjointe sur M. Descartes et la Philosophie cartésienne.* Édition de la Nouvelle Revue française, 1923.)

II

PHILOSOPHIE ET MÉTHODE

13

Qu'il y a non point un dépassement des Anciennes Philosophies qui serait un progrès, mais, au contraire, une oblitération irrévocable.

Quand il s'agit vraiment de métaphysiques et de philosophies, quand il s'agit de théories, ni dépassement, ni doublement. Ni progrès linéaire ni faculté de retour. L'humanité dépassera les premiers dirigeables comme elle a dépassé les premières locomotives. Elle dépassera M. Santos-Dumont comme elle a dépassé Stephenson. Après la téléphotographie elle inventera tout le temps des graphies et des scopies et des phonies, qui ne seront pas moins *télé* les unes que les autres, et l'on pourra faire le tour de la terre en moins de rien. Mais ce ne sera jamais que la terre temporelle. Et même entrer dedans et la transpercer d'outre en outre comme je fais cette boule de glaise. Mais ce ne sera jamais que la terre charnelle. Et on ne voit pas que nul homme jamais, ni aucune humanité, en un certain sens, qui est le bon, puisse intelligemment se vanter d'avoir dépassé Platon. Je vais plus loin. J'ajoute qu'un homme

cultivé, vraiment cultivé, ne comprend pas, ne peut pas même imaginer ce que cela pourrait bien vouloir dire que de prétendre, avoir dépassé Platon.

Platon est, comme les autres. S'il n'était pas, ce n'est pas vous qui l'inventeriez. Vous pourriez y mettre tout l'*apparatus criticus* que vous voudrez, assaisonné de cet esprit scientifique, le seul esprit de sel que notre collaborateur M. Fernand Muller, ami, comme son maître Hugo, des calembours vraiment spirituels, ait osé, par un à peu près délicieux, nommer *le sel Cérébros*. Un homme, une œuvre, une culture est une réussite, appartient à l'ordre de l'événement. Dans cet ordre tout ce qui est fait est fait et peut se défaire, se perdre. Et au contraire tout ce qui est perdu est irrémédiablement perdu et ne peut se rattraper. Car dans cet ordre les renaissances, toutes merveilleuses, toutes miraculeuses qu'elles soient, sont toujours fort incomplètes, et quand elles ne demeurent pas complètement impossibles, quand elles naissent, naissent et demeurent éminemment précaires. En ce double sens, premièrement qu'il est précaire qu'il y en ait, qu'elles sont aléatoires, et deuxièmement, que quand par événement de fortune il y en a, elles sont et demeurent incomplètes et précaires. La grande Renaissance, la Renaissance des quinzième et seizième siècles, celle enfin que nous nommons la Renaissance, sans plus, fut une véritable merveille dans l'histoire de l'humanité. Elle n'en était pas moins fort incomplète. Et nous pouvons voir aujourd'hui, nous pouvons mesurer combien elle aura été précaire.

C'est pour cela que nous ne pouvons absolument

pas compter sur les renaissances. Nous n'avons absolument pas le droit de tabler sur elles pour précipiter les chutes, pour précipiter, pour souffrir, pour souhaiter les ruines et les pertes ni les morts. On sait ce que l'on perd. On ne sait jamais ce que l'on rattrapera. Ou plutôt on sait de certain premièrement qu'il y a un risque et que l'on n'est jamais assuré de retrouver rien, deuxièmement que ce que l'on retrouvera, que ce que l'on rattrapera ne sera jamais que le fruit d'une renaissance incomplète et précaire.

C'est enfin pour cela qu'il est permis de dire que dans cet ordre les pertes sont irréparables. Si Platon n'était point venu, n'était point né, n'avait point parlé, une fois, si cette voix, si le langage nommé la philosophie platonicienne et plotinienne une fois, cette fois, n'avait point résonné, généralement si le peuple et la race, les hommes et les dieux, si la Grèce antique elle-même n'était point née, une fois, si elle n'était pas venue, au monde, cette fois, si ce langage n'avait pas sonné dans l'histoire du monde, si le talon de cette race et la résonance de ce pas n'avait pas sonné sur le pavé du monde, sur le pavé du roi, si la Grèce antique n'avait point prononcé une fois pour toutes la parole antique, par quelles misérables mixtures prétendues scientifiques, par quelles pauvres combinaisons, scientifiques même véritablement, qui eût rien pu faire de comparable à cette invention merveilleuse.

Ainsi des autres. Ainsi de tous les autres, du cartésien, du kantien, du bergsonien. Et ainsi, infiniment plus, du chrétien. Et infiniment autrement.

De telles pertes sont irréparables. Une diminution générale de la culture, un réenvahissement de la barbarie nous enseignent assez, nous font assez voir et mesurer quelle était la valeur et le sens, quel était le prix, le rare prix de la culture antique, éminemment de la culture hellénique, depuis quelques années seulement qu'une poussée de la démagogie primaire politicienne et de la démagogie scolaire intellectuelle moderne, bassement utilitaire, l'a fait chasser de nos enseignements. A la grandeur du défaut, à la grandeur de ce qui nous manque, aujourd'hui déjà, nous pouvons mesurer la grandeur de la perte. Demain, et infiniment plus, et infiniment autrement, quand la même poussée, s'attaquant successivement à toutes les cultures qui ont fait la grandeur et la force et la moelle de l'humanité, aura commencé de ruiner dans les consciences un christianisme quinze et vingt fois séculaire (on peut compter sommairement vingt siècles, parce que s'il y a eu la préparation de l'établissement, il y avait eu aussi une sorte d'incubation) alors nous verrons, et nous pourrons mesurer ce que nous aurons perdu.

De telles pertes sont irréparables. Et irréparables non pas seulement en un sens, au sens que nous avons dit, mais irréparables en un double sens. Car il faudrait un aveuglement inconcevable, — inconcevable, mais ordinaire, inconcevable, mais fréquent et commun, — pour ne pas voir, pour ne pas considérer que symétriquement et solidairement c'est nous aussi qui nous perdons. Quand nous voyons et quand nous constatons qu'une métaphysique, —

ıc religion, — et qu'une philosophie est perdue, ni
ons pas seulement qu'elle seule est perdue. Sachons
ir et constater, osons dire qu'en face et par contre,
semble et en même temps, c'est nous aussi, que
autant, sommes perdus. Quand nos modernes,
ıand le parti intellectuel moderne voient dispa-
ître, dans l'ordre de la vie intérieure, quelque phi-
sophie ou quelque religion, quelque métaphysique,
se réjouissent dans leurs viscères et comme et
ut ainsi et tout autant que quand ils assistent,
ns l'ordre de la vie sociale, à quelque désintégra-
on, à quelque désorganisation de quelque corps,
ıand ils obtiennent quelque désorganisation et
sintégration de quelque corps, ils allument aux
ontons en faux ionien des sous-préfectures démo-
atiques les lampions vraiment laïques des électo-
les réjouissances nationales. Qu'ils se rassurent,
ourtant. Quand une métaphysique et une religion,
ıand une philosophie disparaît de l'humanité, c'est
ut autant, c'est peut-être bien plus l'humanité
ıi disparaît de cette métaphysique et de cette reli-
on, de cette philosophie. Ces grandes passions
e toute l'humanité ne se comportent point autre-
ıent que les passions de tout homme :

> Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
> L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
> Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
> Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Quand le groupe des métaphysiques et des reli-
ons, des philosophies masquées décroît derrière
s coteaux que l'humanité ne reverra sans doute

jamais, en vérité ne nous réjouissons pas : car sym
triquement et solidairement c'est nous aussi q
décroissons.

Ne nous félicitons pas : le mot définitif et le mo
le plus profond qu'ait prononcé l'homme le plu
mêlé de l'instauration du monde moderne, après l
plus scandaleuse, après la plus frauduleuse, après l
plus désastreuse banqueroute où le monde modern
eût jamais conduit, comme on conduit au cimetièr
eût jamais fait aboutir sa plus glorieuse affaire, e
la plus belle affaire que jamais monde ait eue enti
les mains, parole qui l'honore infiniment plus qu'u
Panthéon, grandement plus que son œuvre, dont l
plus grande partie le déshonore, grandement plu
que son acte même.

Remontons de deux siècles. Ce grand classiqu
dix-septième siècle français nous donnera par un
comparaison la formule brève et quasi définitiv
Nous dirons qu'il se produit dans l'administratio
des métaphysiques un phénomène très comparable
celui qui se produit dans l'administration de ce qu
les hommes du dix-septième siècle osaient nomm
des vices, *Réflexions, sentences et maximes morale*
197 : *Quand les vices nous quittent, nous nous flatto*
de la créance que c'est nous qui les quittons.

Remontons d'un siècle encore. Et pénétrant a
cœur de la Renaissance française, et détendant u
peu en tendresse de vers la sévérité de notre pros
nous obtiendrons d'un poète, comme il sied, et d'u

ıtre gentilhomme, et d'un Vendômois, la formule lmirable et plus belle que le grec, la formule fran- ise et Renaissance française, et qui porte son âge ec une admirable justesse, une formule de la éiade enfin, la formule je ne dirai pas autant défi- tive qu'initiale :

> Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,
> Las ! le temps, non, mais nous, nous en allons.

Quand les métaphysiques et les religions, quand s philosophies nous quittent, nous nous flattons la créance que c'est nous qui les quittons.

Quand elles quittent l'humanité, l'humanité se tte de la créance que c'est elle qui les quitte. *Et l serons estendus sous la lame.* Les philosophies n vont. Et nous aussi, de notre côté, nous nous allons. L'humanité s'en va. Ces grandes passions i marquèrent les grandes étapes de l'humanité ns le temps font comme ce temps, *poésies diverses :* es s'en vont. Mais nous, quand nous commençons nous déprendre d'une métaphysique et d'une gion, d'une philosophie, et quand nous voyons e nous en sommes dépris, ne nous vantons pas, surtout ne faisons pas les malins, ne nous gonflons s et ne faisons pas les sots, et ne disons pas que us l'avons dépassée. Car il n'y a pas de quoi nous nter et faire les malins. Tout ce qui se produit ors signifie simplement que nous sommes désac- rdés.

Un esprit qui commence à *dépasser* une philosophie tout simplement une âme qui commence à se

désaccorder du ton et du rythme, du langage et
la résonance de cette philosophie. Quand nous
consonons plus, alors nous disons que nous comme
çons à nous sentir libérés.

C'est vraiment en ce sens que le moderne est lib
En ce seul sens. Il y a seulement une différen
Quand cette liberté fonctionne à son avantage, qua
elle fait le jeu de ses intérêts, le moderne se van
et hautement, de cette liberté. Il n'en a pas to
jours été ainsi. Il n'en est pas ainsi dans no
commune estimation de la mise au linceul d
mondes précédents. Si la mémoire d'Hypatie demeu
une des plus hautement honorées entre toutes
mémoires humaines, si elle a une situation presq
unique dans un Panthéon des mémoires qui n'
pas au bout de la rue Soufflot, ce n'est point seu
ment parce que la fidélité dans le malheur, pouss
poursuivie jusqu'à demeurer fidèle dans une so
de malheur suprême, et non plus seulement d'inf
tune et d'adversité, dans un malheur véritablem
métaphysique, dans une sorte de malheur suprê
de finale catastrophe allant jusqu'à une esp
d'anéantissement peut-être total, ce n'est point s
lement parce que cette fidélité au malheur est pe
être le plus beau spectacle que la pure human
ait pu jamais présenter. C'est peut-être, encore pl
et techniquement, ceci : Ce que nous admirons,
ce que nous aimons, ce que nous honorons, c'est
miracle de fidélité, mais de fidélité entendue aut
ment, en un sens peut-être infiniment plus profo
en un sens et musical et plastique, en un sens harm

nieux, en un sens de résonance et de ligne, ce miracle et cette fidélité, qu'une âme fût si parfaitement accordée à l'âme platonicienne, et à sa filiale l'âme plotinienne, et généralement à l'âme hellénique, à l'âme de sa race, à l'âme de son maître, à l'âme de son père, d'un accord si profond, si intérieur, atteignant si profondément aux sources mêmes et aux racines, que dans un anéantissement total, quand tout un monde, quand tout le monde se désaccordait, pour toute la vie temporelle du monde et peut-être pour l'éternité, seule elle soit demeurée accordée jusque dans la mort.

(Cahiers de la Quinzaine, VIII-11, du 3 février 1907, *Bar-Cochebas.)*

14

Qu'il n'y a point une succession linéaire des Métaphysiques et des Philosophies, mais qu'il y a, au contraire, dans toute grande Philosophie une race irréductible ; et que la Métaphysique seule fait une connaissance directe.

Comme les grandes et profondes races, comme les grandes et vivantes nations, comme les peuples, comme les langues mêmes des peuples, parlés, écrits, comme les arts inventés les grandes métaphysiques, les philosophies ne sont rien moins que des langages de la création. C'est une thèse métaphysique, et des plus grandes, que l'univers, j'entends l'univers sensible, est un langage que Dieu parle à l'esprit de l'homme, un langage par signes, un langage figuré, en d'autres termes, en termes spécifiquement chrétiens, que la création est un langage que le Dieu créateur parle à l'homme sa créature. Elle-même comprise dans cette création. Mais faite à l'image et à la ressemblance de son Créateur. *Une immense bonté tombait du firmament.* Réciproquement les grandes philosophies, les grandes métaphysiques ne sont que des réponses. L'athéisme lui-même, qui est

ne métaphysique, est une réponse. Comme le blasphème est une réponse. Comme la malédiction remontante est une réponse. Vigny aussi fait une réponse. *Muet, aveugle et sourd au cri des créatures.* Les grandes métaphysiques sont des langages de la création. Et à ce titre elles sont irremplaçables. Elles ne peuvent ni jouer entre elles, ni se remplacer, ni se suppléer mutuellement, ni se *faire mon service* les unes les autres. Et ce qu'elles sont le moins, c'est interchangeables. Car elles sont les unes et les autres, toutes, des langages éternels. Dits une fois pour toutes, quand ils sont dits, et que nulle autre ne peut dire à leur place. La voix qui manque, manque, et nulle autre, qui ne serait pas elle, ne peut ni la remplacer, ni se donner pour elle, ni faire croire qu'elle est elle, ni la construire censément du dehors par subterfuges, échafaudages, artifices et actions. Ce serait une folie que de croire et de s'imaginer par exemple qu'à défaut de la philosophie platonicienne et plotinienne une autre philosophie, quelque philosophie moderne, — et ce serait proprement une barbarie, — que si la philosophie platonicienne et la philosophie plotinienne avait manqué, avait fait défaut, avait répondu absent, avait omis de fleurir et de fructifier dans cet âge et dans cette race et dans ce peuple de l'humanité quelque autre philosophie, quelque philosophie chrétienne ou moderne eût pu venir à sa place et nous dire qu'elle était elle et nous faire croire que cela revenait au même. Pas plus qu'aucune humanité ne pouvait remplacer, suppléer l'humanité grecque et nous faire croire que cela fût revenu au même. Et pour la

même raison. Comme il n'y a ici aucuns dépasse
ments, il n'y a aussi nuls remplacements non plu
Et je ne dis pas même des remplacements totau
et bout pour bout. Ce serait une folie que de s'alle
imaginer qu'une métaphysique moderne puisse ain
remplacer totalement, suppléer bout pour bout un
métaphysique antique dans le chœur universel, o
aussi et aussi bien qu'une métaphysique antiqu
païenne eût pu suppléer totalement la longue monodi
hébraïque. Dans cet ordre ce qui vient est toujou
unique, et ce qui manque, manque. Ce qui ne vie
pas manque éternellement. Une race, un art, un
œuvre, une philosophie qui manque, manque éte
nellement. Une métaphysique de race et d'homm
de nature et d'œuvre qui n'aboutit pas, qui ne ren
pas, qui manque, fait éternellement faute. Si la phil
sophie antique platonicienne et plotinienne, comm
la race hellénique une fois pour toutes n'était poi
venue au monde, elle manquait, et manquait éterne
lement. Et nulle de ses illustres successeurs ne la pou
vait aucunement suppléer, je ne dis pas même totale
ment, je dis non pas même partiellement. Car ce sera
encore une grossièreté que de croire et de s'imagine
qu'il peut y avoir, en une telle matière, des remplac
ments même partiels. Car il ne s'agit nullement, dan
cet ordre, de parties et de touts qui se recouvriraien
plus ou moins. Mais il ne s'agit que de tons. Une ph
losophie qui est, qui vient d'une tout autre race, e
toujours une tout autre philosophie, étant d'un tou
autre ton. Si la philosophie platonicienne et plot
nienne antique n'était pas née d'une certaine rac
d'un certain peuple, sous un certain ciel et dans u

certain climat, elle manquait, et nulle autre philosophie, née d'une autre race, d'un autre peuple, sous un autre ciel et dans un autre climat ne la pouvait aucunement remplacer. Tout ainsi de la philosophie cartésienne, et de la philosophie kantienne, et de la philosophie bergsonienne. Un grand philosophe, nouveau, un grand métaphysicien, nouveau, n'est nullement un homme qui arrive à démontrer que chacun de ses illustres prédécesseurs séparément et tous ensemble, et notamment le dernier en date, était le dernier des imbéciles. C'est un homme qui a découvert, qui a inventé quelque aspect nouveau, quelque réalité, nouvelle, de la réalité éternelle; c'est un homme qui entre à son tour et pour sa voix dans l'éternel concert. Une voix qui manque, nulle autre ne la peut remplacer, et elle ne souffre pas d'être contrefaite. Non seulement elle ne peut pas être contrefaite par un imposteur, mais elle ne peut être ni refaite ni doublée par l'homme et par le peuple de la meilleure volonté. Le plus grand philosophe du monde, la plus grande philosophie du monde, grande en elle-même et par la considération de sa valeur intrinsèque et de son mécanisme intérieur propre, est aussi démunie qu'un enfant quand il s'agit de recréer d'une autre philosophie. Je ne dis pas seulement l'homme le plus savant, ce qui n'est que trop naturel, mais l'homme le plus grand homme. Car il est grand, mais il est autre. C'est ce qui fait qu'il n'y a jamais qu'un langage, un seul, pour chaque objet, qu'une parole à dire quand on veut dire ceci, ou cela. Quiconque voudra parler du monde intelligible et du monde

sensible, de la réalité idéale et de la passagère apparence, de l'ascension dialectique et de la symbolisation mythique, et de l'insertion des esprits ou des âmes dans les corps devra parler un langage de l'ancienne Grèce hellénique, un de ces langages nommés la philosophie platonicienne et la philosophie plotinienne. Quiconque voudra parler de Dieu juste et jaloux, et d'un Dieu, unique, et de justice temporelle, poursuivie presque frénétiquement, et d'élection de peuple, et de la destination d'un homme et d'un peuple, éternellement il faudra qu'il parle le langage du peuple d'Israël. Quiconque voudra parler de dieux et de beauté temporelle, de sagesse et de santé, d'harmonie et de divine intelligence, de la destination de la fatalité, de la cité, temporelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage antique du peuple de Hellade. Quiconque voudra parler de chute et de rédemption, de jugement et de salut éternel, de Dieu fait homme et d'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, d'un Dieu unique à personnes plurielles, d'un Dieu infiniment Créateur, infiniment tout-puissant, infiniment juste et infiniment bon, de communion éternelle, de cité éternelle et de charité, éternelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage du peuple chrétien.

Quiconque voudra parler de substance, de substance pensante et de substance étendue, d'idée claire et distincte, reprendre la preuve ontologique, parler de je pense donc je suis, éternellement il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie cartésienne. Quiconque voudra parler je ne dis pas de critique tant peut-être que d'obligation morale, éternellement

il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie kantienne. Quiconque voudra parler de vie et de mouvement et de repos, et de la relation du mouvement au repos, et de la réalité du mouvement, de durée et de liberté réelle, de temps et d'espace, de leur non homogénéité et de leur non parallélisme et de la fabrication, secondaire, d'un temps spatial, des données immédiates de la conscience, — généralement de toute réalité, — d'action et de contemplation et de la relation de l'une à l'autre, de matière et de mémoire et de la relation de l'une à l'autre, particulièrement du corps et de l'esprit et de la relation de l'un à l'autre, de l'effort enfin, et particulièrement de l'effort musculaire, pour m'en référer au cours de cette année même, et aux leçons de ces semaines mêmes, et aux leçons qui paraîtront pour ainsi dire en même temps que ce cahier, éternellement il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie bergsonienne.

Rien n'est donc aussi faux que de se représenter la succession des métaphysiques et des philosophies dans l'histoire du monde comme une succession linéaire, comme une chaîne ininterrompue, continue ou discontinue, toujours linéaire, dont chaque maille annulerait ou dépasserait la maille immédiatement précédente.

Mais il faut se représenter l'ensemble des grandes métaphysiques dans l'histoire et dans la mémoire de l'humanité, l'ensemble des grandes philosophies, seules dignes de ce grand nom de métaphysiques et

de philosophies, comme l'ensemble des grands peuples et des grandes races, en un mot comme l'ensemble des grandes cultures : comme un peuple de langages, comme un concert de voix qui souvent concertent et quelquefois dissonent, qui résonnent toujours. Et qui n'existent et ne méritent que comme donnant une résonance.

Rien n'est donc aussi faux, — et c'est une des plus grandes erreurs du monde moderne, une des erreurs les plus graves du parti intellectuel moderne, quand il essaie de regarder un peu derrière lui, quand regardant quelquefois en arrière il essaie de faire monter un regard insuffisant vers de plus nobles, vers de plus hautes anciennes humanités, répétons le mot : c'est une des erreurs les plus graves de la métaphysique honteuse, — honteuse : qui se cache et ne s'avoue pas et se renie elle-même, — de la métaphysique du parti intellectuel moderne que de se représenter ou de vouloir nous représenter la succession des métaphysiques et des philosophies, — des religions, — comme un progrès linéaire ininterrompu continu ou discontinu. Plus généralement c'est une des plus graves erreurs de la métaphysique du parti moderne intellectuel que de se représenter ou de vouloir nous représenter le progrès, — ce qu'ils nomment ou croient ou imaginent un progrès, — la succession des *théories* comme un progrès linéaire ininterrompu continu ou discontinu. Et cette plus grave erreur générale n'est elle-même qu'un cas particulier de cette plus grave erreur encore plus générale, qui consiste en une confusion, qui revient à confondre la succession des *théories* avec le *progrès*

éaire des *pratiques*. Ce sont les pratiques, les chniques, les économies qui avancent ou qui uvent avancer d'un progrès linéaire, chaque ou ute pratique meilleure, chaque technique plus ancée, toute économie ultérieure, toute machine ivante, tout mécanisme, outil, appareil, outillage, pareillage inventé, imaginé, réalisé meilleur annut, supprimant, dépassant *ipso facto* son précédent, son concurrent, son modèle? — son antérieur, n antécédent.

Mais de ce que les pratiques avancent par un ogrès linéaire ininterrompu continu ou discontinu, ne suit nullement, — et l'on ne peut passer de ne à l'autre proposition que par une assimilation due, qui est très précisément l'assimilation indue e commettent perpétuellement, dans leur métaysique honteuse, les politiciens du parti intellecel moderne, — il ne suit nullement *a priori*, ut-être au contraire, qu'il y ait un progrès des *ories*, et surtout que ce progrès soit un progrès éaire.

Une métaphysique, une philosophie, un art, un uple, une race, une culture est au contraire de rdre de l'événement. C'est un événement, qui ive, ou qui n'arrivait pas, que l'on fait, qui se t, ou qui ne se faisait pas. Quand c'est fait, c'est t une fois pour toutes. En ce sens qu'on ne le louble pas, mais non pas en ce sens qu'on ne peut s le perdre. Quand ce n'est pas fait, quand c'est é, il se peut que ce ne soit fait jamais, que ce soit é une fois pour toutes.

Cette confusion de la métaphysique du parti intel-

lectuel moderne entre le progrès linéaire des tec
niques, réel, et un progrès linéaire, imaginaire, d
théories, vient elle-même enfin d'une incapacit
originelle, plus ou moins voulue, plus ou moi
sincère, du parti intellectuel et du monde moder
à saisir, à distinguer la réelle différence, capital
qu'il y a entre les pratiques et les théories.

Cette distinction si profonde et toute capita
qu'il y a lieu de faire non pas seulement entre
spéculation, la méditation, mais proprement ent
le rêve et l'action, distinction qui fait une part
essentielle de la philosophie bergsonienne, et q
j'ai naturellement oubliée dans mon énumérati
faible et beaucoup trop incomplète encore de
langage, la distinction du théorique et du pratiq
a généralement échappé aux modernes. Et ils y o
généralement mis de la complaisance. Car nous mo
trerons tout au courant de ces recherches que nu
distinction réelle n'est aussi redoutable, — n'
aussi redoutée, plus ou moins confusément, plus
moins obscurément, plus ou moins inconsciemme
ou consciemment, — pour et par les fortificatio
imaginaires et pour et par les trop réelles domi
tions du parti moderne intellectuel.

Ce que je veux noter seulement pour aujourd'h
ce que nous retrouverons peut-être à loisir à ce po
de nos mêmes recherches, — et alors nous tâcher
de nous y arrêter, — c'est l'amusante substituti
demi-frauduleuse, — croyez bien que je le sais aut
que vous, — mais si naïve et dans sa rouerie pol
cienne si désarmante, par laquelle tout ce mo
moderne essaie de masquer l'absence plus ou mo

onsciente, plus ou moins voulue de cette capitale stinction réelle dans sa métaphysique en essayant e lui substituer une distinction imaginaire similaire, ne distinction imaginaire en *simili*, chargée de nir la place, du mieux qu'elle pourra, et de tâcher e faire oublier l'autre, la vraie : je veux dire cette célèbre distinction nouvelle, nouvellement introuite entre le physique et le métaphysique, selon quelle on nommerait physique tout ce qui est saissable et ne réserverait à l'homme que de faciles iomphes, et selon laquelle aussi on nommerait étaphysique tout ce qui est insaisissable et ne serverait à l'homme que d'ingrates déconvenues, ne sorte de chasse gardée.

Nous montrerons au contraire et nous aurons à ontrer que la métaphysique est peut-être la seule cherche de connaissance qui soit directe, littérament, et que la physique, au contraire, ne peut mais être qu'une tentative de recherche de conaissance indirecte, administrée par le ministère termédiaire des sens. Et nous montrerons et nous urons à montrer que toutes les métaphysiques ne nt point par cela même des théories, ni que toutes s physiques ne sont point *ipso facto* des techniques des pratiques, mais qu'il y a des théories, des ratiques, des faits et des événements métaphyques, au même titre qu'il y a des théories, des ratiques, des faits et des événements physiques. e qui revient à dire que nous montrerons et que ous aurons à montrer que la distinction, assez écemment introduite entre la physique et la étaphysique ne recouvre pas, loin de là, cette

autre distinction, infiniment plus profonde et plus utile, qu'une grande philosophie a reconnue entre le rêve et l'action.

(Cahiers de la Quinzaine, VIII-11, du 3 févr. 1907
Bar-Cochebas.)

III

LA CHRONIQUE ET L'HISTOIRE

15

Sur la Guerre. (1902).

Je vais plus loin. Je prétends que la paix n'est valable et que la paix n'est ferme que si la guerre précédente, après qu'elle fut devenue inévitable, a été conduite loyale. Or je connais au moins deux loyautés, et la seconde n'est pas moins indispensable que la première. La première loyauté consiste à traiter nos adversaires et nos ennemis comme des hommes, à respecter leur personne morale, à respecter dans notre conduite envers eux les obligations de la loi morale, à garder, au plus fort du combat et dans toute l'animosité de la lutte, la propreté, la probité, la justice, la justesse, la loyauté, à rester honnêtes, à ne pas mentir. Cette première loyauté est surtout morale. Je la nommerais la loyauté personnelle. Je reconnais une seconde loyauté, sur laquelle s'est portée beaucoup moins l'attention des moralistes. Cette seconde loyauté, qui est mentale autant que morale, consiste à traiter la guerre elle-même, après qu'elle est devenue inévitable, comme étant la guerre et non pas comme étant la

paix. Tout bêtement elle consiste à se battre pour de bon, quand on se bat. Elle consiste à faire la guerre sérieusement, dans son genre, comme on doit faire sérieusement tout travail, dans son genre. Elle consiste à se battre corps pour corps. Elle consiste à ne pas commettre le mensonge qui consiste à faire de la guerre comme si c'était de la paix, mensonge de moralité, comme tout mensonge, mensonge aussi de mentalité, comme toute erreur volontaire de jugement et d'attitude. Je la nomme la loyauté réelle.

Je prétends que la paix n'est ferme, dans son genre, que si la guerre précédente a été ferme, dans son genre. Ici l'amertume est salubre. Et c'est la tiédeur, la fadeur, la quiétude et la moiteur des complaisances moisies qui est pernicieuse. Loin que l'amertume et l'aigreur, comme on le croit communément, soient deux degrés, le degré suprême et le degré supérieur, d'un même genre, le genre de l'amertume est ce qu'il y a de plus contraire au genre de l'aigreur. L'aigreur est de la famille de la blague, de la gaieté, du badin, du plaisant, du calembour et du précieux. L'amertume est de la grande famille opposée de la tristesse et de la joie. L'amertume est saine et féconde. Les batailles amères laissent le champ libre au travail sain.

(Cahiers de la Quinzaine, III-12, du samedi 5 avril 1902, *Personnalités.)*

16

D'un saisissement que nous eûmes... (1905).

Cette saisie eut lieu un matin; peut-être un lundi; peut-être un mardi matin; en tout cas on eut l'impression que ça faisait un commencement de semaine, et un sérieux commencement de semaine; par un effet de retour en arrière, on eut immédiatement l'impression que le voyage du roi d'Espagne avait lui aussi duré une semaine exactement, qu'il avait fait une semaine, arrêtée, que cette semaine avait été la semaine du roi d'Espagne, qu'elle était finie, qu'il ne s'agissait plus d'en parler, qu'on avait autre chose à faire; cette semaine elle-même avait fini mal; un attentat, le plus stupide et le plus criminel des attentats, rompant la sécurité universelle, avait rompu la joie, ayant rompu le charme;...

Il fallut revenir à Paris afin de recommencer la semaine; une ancienne chanson française, que nul aujourd'hui ne sait plus, qui ferait le désespoir de nos modernes antialcoolistes, elle-même commence par les enseignements suivants :

Commençons la semaine
En buvant du bon vin;

Ces vieux enseignements sont à jamais perdus; nous commençons généralement nos semaines en nous abreuvant d'ennuis, de travail, de présence; et nous les continuons, et nous les finissons comme nous les avons commencées; nous rentrions donc à Paris ce matin de commencement de semaine, — était-ce un lundi, était-ce un mardi, était-ce un autre jour, nul aujourd'hui ne le sait, — mais ce que chacun sait, et ce que nul désormais n'oubliera, c'est le commencement de semaine que fit de lui-même ce jour inoubliable.

Comme tout le monde j'étais rentré à Paris le matin neuf heures; comme tout le monde, c'est-à-dire comme environ huit ou neuf cents personnes, je savais à onze heures et demie que dans l'espace de ces deux heures une période nouvelle avait commencé dans l'histoire de ma propre vie, dans l'histoire de ce pays, et assurément dans l'histoire du monde.

Si ces cahiers n'étaient pas les cahiers, c'est-à-dire s'ils étaient une revue comme toutes les revues et si je me proposais d'écrire un article comme on en écrit pour toutes les revues, touchant à la fin de ce premier cahier que j'ai pu faire, ce serait ici le commencement de mentir; ayant à parler d'un événement aussi capital, j'emprunterais le langage noble, le grand style, je m'exciterais; mais nous nous sommes précisément institués pour donner autant que nous le pourrions, des notations exactes scrupuleuses, patientes.

Nous étions donc venus à Paris débarrassés tout de même un peu des soucis antérieurs; le roi était

parti, en bon état; c'était un gros souci de moins; il ne restait plus qu'un monde connu, le monde exploré des soucis quotidiens, le monde ennemi et parent des soucis familiers.

Comment en l'espace d'un matin tout le monde, j'entends tout le monde ainsi dénombré, sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande imminente, c'est ce que je veux d'abord noter.

Nous étions arrivés pensant à tout autre chose; on a tant à faire en un commencement de semaine, surtout après une légère interruption; la vie est si chargée; nous ne sommes pas de ces grands génies qui avaient toujours un œil sur le tsar et l'autre sur le mikado; les destins des empires nous intéressent énormément; mais nous sommes tenus de gagner notre pauvre vie; nous travaillons du matin au soir; nous faisons des journées de beaucoup plus de huit heures; nous avons, comme tous les honnêtes gens et les simples citoyens, beaucoup de soucis personnels; on ne peut pas penser toujours aux révolutions de Babylone; il faut vivre honnêtement la vie de tous les jours; elle est grise et tissée de fils communs.

La vie de celui qui ne veut pas dominer est généralement de la toile bise.

Tout le monde, ainsi compté, tout le monde en même temps connut que la menace d'une invasion allemande est présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle.

Ce n'était pas une nouvelle qui se communiquât de bouche en bouche, que l'on se communiquât, littéralement, comme les nouvelles ordinaires; ce

que les gens qui se rencontraient se communiquaient ce n'était pas la nouvelle, ce n'était que la confir mation, pour chacun d'eux, d'une nouvelle venu de l'intérieur; la connaissance de cette réalité s répandait bien de proche en proche; mais elle s répandait de l'un à l'autre comme une contagion d vie intérieure, de connaissance intérieure, de recon naissance, presque de réminiscence platonicienne de certitude antérieure, non comme une communi cation verbale ordinaire; en réalité c'était en lui même que chacun de nous trouvait, recevait, retrou vait la connaissance totale, immédiate, prête, sourde immobile et toute faite de la menace qui étai présente.

L'élargissement, l'épanouissement de cette con naissance qui gagnait de proche en proche n'étai point le disséminement poussiéreux discontinu de nouvelles ordinaires par communications verbales c'était plutôt une commune reconnaissance inté rieure, une connaissance sourde, profonde, un reten tissement commun d'un même son; au premie déclanchement, à la première intonation, tou homme entendait en lui, retrouvait, écoutait, comm familière et connue, cette résonance profonde, cett voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voi de mémoire engloutie là et comme amoncelée o ne savait depuis quand ni pour quoi.

(Cahiers de la Quinzaine, VII-3, du 22 octobre 190
Notre patrie.)

17

ur la Guerre (1913). — *Que, depuis l'an* 1905, *nous vivons sous un régime de guerre en temps de paix.* -

Depuis que nous sommes sous la menace allemande, c'est-à-dire depuis 1905, nous avons toute tension d'une crise extrêmement grave et en plus ous en avons la durée. C'est un impôt *d'une fois* ue nous payons toujours. Ou si l'on veut encore ous avons de la tension mais nous l'avons en extenon et nous l'avons en étendue. Nous sommes priés nous mettre à un haut potentiel et d'y rester ut le temps et qu'il serve toujours et qu'il ne minue jamais.

Je ne dirai pas que nous allons, ou que nous rivons à un tournant de l'histoire, premièrement arce que c'est un peu une métaphore, deuxièmement parce que c'est une métaphore de chevaux de ois, troisièmement parce que ce n'est pas à un urnant de l'histoire qu'en effet nous arrivons, mais ous avons l'impression très nette que nous arrivons à une culbutée. Et nous tenons bien le coup epuis 1905 et il va falloir se rassembler et le tenir ncore mieux et le tenir parfaitement jusqu'au bout.

Nous sommes tenus de nous mettre, ou plutô
de nous être mis à un point d'exaspération max
mum et de nous y tenir ferme, et pour ainsi di
commodément, et pour ainsi dire aisément comm
dans un état qui ne serait pas de tension. Sa
jamais, sans aucunement détendre. Sans jamais no
reposer.

C'est le triomphe du *comme si*. Nous sommes pri
d'être tendus au maximum et de faire tout le res
et de vivre tout le reste *comme si* nous n'étions p
tendus.

Je ne sais pas, pour continuer à parler *objectiv
ment*, si jamais un peuple a été soumis à ce régim
C'est proprement un régime de guerre en temps
paix. Il ne faut pas dire que c'est le régime de la pa
armée. Il faudrait plutôt dire que c'est le régime
la guerre chargée. Il est certain, et il est évide
que d'une part ce régime est beaucoup plus int
nable que le régime de la paix. Mais je ne serais p
surpris qu'il fût plus intenable que le régime de
guerre même. Une guerre a tout de même d
détentes et pour ainsi dire des coups partis et d
chutes de potentiel. Je ne veux parler de la guer
qu'avec d'extrêmes précautions. Mais enfin j'im
gine qu'une guerre a des survenues, des incidence
Des événements. Nous sommes depuis 1905 à
régime que l'événement même est suspendu. No
cumulons la crise de la guerre et la durée de la pai
Nous portons en longueur et en habitude ce q
jusqu'ici n'avait été qu'un point de crise. Ou enco

ous avons été priés de monter à de certains som-
ets et ensuite il s'est trouvé que ces prétendus
mmets étaient d'immenses plateaux.

Je parlais tout à l'heure de ce sentiment qu'a un
ère qu'au moins la vie de son fils ne recommence
as la sienne propre, qu'au moins la vie de son fils
e soit pas une deuxième vie de lui, qu'au moins
vie de son fils ne soit pas la sienne même, bout
our bout, et bout à bout. Un tel sentiment doit
articulièrement s'exaspérer dans un temps comme
nôtre. Et parvenir à ce même point d'exaspéra-
on tendue maintenue. Il me paraît que je ne crois
as que depuis le commencement du monde on ait
mais vu une situation comme celle où nous nous
ouvons. Etre constamment chargé pour la guerre,
sens où un fusil est chargé; et être constamment
argé des travaux dits de la paix, au sens où un
e est chargé, tel est le double sort auquel il faut
e nous fournissions.

La guerre est la guerre et la paix est la paix.
ais que dire de cette situation que l'on nous a faite,
l'on nous demande constamment les deux ensemble,
l'on nous demande constamment de cumuler, où
on nous demande de supporter à perte de vue les
isères planes de la paix et en même temps d'être
nstamment tendus, d'être constamment prêts pour
s misères éminentes de la guerre.

La guerre est la guerre et la paix est la paix. Si
freuses que puissent devenir les misères de la

guerre, au moins elles peuvent être compensées. y a l'honneur de la guerre. Et il y a la grandeur d la guerre. Mais nous cette fois-ci c'est réellemer et littéralement la guerre *et* la paix. Nous avor toutes les charges de la paix et pour ainsi dire tout les charges de la guerre. Et nous n'avons ni l'hor neur ni la grandeur de la guerre ni le repos et a moins la détente de la paix. On nous demande l vertus de la tension et cumulativement les vertu de la détente. Je ne crois pas que jamais un peup ait été soumis à un pareil régime.

On nous demande de jouer à pile *et* face. C'est l'on veut la paix armée, mais alors et par ces mo non pas seulement la paix *en armes*. C'est la pa armée au sens où on dit d'un fusil qu'il est armé. C encore nous sommes tous comme ces soldats d génie qui labourent et manœuvrent la terre, à u seule condition : c'est qu'ils aient toujours leur fu sous la main.

Il est de toute évidence que nous assistons à d événements comme on n'en avait jamais vu et q nous avons l'impression que nous allons cuibut sur des événements d'une amplitude inouïe. C'e bien la vieille querelle du monde antique contre l barbares mais par une espèce d'accroissement peu être infini en profondeur le monde antique est deve le monde latin et le monde romain et le monde chr tien et le monde catholique. Mais ce qu'il y a ce tainement de tout à fait nouveau dans cette situ tion que l'on nous a faite, dans cette situation do

on nous a honorés, c'est son amplitude, et c'est sa nouveauté même.

Il est permis de dire que depuis la création du monde on n'avait jamais vu un peuple tenir huit ou neuf cent mille hommes sous les armes *en temps de paix*. Et autant dire un million. Et on n'avait sans doute jamais vu un peuple, au sens moderne de ce mot, s'imposer en temps *de paix* une contribution de guerre de plus de un milliard.

Telles sont les conditions que l'on nous a faites. J'avais commencé d'indiquer quelques traits de cette situation, nouvelle dans toute l'histoire du monde, dans un cahier, ou plutôt dans quelques pages que j'avais intitulées *Louis de Gonzague*. Cette situation n'a pas cessé depuis de tenir pour ainsi dire sa plénitude et de sortir son plein effet.

Reprenant ce *Louis de Gonzague* après cette plane épreuve de huit ans nous pouvons dire, nous pouvons nous rendre cette justice que nous nous sommes bien comportés. Nous avons travaillé comme si de rien n'était. Et tout le monde s'est bien comporté. Des situations, connues de tout le monde, qui pouvaient crever dans les vingt-quatre heures, qui autrefois auraient fait tomber le trois pour cent à 47, lui faisaient péniblement perdre trois quarts de point. Pendant des semaines les banques refusaient l'or (je veux dire qu'elles refusaient d'en donner, entendons-nous), et on s'en allait avec de l'argent, quand on en avait. Et pas le plus petit pli à la surface des populations.

Ce que j'admire le plus, ce sont les dévots, qui s'inquiètent de ceci, qui s'inquiètent de cela, et qui n'ont qu'une peur : c'est que l'opérateur soit trouvé en défaut. Ils connaissent mal ces merveilleuses compensations des quantités spirituelles. Il est vrai que depuis le commencement du monde le monde moderne est ce que l'on a jamais pu trouver de plus contraire aux règles du salut. Mais par une de ces merveilleuses compensations qui n'étonnent jamais que les dévots, dans le même temps que le monde moderne se formait comme un système le plus contraire qu'on eût jamais trouvé aux règles du salut, dans ce même temps c'étaient les formes mêmes du monde moderne, je dis ses formes physiologiques et son moule pour ainsi dire qui devenaient les règles mêmes du salut. On demande des disciplines : en voilà une. Jamais un monde ne s'était insurgé à ce point contre les règles volontaires du salut. Et jamais un monde n'avait été aussi étroitement placé dans ces mêmes règles involontaires. Tout ce qu'il avait fallu inventer dans d'autres temps aujourd'hui nous est donné comme la forme même où nous sommes contraints de nous mouvoir. Et s'il suffit d'une seule vie pour faire son salut, que sera-ce d'en avoir deux. Or nous en avons deux à soutenir. Et nous sommes requis, et nous sommes tenus de fournir à deux. Parce que nous sommes sous le règne de l'argent et par ce resserrement économique croissant dont je parlais dans le dernier cahier nous sommes tellement astreints à la vertu de pauvreté qu'à dire le vrai nous en sommes venus à être astreints à la survertu de misère. Et c'est

otre vertu du temps de paix. Et en même temps
ous sommes tenus à la plus haute vertu du temps
e guerre, qui est l'inconnaissance de demain.

(Cahier, XIV-9, du 27 avril 1913,
L'Argent, suite.*)*

18

De ce jeune homme qui vint me voir et qui, sans l faire exprès, l'innocent, dans un éclair me révél ce que c'est que l'événement historique, notammer que cet événement tombe une fois, et ne retomb jamais plus.

Je n'ai jamais tant senti, aussi nettement, ce qu c'est qu'un événement historique, qu'une fois, e que c'est toujours un monument historique, je n l'ai jamais autant éprouvé; qu'une fois; c'était u gamin de dix-huit ans, qui était venu; et à qui j'e vins, je ne sais comment, à parler de l'affaire Dreyfus Un gamin. Je me rappelle fort bien qu'il n'y a qu quelques années qu'un homme de dix-huit ans étai un homme. Je parlais, je parlais devant ce gami comme devant moi, comme avec moi; comme ave quelqu'un de mon âge, de mon temps; *de ma classe* Il me répondait fort honnêtement. Je continuai j'allais, j'allais. Je lui disais un peu de ce que j viens d'écrire ici, et de ce que j'espère bien que j finirai d'écrire un jour ou l'autre. J'allais toujour mon grand bonhomme de chemin. Quand une foi il me répondit si poliment, si honnêtement, si pet

ment, si soumis; si plein, si porté de respect, si rté de bonne volonté : *Oui monsieur ;* que tout n coup, tout d'un ressaisissement je vis; je mesu- que ça n'y était pas du tout et que ça n'y serait mais; qu'il n'y était pas du tout et qu'ils n'y raient jamais, que tous ils n'y seraient temporel- nent éternellement jamais, eux autres, la postéé, *posteri, et posteri posterorum.*

Il était si docile. Il avait son chapeau à la main. tournait son chapeau dans ses doigts. Il m'écout, m'écoutait. Il buvait mes paroles. *Il se renseiait. Il apprenait.* Hélas il apprenait de l'histoire. Il s'instruisait. Je n'ai jamais aussi bien compris 'alors, dans un éclair, aussi instantanément senti que c'était que l'histoire; et l'abîme irrefranchisble qu'il y a, qui s'ouvre entre l'événement réel l'événement historique; l'incompatibilité totale, solue; l'étrangèreté totale; l'incommunication; ncommensurabilité : littéralement l'absence de mmune mesure même possible.

Comme je parlais il m'écoutait tout, il m'entenit tout, il buvait toutes mes paroles; et comme parlais il ne m'entendait pas. Pas un mot; il ne entendait aucunement. Je disais, je prononçais, nonçais, je transmettais une certaine affaire reyfus, l'affaire Dreyfus réelle, où je trempais, où n'avais pas cessé de baigner; où nous n'avons s cessé de tremper, nous autres de cette généra-n; c'était ce que je nomme l'affaire Dreyfus. Il tendait, il recevait un certain système, un certain rangement, une certaine théorie, un certain arbiire, homothétique du premier; ou plutôt, non

pas homothétique au premier; ni aucunement sup
posable au premier, réellement et moléculaireme
histologiquement superposable; ni élémentaireme
substituable; mais grossièrement, pratiquement, co
modément, finalement et définitivement bon
mettre à sa place pour qui le veut bien, pour qu
le cœur et le contentement facile, pour qui
d'avance résolu à s'en contenter; comme dans u
vieille église française on peut toujours remplac
la rosace abolie, dans le besoin, par quelques c
reaux de plâtre. Cela tient la même place; et mêm
pour qui veut s'en contenter, par la substituti
même cela a sensiblement la même forme.

Seulement cela ne fait pas le même office.

La réalité, l'événement de la réalité, l'événeme
réel est cette rosace réelle aux fleurs de rose infi
ment fouillées. L'histoire, l'événement de l'histo
sont ces carreaux de plâtre qu'aussitôt la rosa
abolie nous mettons au même lieu, chacun tous ta
que nous sommes selon notre petit entendeme
selon nos petits moyens et notre petite capaci
Selon notre petit commerce. Après la rosace abo
et seulement alors et à défaut de la rosace abo
quand nous sommes corrects. Avant même et
besoin en la démolissant, nous-mêmes, quand no
sommes pressés, quand nous faisons du zèle, ce
est le plus fréquent.

Le monde est la rosace réelle infiniment fouill
la rosace de pierre, les roses réelles de pierre infi
ment poussées, merveilleusement, plus que m
veilleusement, mystérieusement recreusées. L'h
toire est les pauvres carreaux de plâtre que dans

soin, dans l'universel besoin, dans la pauvreté
us mettons sensiblement au même lieu.
Je lui donnais du réel, il recevait de l'histoire.
ns quel mystérieux abîme intercalaire se faisait,
pérait, s'obtenait la déperdition; la disparition;
défection; dans quel abîme de la mémoire même;
ıs quel abîme sombrait le vaisseau précieux entre
ıs, le vaisseau qui ne fait qu'un voyage; dans cet
me intercalé partout; (partout) entre la demande
la réponse; entre le départ et l'arrivée; entre toute
mande et toute réponse; entre tout départ et
ıte arrivée; dans ce mystérieux abîme où l'on y
t quelque chose, du réel : et sans rupture appa-
ıte, sous des apparences de continu il en sort tout
re chose; une imitation; une contre-façon;
sque toujours une parodie; une substitution; un
stitut; un remplaçant; une chose tout à fait
angère : une opération intellectuelle : une histoire.
Je lui donnais du réel, comme à moi, comme avec
i, comme devant un cœur ami du même âge,
me devant quelqu'un qui en eût été, comme
ant quelqu'un du dedans, (et c'est exactement
sens de la communion, de toute communion),
me avec et à un contemporain. Incontinent et
me immédiatement, comme instantanément dans
même forme, dans les mêmes paroles, dans le
me moule il entendait ceci : de l'histoire. Dans
même temps il m'entendait déjà comme un homme
n autre temps. (Dans le même temps pour moi,
ce temps, qui était le même temps pour moi,
r lui au contraire, pour lui étrangèrement s'analy-
aussitôt, se décomposait en un temps autre, en

un temps étranger; en un langage autre, en
langage étranger.) Il m'entendait en un langa
étranger. C'est dire, hélas, qu'il ne m'entendait
du tout. Et même moins. Et ce qu'il y a de m
veilleux, et qui fait qu'on n'en sortira jamais, c'
que ce langage aussi parfaitement étranger corr
pond naturellement jusque dans ses moindres é
ments au langage du réel. Il correspond mot p
mot. Et jusque dans ses ponctuations. De sorte q
mesure que nous *vivons* un discours dans le langa
du réel, à mesure on peut le *jouer*, le même, au
bien, sinon mieux, et même mieux, et on le j
dans le langage de l'histoire. Ce que je nomm
l'affaire Dreyfus, avec une certaine intonation,
aussi le nommait *l'affaire Dreyfus*, non d'un au
mot, vous pensez bien, avec la même intonati
mais transportée seulement dans le registre du r
pect.

De sorte que ce qu'il y a de merveilleux, c'
que la conversation peut continuer tout le tem
sans qu'on s'entende jamais, et qu'en fait toutes
conversations continuent tout le temps, et qu
fait semblant de se comprendre; et que la m
déboutant promptement le réel, il n'y a bien
plus que l'histoire qui parle; mais elle parle to
seule entièrement substituée; élément pour éléme
pièce pour pièce; seulement c'est pièce inorgani
pour pièce organique, élément mort et calcaire p
élément vivant animal ou végétal. C'est une pé
fication. Mais nous avons trop d'intérêt à ne
nous apercevoir de la substitution.

Jamais je ne compris autant que dans ce saisi

ıent, dans cet éclair, quelle est la béante, l'invin-ible contrariété intérieure de l'histoire; et qu'aussi-ôt que l'on est seulement résolu à l'apprendre, en ela même et par cela même aussitôt on s'est déjà ondamné, dans cette attitude mentale et par cette eule attitude mentale même, à ne jamais la savoir; entends à ne plus jamais savoir l'événement du éel.

Jamais je ne mesurai dans un tel éclair, dans un el saisissement, qu'il y a le réel, et qu'il y a l'histo-ique; qu'il y a la réalité, l'événement de la réalité, t qu'il y a l'histoire.

Ils sont décalés l'un de l'autre, décalés de l'un ur l'autre. Entre l'événement réel de la réalité et événement feint, imaginé, imité de l'histoire un bîme se creuse instantanément partout, à chaque nstant, à mesure, automatiquement, une fissure, ntercalaire, une intercalation court partout. Un fré-aissement, un frissonnement, un frisson de rupture ecrète court partout. Un σεισμός. Un ébranlement réductible. — Une dégradation perpétuelle. Et ce ui est de l'autre côté n'a plus rien de commun avec e qui est de ce côté-ci.

Jamais je ne vis dans un tel éclair, dans un tel aisissement, qu'il y a le présent, et qu'il y a le assé. Le présent, quel qu'en soit la longueur de emps, où l'on se meut. Le passé, où qu'il atteigne, éjà, où qu'il s'avance, où qu'il monte, où qu'il ait agné, quand qu'il commence à chaque instant, où 'on ne se meut pas; et où l'on a de bonnes raisons our ne pas se mouvoir.

Pour chaque homme et pour chaque événement,

pour tout événement élémentaire, pour tout élémen
pour toute molécule d'événement il vient une minut
une heure, il tombe une heure où il devient histo
rique, il sonne un certain coup de minuit, à une cer
taine horloge du village, où l'événement, de réel
tombe historique.

(Cahiers de la Quinzaine, X-13, du 20 juin 1909
à nos amis, à nos abonnés.)

19

Que particulièrement l'amitié, qui elle aussi est un événement, tombe une fois, et ne retombe jamais plus.

Et comme il faisait très clair je profitai de cette grande clarté qu'il y avait pour voir du même regard à la même lumière pour voir qu'on n'a jamais, qu'on ne se fait, que jamais on ne peut se faire d'amis que du même temps et du même âge, que de son même temps, que des amis contemporains; amis du même temps, du même âge, *aequales*, amis de la même compagnie, de la même formation, de la même société, du même monde. Amis du même appel, d'un seul et même ban, de la seule et même *classe*. Amis d'une (seule) fois, les seuls amis. Et je regardai qu'on ne recommence jamais. Amis nés, formés ensemble, les seuls véritables amis. Amis d'enfance, amis de famille; amis d'école, de petite école, d'école primaire; amis de lycée; amis de régiment; amis de cahiers; ensemble les seuls qui soient véritablement des amis, littéralement; les seuls à qui ce nom convienne, soit exact. Les seuls que ce nom puisse habiller jamais. Les autres ne compren-

nent pas. Je mets naturellement les amitiés de l'affaire Dreyfus, si secrètes, ensemble dans et parmi les amitiés des cahiers. Aussitôt après les suivants ne nous comprennent plus et ne nous comprendront jamais. Tout le reste est hautement honorable, ce qui suit, et utile, et souvent beau; et il y aura même les élèves, hélas, et il faut qu'il y en ait. Tout cela n'est point l'amitié. L'amitié est une opération charnelle qui se fait une fois dans la vie. Et qui ne se recommence pas. Je veux dire qu'elle est essentiellement une opération terrienne, une opération de date, une opération temporelle qui se fait, qui s'inscrit une fois, dans une certaine terre, à une certaine date du temps de la vie. C'est une de ces opérations qu'il n'est point donné à l'homme de recommencer, de faire deux fois, d'imiter, de feindre, de controuver, de forger, de faire *comme si*. C'est une de ces opérations qui ont dans la vie de l'homme, dans la carrière de l'homme une valeur unique, un prix incommutable et non interchangeable, un prix unique, un prix inévaluable, sans équivalent, sans contre-partie possible, et pour ainsi dire un prix sans prix. C'est une opération de l'ordre du berceau, de la famille, de la race, de la patrie, du temps, de la date, de tout cet ordre temporel, d'une importance unique, irremplaçable, où l'opération ne se fait qu'une fois.

Car il faut pour la déterminer un recoupement, une intersection : entre la ligne ascendante, verticale, de la race et la ligne horizontale du temps.

Toute amitié, pour chaque homme, est comme une promotion. Elle s'obtient en coupant une certaine race, une certaine histoire, qui monte, à chaque foi

par un certain temps, par une certaine date, qui barre.

Et quand on la manque et dans la mesure où on la manque (et on la manque toujours en quelque mesure, comme toute opération humaine) on ne la recommence pas davantage; ça compte pour joué; on n'a tout de même que cette fois-là.

Il est donné plusieurs fois à l'homme de faire son salut parce que ce n'est ni essentiellement, ni surtout efficiemment, ni même originairement sans doute du terrestre et du charnel, du temporel et du terrien. Et c'est même un des signes où cela se voit le mieux, que c'est une opération tout autre, pour celui qui a un peu l'habitude du laboratoire. Mais de tout ce qui est temporel, de tout ce qui est destiné à tomber dans l'histoire, de tout cet ordre au contraire, de tout ce qui tombe sous la date et dans et sous le lieu rien n'est recommençable ou commutable, rien n'est interchangeable. Il n'est pas donné à l'homme de rien recommencer ou changer du temporel. Rien du temps et du lieu ne se déplace. L'amitié est une opération d'une fois. Tout le temporel est une opération d'une fois. Une opération non inventée, non imaginaire. Ce n'est pas là qu'on peut rien rattraper, qu'un éclair de génie ou de la grâce paye pour toute la longueur d'une vie. Le plus grand génie du monde ne remplace pas d'avoir eu tel berceau, telle patrie, d'être sorti de telle race terrienne. Le plus grand génie du monde aussi ne remplace pas d'avoir eu telle amitié, à telle date, en ce lieu, tel berceau d'amitié. Tout homme a, par sa naissance temporelle, par sa situation temporelle,

par son lieu, par son temps temporel, par sa prise de date, une certaine zone d'amitié, et nulle autre, une certaine zone où il travaille, où il peut travailler, où l'événement travaille, pour ou contre lui. Une zone étroite, une sorte de coupe. Il n'est donné à l'homme de se faire une amitié, de lier l'amitié que dans une seule génération, dans une seule promotion, dans une seule zone. Le reste est autre. Il n'est pas donné à l'homme de se faire un autre berceau, ni de se refaire le même, enfin de s'en faire un deuxième de quelque sorte, ni de prolonger outre mesure, au delà du temps marqué, l'usage de cet osier.

Je profitai aussi de la grande clarté qu'il y avait pour voir aussi et par cela même que comme j'ai eu l'honneur de l'exposer nous autres de l'affaire Dreyfus nous ne serons jamais pour ceux qui viennent après nous que des vieilles bêtes. Et ceux qui viennent après nous, mes amis, bientôt c'est tout le monde.

C'est aussi pour cela que les éclaircissements que la mort pratique dans les rangs de l'amitié ont ce caractère d'éclaircissement irrévocable et d'antécédence de la mort propre. Ce caractère définitif et déjà final. Ces éclaircies ne sont point comme les éclaircies des forêts, comme les coupes sombres et claires, qui repartiront, qui repousseront du pied. Contrairement à ce qui se passe dans les autres ordres, dans les ordres de la vie et de la végétation et de la fécondité de foisonnement, dans l'amitié

nous n'avons pas à garder les places de ceux qui disparaissent. Elles se gardent bien toutes seules. Nul ne vient remplacer ceux qui manquent. Ce n'est pas comme dans les batailles militaires où derrière les vétérans il y a les recrues, où il suffit donc de serrer les rangs, où derrière les régiments de ligne et les divisions de marche il y a les bataillons de dépôt. Et c'est vraiment ici qu'une nuit de Paris ne répare rien du tout.

(Cahiers de la Quinzaine, X-13, du 20 juin 1909, *à nos amis, à nos abonnés.)*

20

Qu'il y a eu un héroïsme républicain.

Nous tournant donc vers les jeunes gens, nous tournant d'autre part, nous tournant de l'autre côté nous ne pouvons que dire et faire, nous ne pouvons que leur dire : Prenez garde. Vous nous traitez de vieilles bêtes. C'est bien. Mais prenez garde. Quand vous parlez à la légère, quand vous traitez légèrement, si légèrement la République, vous ne risquez pas seulement d'être injustes, (ce qui n'est peut-être rien, au moins vous le dites, dans votre système, mais ce qui, dans notre système, est grave, dans nos idées, considérable), vous risquez plus, dans votre système, même dans vos idées, vous risquez d'être sots. Pour entrer dans votre système, dans votre langage même. Vous oubliez, vous méconnaissez qu'il y a eu une mystique républicaine; et de l'oublier et de la méconnaître ne fera pas qu'elle n'ait pas été. Des hommes sont morts pour la liberté comme des hommes sont morts pour la foi. Ces élections aujour-

d'hui vous paraissent une formalité grotesque, universellement menteuse, truquée de toutes parts. Et vous avez le droit de le dire. Mais des hommes ont vécu, des hommes sans nombre, des héros, des martyrs, et je dirai des saints, — et quand je dis *des saints* je sais peut-être ce que je dis, — des hommes ont vécu sans nombre, héroïquement, saintement, des hommes ont souffert, des hommes sont morts, tout un peuple a vécu pour que le dernier des imbéciles aujourd'hui ait le droit d'accomplir cette formalité truquée. Ce fut un terrible, un laborieux, un redoutable enfantement. Ce ne fut pas toujours du dernier grotesque. Et des peuples autour de nous, des peuples entiers, des races travaillent du même enfantement douloureux, travaillent et luttent pour obtenir cette formalité dérisoire. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu un temps, mon cher Variot, un temps héroïque où les malades et les mourants se faisaient porter dans des chaises pour aller *déposer leur bulletin dans l'urne*. Déposer son bulletin dans l'urne, cette expression vous paraît aujourd'hui du dernier grotesque. Elle a été préparée par un siècle d'héroïsme. Non pas d'héroïsme à la manque, d'un héroïsme à la littéraire. Par un siècle du plus incontestable, du plus authentique héroïsme. Et je dirai du plus français. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu une élection. C'est le grand partage du monde, la grande élection du monde moderne entre l'Ancien Régime et la Révolution. Et il y a eu un sacré ballottage, Variot, Jean Variot. Il y a eu ce petit ballottage qui commença au moulin de Valmy et qui finit à peine sur les hauteurs de Hougoumont.

D'ailleurs ça a fini comme toutes les affaires politiques, par une espèce de compromis, de cote mal taillée entre les deux partis qui étaient en présence.

Ces élections sont dérisoires. Mais l'héroïsme et la sainteté avec lesquels, moyennant lesquels on obtient des résultats dérisoires, *temporellement* dérisoires, c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré au monde. C'est tout ce qu'il y a de plus beau. Vous nous reprochez la dégradation temporelle de ces résultats, de nos résultats. Voyez vous-mêmes. Voyez vos propres résultats. Vous nous parlez toujours de la dégradation républicaine. La dégradation de la mystique en politique n'est-elle pas une loi commune.

Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par *la* mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par *de la* politique. La question, importante, n'est pas, il est important, il est intéressant que, mais l'intérêt, la question n'est pas que telle politique l'emporte sur telle ou telle autre et de savoir qui l'emportera de toutes les politiques. L'intérêt, la question, l'essentiel est que *dans chaque ordre*, *dans chaque système* **La mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance.**

L'essentiel n'est pas, l'intérêt n'est pas, la ques-

tion n'est pas que telle ou telle politique triomphe, mais que dans chaque ordre, dans chaque système chaque mystique, cette mystique ne soit point dévorée par la politique issue d'elle.

(Cahiers de la Quinzaine, XI-12, du 17 juillet 1910, *Notre jeunesse.)*

21

Qu'il y a dans le monde moderne
une hypocrisie du pacifisme — Hugo et Napoléon.

En même temps le peuple veut rêver de guerres il se délecte autant que jamais aux narrations des guerres passées; il aime autant que jamais les guerres, pourvu qu'elles soient faites par d'autres, par d'autres peuples; rappelez-vous seulement comme il y a seulement quelques semaines, le peuple dévorait dans les journaux les récits de la guerre asiatique. Le peuple est beaucoup plus lâche qu'autrefois, pour faire la guerre. Mais il est toujours aussi violent qu'autrefois. Il aime toujours autant la guerre. Tout ce qu'il demande, c'est que son précieux épiderme reste en dehors du débat. Il demande seulement que ce soit d'autres qui la fassent, qui la lui fassent pour son amusement de chaque jour. Et tout ce qu'il a retenu de la lutte de classe, à lui infatigablement enseignée par les intellectuels du socialisme, c'est que c'était, ou que ce serait une guerre, plus précisément une guerre militaire.

Pour qui veut se représenter les récentes aventures du socialisme réellement, sans illusion, il est

évident que tout ce que le peuple a retenu de l'ancienne lutte de classe intellectuelle, c'est que ce serait une guerre, militaire.

De ce qu'ils n'aiment point, ou de ce qu'ils n'aiment plus, à faire la guerre, de ce qu'ils ne veulent plus faire la guerre, il ne faut point se hâter de conclure qu'ils n'aiment plus la guerre. Ce serait témérité. Ils n'aiment rien tant que la guerre, aujourd'hui autant que jamais, pourvu que ce soient d'autres qui la fassent. Et autrefois, quand on aimait la guerre, on la faisait soi-même.

Il y a là une hypocrisie pacifiste parfaitement insupportable. On maudit la guerre ouvertement, formellement, officiellement, pour se donner du mérite et de la vertu, pour acquérir de la renommée pacifiste, conduisant à de la gloire humanitaire. Et secrètement, sournoisement, disons le mot honteux, clandestinement, on demande à la guerre, aux militaires, premièrement les apparats des pompes extérieures, deuxièmement les jouissances, les excitations des imaginations intérieures. Triple bénéfice. Détournement occulte.

Toute cette hypocrisie pacifiste, si éminemment représentée en Hugo, pour des raisons et pour des causes dont nous n'avons pu qu'indiquer beaucoup trop brièvement quelques-unes, devait culminer sur le nom de Napoléon, que l'on considère, sans doute avec beaucoup de raison, comme le génie même de la guerre moderne, peut-être même comme le génie de la guerre de tous les temps. Rien n'est donc aussi intéressant, rien n'est aussi représentatif, significatif, que l'attitude prise par les peuples

modernes, en particulier par le peuple françai envers la mémoire de Napoléon. Nulle mémoir officiellement, ne fut jamais aussi proscrite, aus maudite, aussi solennellement, que ne l'a été mémoire de Napoléon depuis le commencement d la domination pacifiste. Et les Français l'ont maud plus que personne, par une sorte d'exagération nati nale, par une vantardise, et, au fond, un orgue national, parce qu'il était à nous, on pourrait presqu dire par une sorte de coquetterie nationaliste pac fiste. Mais dans le fond des cœurs, et peut-être su tout des imaginations, il recevait des cultes. Adm rations occultes, qui aisément devenaient des adora tions. Et durant ces cinq longues semaines du mo de juin dernier passé, aujourd'hui nous savons, pa des infiltrations ultérieures, qu'un certain nombr de Français se dirent que si enfin le fait imminen devait se faire, il aurait tout de même été plu agréable d'avoir pour général en chef un certai général Napoléon Bonaparte, et d'être command par lui, que d'avoir pour général en chef un exce lent général de défense républicaine, l'honorabl monsieur le général Brugère. Il y a des moment dans la vie d'un peuple, où l'instinct reprend impudemment le dessus, que l'on serait capable d préférer un général en chef de défense militaire un général en chef de défense républicaine.

Toute cette hypocrisie pacifiste populaire, éminemment représentée en Hugo, et d'ailleu culminant sur le nom de Napoléon, devait culmin éminemment en la situation personnelle de Hug envers Napoléon. Et en effet rien n'est, dans c

ordre, aussi éminemment et uniquement représentatif que cette situation. Rien n'est aussi curieux. Rien n'est aussi saisissant. Disons le mot, car le vieil Hugo ne s'embêtait pas tous les jours comme un burgrave, rien n'est aussi amusant. Il n'y a pas un homme au monde, il n'y a jamais eu un homme dans toute l'histoire du monde, qui ait rendu autant de services à Victor Hugo que Napcléon Bonaparte, si ce n'est Napoléon premier, aucun homme, non pas même Dieu, dont pourtant il s'est beaucoup servi, non pas même Hugo même. Admirable, unique fournisseur d'inspirations. Et quand ce ne serait que cette admirable antithèse entre les grandeurs de Napoléon le Grand et les petitesses de Napoléon le Petit.

Relisez avec un peu d'attention critique *les Châtiments ;* c'est-à-dire, les lisant dans le livre ou dans votre mémoire, sur le texte, luttez un peu, si vous le pouvez, contre l'entraînement formidable de l'image et du rythme : et alors, sous la furieuse colère apparente et réelle, sincère, contre Napoléon III et contre le deuxième ou le Second Empire, ainsi que les nomme simultanément l'arithmétique officielle, aisément vous sentirez une plénitude secrète, l'intime satisfaction du fabricant, le contentement du poète, que ce vieux Napoléon premier permît à cet unique Victor Hugo de sortir de tels vers.

Officiellement donc il fallait, comme tout bon populaire, proscrire, exterminer, maudire Napoléon. Mais dans le dedans du poète, on en profitait pour faire des vers comme pas un. En réalité Victor Hugo

poète, — et qu'est-ce que Victor Hugo en dehors de Victor Hugo poète, — Victor Hugo poète ne sortit jamais du culte napoléonien. Le véritable Napoléon c'est le Napoléon où l'on rythme. Et dans *les Châtiments* même, dans *les Châtiments* autant et plus que nulle part, on sent courir une veine de contentement intérieur, d'avoir tant et si bien fait servir Napoléon premier.

Ce Napoléon premier qui sans doute en lui-même se vantait de ne jamais servir. Et qui avait passé sa vie à tant se servir des autres.

(Cahiers de la Quinzaine, VII-3, du 22 octobre 1905 *Notre patrie.)*

22

O Soldats de l'An deux! O Guerres! Épopées!

Plaine, océan, plateau, univers de blés temporels; plateau plat comme la main, dites-vous; sans une retraite, sans un recreux, sans une discrétion : toujours la même astuce paysanne : plateau où vous cacheriez, Halévy, vingt divisions; là, devant vous; comme dans le creux de la main. Il faut avoir fait des grandes manœuvres en Beauce. 1900. Quelques plis, des ondulations qui ne sont rien. Non elles ne sont rien dans l'immensité de cet univers d'horizontal, un rien, des ondulations innocentes : où vous cacheriez la Grande Armée. Vous verrez seulement si ça masque une division de cavalerie indépendante à trois brigades à trois régiments. A on ne sait plus combien d'escadrons et de pelotons. Plaines équitables en effet. Justes, non démocratiques. J'y pensais beaucoup, Halévy, et dedans je pensais beaucoup à vous la dernière fois que j'ai vu sérieusement du blé. Ce n'était malheureusement pas en Beauce. *Non licet omnibus.* N'étant pas universitaire, vous savez encore un peu de latin. Par amitié. C'était dans un pays que j'aime beaucoup, que vous aimez

beaucoup, que je trouve très beau, que vous trouvez très beau, que j'aime beaucoup pour lui-même, et parce que nous y avons quelquefois marché côte à côte, un pays que nous avons quelquefois parcouru ensemble, quelques rares fois, où nous avons quelques rares fois fait cette alliance, que je marchais comme vous, avec vous, sans beaucoup causer (le silence est si bon), de votre pas, qui est sensiblement plus fort que le mien, plus voulu, plus robuste, plus territorial, mais peut-être un tout petit peu plus intellectuel, de votre pied, non pas à côté de vous, mais à votre côté, à votre droite; et même une fois nous nous sommes assis, toujours ensemble; c'était après avoir fini de monter la côte assez forte assez douce de la route nationale, de la grande route (assez douce comparée à la côte de Saint-Clair ou Gometz-le-Châtel); nous avions fini de monter la côte de la grande route qui sortant d'Orsay par le Guichet est la route de Versailles; nous nous sommes assis parce que nous allions nous séparer; vous alliez me quitter; parce que vous rentriez à Jouy, pour déjeuner; c'était le jour où vous m'aviez apporté cette admirable *Histoire de quatre ans ;* il y a déjà du temps; quatre ans; mais quatre années moins pleines; peut-être; que les vôtres; nous nous sommes assis sur le bord du talus du fossé, sur le rebord extérieur, à gauche de la route; je nous vois encore; j'étais en sabots, bien que je ne sois pas poseur, vous le savez; et vous étiez en souliers; vous aviez bien raison; mais j'étais tout près de ma maison; et c'était vous, en passant, qui m'aviez enlevé; je vous expliquais même (nous ne pouvons malheureusement jamais

nous passer d'explications (c'est le grand vice intellectuel), de donner et d'écouter des explications, toujours) (d'en recevoir, et, quand on ne nous en donne pas, d'en demander) je me rappelle très bien que je vous expliquais qu'on nous parle toujours des armées de la Révolution, des soldats de la Révolution, qu'on nous dit toujours l'armée de la Moselle en sabots, l'armée de Sambre-et-Meuse, que tout de même il faut s'entendre, que rien n'est aussi bon qu'une bonne paire de sabots, pour les longues marches, pour les marches très longues, très poussées, très soutenues, très patientes, aussitôt surtout que l'on avait affaire aux terres molles, ou mollies, notamment aux terres labourées; que le soulier ne reprenait ses avantages, et ses droits, que sur le sol ferme et sec d'une route, bien entretenue, pour ainsi dire d'une route théorique en été; que pour les paysans que nous étions (en ce temps-là), au point de l'être demeurés encore à présent en ce temps-ci, que pour les paysans que nous étions, et que je me rappelle très bien, marchant sur de la vraie terre, sur de la terre paysanne, rien ne valait deux bons sabots de bouleau ou de hêtre à se mettre dedans les pieds, ou à mettre les pieds dedans, comme vous voudrez, avec de la bonne paille bien sèche; que donc tous ces gars-là n'étaient pas aussi malheureux qu'on nous les fait; qu'ils marchaient comme des bons gars, avec leurs sabots; qu'ils y mettaient les pieds; ce n'était pas en effet des sabots de littérature, c'était des bons sabots de bois; et quand leurs sabots les embarrassaient, quand leurs sabots les embêtaient, quand leurs sabots les gênaient,

quand ils n'en avaient plus envie (des sabots ont beau être bon(s), et valoir mieux que des souliers, tout de même on peut s'en lasser, à la fin) ils faisaient, les bons gars, comme on a toujours fait dans tous les pays du monde où l'on a su marcher proprement quand on a voulu marcher proprement : ils mettaient leurs deux sabots sur leur épaule, attachés avec une ficelle par les deux trous comme chez le marchand, et ils s'en allaient nu-pieds; je le sais; je me rappelle très bien.

Vivent les sabots de bois. Ils mettaient leurs deux sabots sur leur sac; à cette seule condition qu'ils eussent un sac; et leur sac même, quand ils en avaient un, ce qui était au moins aussi rare que d'avoir des sabots, et presque aussi rare que d'avoir des souliers, leur sac n'était point cet énorme sac moderne raide des armées modernes, ce sac scientifique, où l'on a tout mis, où l'on a tout prévu, excepté, ce sac ennemi de l'homme, scientifiquement fait, scientifiquement établi, scientifiquement construit, scientifiquement imaginé, où l'on a scientifiquement tout mis, scientifiquement tout prévu, hormis, excepté qu'on a scientifiquement oublié d'y mettre ceci : que l'homme aurait envie de le porter; de l'avoir, de le garder, sur ses deux épaules, de marcher dessous; sac moderne, ennemi de l'homme, où scientifiquement et modernement on a tout prévu, excepté, scientifiquement et modernement, un petit coin bien abrité, dedans, pour y mettre la bonne volonté, la (bonne) envie qu'aurait l'homme de le porter; de sorte qu'aujourd'hui, je veux dire que demain, inéluctablement, infailliblement, scientifi-

quement, il y aurait des quantités de ces sacs scientifiques modernes, uniquement faits pour les grandes manœuvres, et encore, par les plus puissantes commissions militaires scientifiques modernes, qui iraient s'asseoir (je dis bien les sacs, je ne dis pas les hommes) qui seraient poliment priés d'aller s'asseoir dans les fossés des routes, un nombre qui serait à calculer, évidemment, qui resterait à déterminer par des moyens plus scientifiques, mais on peut avancer un bon nombre, un assez grand nombre, et d'y attendre patiemment soit les fourgons amis, soit les fourgons ennemis; mais comme les fourgons ennemis ne seraient pas moins embarrassés que les fourgons amis, et ne resteraient pas moins en panne, d'y attendre de préférence la fin des hostilités.

C'était un sac ami. Leur sac n'était point, est-il besoin de le dire, un sac moderne et automatique, imbécile et scientifique, établi scientifiquement par des commissions de vieux généraux qui se le mettent sur le dos trois minutes et quart pour voir comme ça fait, pour enquêter, pour constater scientifiquement comme ça fait. C'était comme c'était. Un sac. Enfin vous savez ce que c'est qu'un sac. Tout le monde saurait ce que c'est qu'un sac s'il n'y avait pas les scientifiques; les commissions; les généraux commandants de corps d'armée. Comme c'était. Comme ça se trouvait. Un sac nom commun. Pas un *Sac*. Généralement un sac en peau, avec des poils dessus, fauve. Et ce sac, figurez-vous, savez-vous ce qu'il était : il était portatif. On n'a pas idée de ça. Si nous n'avions pas les textes, les monuments, les témoignages les plus authentiques. C'est incroyable. Un

sac, qui est fait pour être porté, eh bien il était portatif. Il aurait pu être n'importe quoi, ce sac, notez bien : il pouvait être géométrique, administratif, immobilier : il aimait mieux, il préférait être portatif : alors les hommes le portaient. Il n'était pas lourd par un décret du Président de la République. Il est vrai que c'était la République première. Et qu'elle se présidait drôlement. Lourd ou léger, suivant l'occasion, suivant l'événement, suivant la fortune. Du jour. Quand il était léger, c'était bien, parce qu'il n'était pas lourd à porter. On y mettait ce qu'on pouvait, ce qu'on trouvait, *ce qu'il y avait dans le palelin*, ce qu'on avait besoin d'y mettre, quoi. Et quand il était lourd, c'était bien. C'était mieux encore : c'était *qu'on y avait mis ce qu'on avait besoin.* Parce qu'il n'était point lourd de quantités incroyables de tripoli calculées scientifiquement. Par additions, multiplications et divisions de jours et d'hommes. Mais il était lourd de ce qu'on avait trouvé, de ce qu'on avait pu y mettre, de ce qu'on avait eu envie et besoin d'y mettre. Et ce qu'ils avaient eu envie et besoin d'y mettre, vous le savez aussi bien que moi, Halévy, puisque vous vous êtes fait un si bon marcheur : c'était à boire et à manger; allons donc; parce que, n'est-ce pas, il ne faut pas nous conter des histoires, et vouloir nous faire croire que tous ces gens-là ont conquis le monde, traversé l'Europe vingt fois, sans compter les batailles, sans manger et sans boire un seul instant. Et encore je ne parle pas de la Fontaine IX, 2, 17.

Ni de la Fontaine VII, 13, ni de beaucoup d'autres

la Fontaine. Il y en a tant. De la Fontaine. Il y en a partout.

Et le peu d'administration qu'il faut qu'il y ait dans un sac, eux-mêmes l'administraient.

Le boire et le manger, sans quoi l'homme n'a jamais rien fait dans le monde.

Pour qui l'homme a tant fait dans le monde. Jusqu'à la nourriture charnelle supracharnelle.

C'étaient des hommes, de pauvres hommes comme nous.

Quand donc ils portaient leur sac, ils en étaient heureux, de leur sac. Et de le porter. C'était un ami. Ce n'était pas *le* sac, c'était *leur* sac. C'était leur affaire à eux. Ils y mettaient leurs affaires. Quand ils portaient ce sac, ils portaient une affaire à eux; ils portaient leurs affaires; leur propre intérêt; leurs intérêts; ils portaient leur propre corps. Ils ne portaient point un objet de revues, de misères, d'inspections de toutes sortes, d'embêtements. Ils travaillaient pour eux enfin, ils ne travaillaient pas pour le gouvernement. Ils ne travaillaient pas officiellement, ils travaillaient réellement. Ils ne travaillaient pas administrativement, ils marchaient comme des bons enfants, comme des bons garçons. Ils ne travaillaient pas arbitrairement, ils travaillaient librement. Ils ne travaillaient pas gouvernementalement, ils travaillaient naturellement. Ils ne travaillaient pas scientifiquement. Ils travaillaient, ils allaient, ils vivaient humainement.

Portant ce sac ami, portant leur ami leur sac, leur seul mobilier, mais leur mobilier, leur petit meuble, pardieu, un sac de berger, de bouvier,

d'ouvrier des champs; je l'ai dit : un sac de peau de bête, fauve, avec le poil; mais n'étaient-ils pas tout cela et n'allaient-ils pas le devenir tout à fait en grand; des bergers, des bouviers de quels grands troupeaux; maréchaux d'Empire; littéralement un sac de trimardeurs, mais n'étaient-ils point essentiellement des trimardeurs, et n'ont-ils point été essentiellement des grands compagnons, *des compagnons du tour d'Europe* comme il y a eu pendant des siècles tant de compagnons du tour de France, comme il y en a peut-être encore aujourd'hui quelques-uns; et les guerres de la Révolution et de l'Empire n'est-ce pas cela; ne sont-elles pas venues de là toutes : d'un instinct profond, d'un besoin vieux et puissant comme une race, profond comme un peuple, de toute une race de compagnons, de tout un peuple de trimardeurs qui ayant fini, une bonne fois fini leur tour de France éprouvèrent ce besoin, cet irrépressible besoin de faire un peu, après ensuite, (et cela se comprend si bien), leur tour d'Europe; et la Révolution elle-même et l'Empire elle-même n'est-elle point toute entière là, toute entière issue, sortie, venue de là : toute une race, tout un peuple de trimardeurs intellectuels qui ayant fait leur tour du monde, le tour de leur monde intellectuel, et qui voulurent (pourquoi, mon Dieu) faire en plus le tour de la politique; ils allèrent donc nu-pieds par les routes de l'Europe et de la politique; ce qui en est advenu, nous le savons; et l'histoire de ce monde ne l'oubliera jamais; ceux qui n'avaient pas de souliers avaient des sabots; ceux qui n'avaient pas de sabots marchaient les pieds nus; ceux qui avaient

des sabots marchaient généralement les pieds nus aussi; quelquefois ils mettaient leurs sabots, pour marcher; parce que le sabotier leur avait dit, avait voulu leur faire croire que c'était fait pour ça; mais généralement, suivant l'instinct (et la raison, parce que c'est un des plus grands principes (de morale rationnelle) que le sabot prime le soulier et que, d'autant, le pied nu prime le sabot) généralement, comme les gamins des bois et des plaines, comme ces grands gamins maraudeurs et dénicheurs de nids qu'ils étaient tous (rien de la contamination de l'école primaire) ils mettaient leurs sabots, quand ils en avaient, où nous avons dit, sur leur épaule, sur le sac, sur ce sac; ils gardaient leurs sabots pour les grandes occasions; ils ménageaient leurs sabots, les avaricieux; ils se disaient que de la peau de bonne race repousse toujours pour faire de bonnes semelles de cuir de peau; et qu'une semelle de bois, quand elle est usée, il faut aller chez le marchand; ils gardaient donc leurs sabots pour les par trop mauvais chemins de cailloux et de mauvaises pierres, trop pointues, trop irrégulières, trop dansantes sous le pied et perçantes; ils gardaient leurs sabots, doit-on le dire, l'histoire est implacable, et ce que je vais vous dire, mais n'en parlez pas trop, je le sais, moi aussi j'ai mes fiches; ils gardaient leurs sabots, les faquins, les pendards, *ils gardaient leurs sabots pour faire dans les villes des entrées triomphales.*

(Cahiers de la Quinzaine, IX-1, du 6 octobre 1907, *de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle.)*

23

O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires.

Nous sommes une génération sacrifiée. Nous ne sommes pas seulement des vaincus, une génération vaincue. Cela ne serait rien. Cela n'est rien. Il y a des défaites glorieuses, des désastres retentissants, plus assis, qui fixent mieux la gloire, plus beaux, plus admis, plus commémorés que n'importe quel triomphe. Mais notre défaite est la pire de toutes, une défaite obscure, et nous ne serons pas même méprisés : nous serons ignorés; tout au plus nous serons peut-être grotesques. Il y a des défaites, *Waterloo morne plaine*, qui plus que des victoires plus avantageusement, se fixent dans les mémoires des hommes, dans la commune mémoire de l'humanité. Nous serons mesquins, nous serons petits, nous serons ordinaires, nous serons moyens, ou plutôt nous ne serons pas du tout. On ne s'occupera pas de nous. Nous passerons inaperçus. Une défaite sans grandeur, liminaire, nous aura condamnés à ce silence éternel, temporellement éternel. Un silence régnera, un silence pésera, le silence se fera sur nous. Ou plutôt il n'aura pas même à se faire. Il se fera, il se

sera fait tout seul, de soi-même. Devant l'histoire ce n'est pas le silence qui aura jamais à donner, à se trouver des causes positives, des efficiences. Il est de règle et les déficiences suffisent. Pour l'établir. Il suffit que les déficiences jouent et laissent librement la place, donnent place libre, le peu de place qu'il y a, aux efficiences concurrentes. Nous ne serons jamais grands; nous ne serons jamais connus; nous ne serons jamais inscrits. Nous ne serons jamais grands. Nous ne serons pas de l'ordre même où il y a, où il peut y avoir de la grandeur, historique. L'histoire n'aura aucun moyen de nous mesurer. Et à vrai dire elle n'en aura aucun goût. Elle n'inscrit à vrai dire que ceux qui s'inscrivent eux-mêmes. Elle ne mesure, elle n'enregistre que ceux qui se font mesurer de force. C'est encore un royaume qui ne se prend que de force, qui *souffre la force*, et les hommes de force, *et violenti rapiunt illud*. On aura beau changer les méthodes historiques. Il y aura toujours peu de place(s) dans l'histoire, dans la mémoire, même commune, et dans les opérations de la mémoire, dans toutes les sortes de commémorations, et les véritables inscriptions seront toujours fort rares.

Dans cette rareté, dans ce resserrement du marché de l'histoire c'est une singulière destinée; et ce serait un malheur irrévocable, une infortune infinie que la nôtre, pour qui mettrait son espérance, le sot, dans les jugements et dans les connaissances de l'histoire temporelle. Pour qui mettrait, pour qui placerait son espérance, temporelle, dans aucunes sortes de commémorations, temporelles. Nous pou-

vons nous rendre aujourd'hui ce témoignage, nou
pouvons l'introduire, l'apporter, le donner solenne
lement, le contribuer, aujourd'hui que nous avon
l'âge et l'expérience, que nous avons acquis l'un
l'autre, au juste prix, qui est cher et irrévocable, d
connaître, de pouvoir à notre tour mesurer la vie
l'action. Nous pouvons parler aujourd'hui, nou
avons acquis de pouvoir parler des jeunes gens qu
nous fûmes comme on parlerait d'étrangers, comm
nous parlerions de jeunes gens que nous aurion
connus, dans le temps. Nous pouvons donc en tout
justice, en toute mesure, et j'ajouterai même pou
cette fois en toute impartialité, nous rendre ce témo
gnage, et c'est un témoignage posthume, que nou
valions des hommes qui ont eu les plus grandes fo
tunes historiques et que nous n'aurons pas de fo
tune du tout.

Nous pouvons le dire aujourd'hui, puisque c'e
vrai, et qu'on ne nous croira pas. Nous valions d
hommes qui ont eu les plus hautes fortunes. Nou
étions des jeunes gens, dont nous pouvons parl
aujourd'hui avec un entier détachement, qui valion
je ne dis pas seulement des hommes comme ceux d
la Commune, mais, je le dis comme c'est, les homme
de la Révolution et de l'Empire. Et valant autan
nous avons autant qu'eux, peut-être plus que
plupart d'entre eux, jeté dans l'action, dans
public, dans le civisme, dans le civique, notre corp
et nos biens, le peu que nous en avions, plus encor
plus peut-être. Sans compter. Nous y avons jet
notre destinée toute entière. Mais cela sans aucu
rendement historique. Nous avons fait, opéré e

éalité, autant qu'eux; peut-être au moins. Mais le nécanisme était petit. Et une fois de plus, une fois ncore nous retrouvons, nous recoupons ici cette mportance capitale du mécanisme. Et on avait beau mettre du grand. A l'entrée. Il n'en pouvait rien ortir, il n'en est rien sorti que de petit. A la sortie, u débouché, à la maison de vente; au magasin. Nous fournissions du grand à cet appareil. Mais hisoriquement comment le savoir, comment le *prouver?* utomatiquement il n'a jamais rendu, il ne nous a amais rendu et fourni, il n'a jamais rendu et fourni u monde et mis dans le commerce que du petit. Nous avons été grands, dans la réalité; mais nous e l'avons été que dans la réalité. C'est comme rien. Nous ne l'avons pas été dans l'enregistrement, dans appareil d'enregistrement, dans l'histoire. Et quand ous le disons nous parlons comme des imbéciles. Nous apparaissons comme des imbéciles. Nous avons air d'être des imbéciles. Et nous le sommes; puisque ous faisons figure d'imbéciles. Qu'importe que nous yons été grands *en réalité?* L'histoire ne s'occupe as des réalités. Elle n'a que faire de la réalité. Elle occupe de ce qui fait figure. Elle s'occupe des gures ainsi faites, ainsi obtenues, et de les mesurer, omme elle peut. Elle s'occupe de ce qui apparaît. cience de mesure, comme toute science communément admise, science des mesures de l'événement, t de mesures communément, généralement grossières, puisqu'il faut qu'elles soient communément dmises, *puisqu'il faut que ça s'enseigne*, et ainsi que a se transmette, elle ne peut s'occuper, elle ne 'occupera jamais de ce qui est mesurable. Elle

n'aura pas besoin de nous flétrir. Elle n'aura mêm
pas à nous mépriser. Elle ne s'occupera pas de nou
Elle nous oubliera, nous ignorera. Si elle s'occupa
de nous, tout ce qu'elle pourrait faire pour nou
serait de nous traiter négligemment d'imbécile
Pour avoir tant mis dans un tel mécanisme. E
quoi elle se tromperait, du tout au tout. Mais el
y est accoutumée.

Contre ce verdict où serait d'ailleurs l'appel ten
porel? Nous paraîtrions les mains vides. Mais nou
ne paraîtrons même pas. Nous n'irons jamais jusqu
l'audience, et à la présentation à cette reine d
temps modernes, souveraine incontestée des tem
futurs. Maîtresse de tout jugement. Étant maîtres
de toute postérité.

Reine de tout le temps.

Reine du temps. Même. *Regina temporis acti. R
praetereuntis.* Reine terrienne. Reine temporell
Regina terrarum et rerum praetereuntium.

Où sont, dira-t-elle, où sont les marques de vot
action, les signes, les mesures de votre dévouemen
les mesures de vos sacrifices? Où sont vos document
vos monuments, vos preuves, vos témoins? Vos mo
d'écrit? *L'histoire se fait avec des documents.* Où so
vos témoignages sensibles? Vous y avez mis, auta
que les autres, votre cœur et votre corps, vous
avez engagé vos cœurs et vos biens, vous y avez m
vous vous y êtes mis corps (et âme). Tout ce q
vous aviez; tout ce que vous étiez. Plus encore.
le sais. Mais je ne (le) sais pas. Je n'en sais ric
Moi officiellement je ne sais rien. Avez-vous v
papiers? Je ne laisse passer que ceux qui ont c

papiers. De ces papiers qui emplissent les archives. Les liasses de papiers. Où sont vos barricades. C'est à peine si vous avez renversé quelques ministères. Et encore vous vous y êtes pris de telle façon, imbéciles, de si mauvaise grâce que vous avez l'air, que vous vous êtes donné l'air que ce n'est pas vous qui les avez renversés. Vous ne m'en apportez aucune preuve. Tout le monde pourrait vous le disputer, et contester, et le plaider contre vous. Tout se plaide. Où sont vos mesures? Vous ne m'apportez que de ce que je ne peux pas mesurer. De ce qui n'a pas de mesure matérielle. De commune mesure. Vous n'avez même pas renversé un gouvernement. Où sont vos mourants et vos morts. Vous mourez tous dans votre lit. Je ne m'intéresse pas aux personnes qui mettent cinquante ans à mourir dans leur lit. Cela aussi n'entre pas dans mes comptes. Cela aussi n'est point matière de mesure, objet de mes mesures. Vous ne m'apportez jamais que de l'immesurable. Où sont vos guerres civiles et vos guerres nationales? Vos guerres plus que civiles? Où sont vos batailles rangées? Où (sont) vos échafauds, les échafauds que vous avez dressés et ceux où vous êtes montés? Car, vous comprenez, pour nous, ça revient identiquement au même : c'est l'échafaud, c'est la barricade, c'est la bataille, c'est l'appareil qui fait la grandeur et la dimension, c'est le parement et l'appareil qui fait la capacité historique; c'est l'arrimage : peu importe après que vous soyez dessus ou dessous. Et le côté de la barricade est ce qui m'importe le moins. Pourvu qu'il y ait des barricades. Mais où sont vos batailles de rues, où sont vos batailles de

plaines? Les chaudes batailles dans les blés brûlés Wagram. Ce brûlant soleil. Cette poussière. Et cett brûlante journée de juin où il y avait eu un orag la veille. Vous vous rappelez. Et alors les terre étaient détrempées, comme disent nos historiens Vous comprenez ce que ça veut dire. Ça veut dir qu'il y avait de la boue. La sale boue (noire et liquide des plaines belges. Boueuse. Pleine de boue La terre pleine de terre et d'eau. Alors on n'en sor tait pas. Alors l'artillerie n'avançait pas. Vous com prenez. Les canassons ne tiraient pas. Ne pouvaien pas en sortir.

Voilà la vérité. Alors la bataille a commencé tro tard. Des fondrières, quoi. Ce que dans tous le pays du monde on a toujours nommé vulgairemen des fondrières. Alors il y avait de la boue, de l boue ordinaire, de la boue comme il y en a tous le jours, jusqu'aux essieux. Seulement ce jour-là el a compté, la boue. Vous vous rappelez. Tout l monde se rappelle. Il y en a souvent, de la boue Tout le temps elle embête les charretiers. Seulemen ce jour-là, un jour élu, elle a embêté les charretier de canons. Où sont vos martyrs? Où sont vos héros Où sont seulement vos victimes? Vous savez qu je vous ai dit que pour moi ça revient au mêm Les centaines et les milliers et les centaines de mi liers d'hommes marchant du même pas, tombant d la même mort, éternellement impérissables pour mo les centaines et les milliers et les centaines de millie d'hommes courant au même assaut, pliant de l même défaite, battant du même cœur, courant d même pied, soufflant, chantant du même souffl

charriés du même élan, éclatants de la même victoire, marchant du même pas, chargeant de ce même pas de charge, chancelants, rompus de la même débâcle, oscillants de la même détresse, crevés du même désastre, éclatants, rompus du même triomphe; ces formidables et irréguliers alignements; ces centaines et ces milliers d'hommes, et ces centaines de milliers d'hommes penchés de la même pente, le corps tendu en avant, penché de la même pente incliné, en avant de la même inclinaison, innombrables corps obliques parallèlement promenés, parallèlement avancés, parallèlement se mouvant et mûs, innombrables corps mortels, impérissables pour moi, innombrables corps obliques parallèles, parallèlement conduits, parallèlement destinés vers le destin de l'assaut. Où sont vos *Marseillaises?* Et les clameurs innombrables dans les plaines? Les clameurs immenses, les montées des clameurs, les clameurs grandissantes, les clameurs assourdissantes; les stations et les prolongements et les profilements dans les prés; les pas lourds dans les labours, si légers; les pas empâtés dans les labours; les mottes de terre; et les clameurs dans les blés, les incendies dans les blés mûrs, les meurtres dans les blés chauds. Et les drapeaux dans les charniers, les drapeaux en guenilles, penchés au front des bataillons? Ces énormes alignements mousseux, fins ou carrés, linéaires ou trapus, sur le mouvant terrain, d'hommes au jarret également tendu, le front en avant de la tête, la tête en avant du corps. Et les drapeaux couchés comme eux, battant comme eux, les drapeaux déchirés, claquant comme eux, déchirés

comme eux, déchirés comme le fond de culotte d
comme l'habit bleu et comme le parement et comm
la peau qui est dessous. Parbleu ! ils n'étaient pa
déchirés exprès pour le Musée de l'Artillerie. I
étaient déchirés comme tout. A force d'avoir serv
Car c'est très drôle : des drapeaux qui servaien
comme la cantine, comme les bretelles de giberne
Les drapeaux inclinés de la même inclinaiso
battus comme eux, de la même tempête, craquan
comme eux, craquant comme des branches, comm
des vraies branches, d'arbres, noyés du même flo
battus de la même tourmente. Les drapeaux eff
lochés, usés, pliés à la hampe comme la voile a
mât, tendus comme eux, pointant, pointés comm
eux, culbutés comme eux, à la face du ciel, terrassé
comme eux, vaincus comme eux, — se relevan
comme eux. Où sont vos batailles de pleine plain
et la section défendant le village, et sous l'arder
soleil, et les hommes dans le fossé, et la célèbr
défense au coin d'un bois, du célèbre bois; et l
mamelon, *Derrière un mamelon ;* et le moulin su
la butte, l'irrécusable moulin; et le général, et l'Éta
Major avec ses lorgnettes; le même État-Majo
bien entendu qui devait (tant) trahir plus tard
mais quand ça va mal on dit qu'il trahit, on vo
qu'il trahit. Quand ça va bien, on ne trahit jamai
et le général des généraux.. Vous me comprene
voilà ce qu'il faut me dire, à moi. Alors je vou
entends. Mais vous vous n'entrez ni dans l'histoi
militaire ni dans l'histoire économique. Vous n'e
trez pas dans l'histoire militaire, la seule qui m'i
téresse au fond. Et d'autre part vous n'entrez pa

davantage dans les statistiques, vous savez, dans les histoires économiques, la seule à laquelle je suis forcé par les pouvoirs publics, depuis les nouveaux programmes, de faire semblant de m'intéresser uniquement; aussi je l'aime, dites-le bien, comme ma fille unique. N'oubliez pas surtout de bien le répéter à ces messieurs les inspecteurs. Vous me parlez de maladie et de mort. Une mort qui dure aussi longtemps ne m'intéresse pas. Elle m'est même suspecte, sachez-le. Et à bon droit. Avez-vous seulement cette magnifique hécatombe, cette semaine rouge, les rues rouges, *la rue rouge*, cette semaine pourpre, cette semaine admirable, cette semaine pourprée, cette semaine sanglante, rouge comme une rose pourpre, ces trente mille morts, trente mille fusillés. Et pour Paris l'auréole, la tragique auréole de ce double siège. Non, n'est-ce pas. Alors de quoi parlez-vous? Apportez-moi donc seulement vos morts. Voyons, comptons-les.

(Cahiers de la Quinzaine, X-13, du 20 juin 1909, *à nos amis, à nos abonnés.)*

24

Que Jeanne d'Arc ne fut pas proprement un Chevalier.

Elle était peuple et chrétienne et sainte. Elle fut très certainement en un sens une femme d'armes; on pourrait presque dire une guerrière. Elle fut incontestablement un très grand chef militaire. On ne peut pas dire, à moins d'y tenir, à moins de vouloir parler exprès un langage bien impropre, qu'elle ait été proprement un chevalier. Le dirai-je, elle était trop profondément peuple et encore plus trop profondément chrétienne et trop profondément sainte. Ce qu'il y a d'honneur humain et on pourrait presque dire de stoïcien on pourrait presque dire dans cette religion de l'honneur qu'était la chevalerie, les lois et faits, la loi et le geste et l'attitude de chevalerie ne s'accordait pas toujours avec une religion qui a mis l'Orgueil en tête des Capitaux, qui a fait de l'humilité plus peut-être qu'une vertu, son mode même et son rythme, son goût secret, son attitude extérieure et profonde, charnelle et spirituelle, sa posture, ses mœurs, son expérience perpétuelle, presque son être. Il y eut il ne faut sans doute peut-être pas dire pendant tout le Moyen-

Age, mais pendant tout le règne de la Féodalité il y eut si je puis dire et plus que quelque contrariété et comme une certaine concurrence profonde entre la religion de l'honneur et la religion de Dieu. Soyons assurés que Jeanne d'Arc le sentait très profondément. Elle était trop profondément peuple et trop profondément chrétienne et trop grande et trop profondément sainte pour ne pas le sentir et l'avoir senti très profondément. Elle fut une fleur de vaillance française, de charité française, de sainteté française. Elle fut une fleur de la race chrétienne et de la race française, une fleur de chrétienté, une fleur de toutes les vertus héroïques. On ne peut pas dire, à moins de forcer beaucoup le sens des mots, ou au contraire à moins de se remettre à parler mou, qu'elle fut une fleur de chevalerie. Une vocation trop profonde l'avait marquée. Croyons qu'une sainte marquée à ce point pour tant de grandeur et pour une vie si profonde, marquée à ce point pour toutes les vertus, marquée, appelée à ce point pour le ciel avait mesuré d'avance tout ce qu'il y a de précaire dans un honneur qui n'est que de ce monde. Elle faillit entrer plusieurs fois en conflit avec les lois de la guerre, qui étaient un cas particulier, mais la partie la plus considérable de la loi de chevalerie. Elle faillit entrer plusieurs fois formellement en conflit avec les lois de chevalerie. Elle y entra formellement au moins cette fois, ce jour où ayant ville prise elle ne voulut point *laisser aller* un paquet de prisonniers français que les Anglais avaient avec eux dans la ville, et qu'ils voulaient et devaient emmener, car ils étaient à eux, autant

qu'on peut être à quelqu'un, de par toutes les lois de la guerre, puisqu'on ne les leur avait pas rachetés, puisqu'on ne les leur avait pas repayés. Mais les marchands du Temple aussi avaient payé la patente, les marchands du Temple aussi étaient en règle. Elle ne s'embarrassait point de tout ça. L'idée de laisser partir tous ces pauvres gens, d'une ville qu'elle avait prise, lui était monstrueuse. Elle ne s'embarrassa pas de tout son règlement. Tout ce règlement, qu'elle savait très bien, qu'elle connaissait parfaitement, mais qu'elle connaissait comme appris, après, qu'elle ne connaissait point d'enfance, de Domremy, tout d'un coup ne lui pesa plus rien dans les mains dans un de ces accès de grande charité comme il n'en a été donné qu'aux plus grands saints. Elle entra dans une de ces grandes colères blanches, de ces grandes colères pures qui faisaient trembler une armée. On céda vite, on céda, on céda, aussitôt on céda. On arrangea tout ça. On se dépêcha. On les paya aux Anglais. On paya. On ne paya pas. Tout le monde avait parfaitement compris que ces gens-là ne s'en iraient pas de là. Les Anglais avaient pourtant capitulé à cette condition qu'ils s'en iraient saufs *avec leurs biens*. Mais les Anglais aimaient mieux s'en aller. Quand elle était là, ils aimaient généralement mieux s'en aller. C'était une habitude qu'elle leur avait fait prendre. Il y avait en ce temps-là au royaume de France de certaines heures qui sonnaient où les Anglais avaient envie de s'en aller. Quand elle entrait dans ces saintes colères, il ne faisait pas bon. Les Anglais n'en menaient pas large. Les Français non plus

d'ailleurs. Elle avait de ces grandes colères qui n'ont été données qu'aux très grandes saintes, qui par la grande colère de Jésus, articulées par la grande colère de Jésus chassant les marchands du Temple rejoignent dans le temps les plus grandes colères des plus grands prophètes du plus grand peuple d'Israël.

Ces lois de chevalerie d'ailleurs dès lors déclinante devaient bien d'ailleurs le lui revaloir, comme il arrive *toujours* quand un être en son âme profonde manque intérieurement de respect à une loi. Les lois savent toujours quand on leur manque, fût-ce dans le plus profond du cœur. Et c'est ce qu'elles pardonnent forcément le moins. C'est ce qu'elles pardonnent certainement le moins. Cette blessure profonde, cette blessure secrète, ignorée de tous, qu'elles ont vue. Jamais elle ne fut couverte, — et l'on peut dire que c'est une des conditions, que c'est peut-être la condition temporelle, je veux dire la condition de temps et de monde, comme nous disons de milieu où sa mission était appelée à se produire, qui lui retirant toutes les garanties de la guerre ordinaire, la laissant, la faisant exposée aux risques de guerre extrêmes, et surtout aux risques de guerre en outre, extraordinaires, donna à sa mission, à l'accomplissement de sa mission, cette grandeur unique de risque, d'exposition au danger, — jamais elle ne fut réellement couverte par les lois de chevalerie. C'est ce qui donna un prix unique à ses Vertus héroïques. Voici ce que je veux dire. Il faut bien voir, il faut mesurer cette héroïque ascension de sainteté, il faut bien mesurer au juste à quel degré

de sainteté, à quel degré d'héroïsme elle était parvenue et constamment se tint. Quelles que soient les forces des sources vives, quelles que soient les inventions et les perpétuels rejaillissement et jaillissements, quelles que soient les inépuisables nouveautés de la grâce il y a ensemble indéniablement une certaine technique, une certaine sainte hiérarchie comme professionnelle, une armature et une ossature presque de métier, une certaine sainte hiérarchie professionnelle de la Vertu héroïque et de la sainteté. Il y a des degrés qui sont les degrés mêmes du Trône. Au premier degré Jeanne d'Arc eut dans leur plein les vertus de la guerre, qui ne sont pas petites. Je veux dire très expressément par là et très proprement qu'elle entra dans le jeu de la guerre et dans le risque de guerre à plein, sans aucune restriction, sans aucune intervention, sans aucune intercalation de protection divine propre. Elle obéissait, elle accomplissait une mission divine propre dans un monde humain sans avoir touché une protection divine propre correspondante. Elle avait reçu l'ordre; elle avait reçu la vocation; elle avait reçu la mission. Elle obéissait, elle exécutait l'ordre; elle répondait à la vocation; elle accomplissait sa mission. Elle procédait à l'exécution, à l'accomplissement de sa mission dans une humanité dure (et tendre), dans un monde, dans une chrétienté dure et tendre, elle-même douce et ferme, forte, douce, quelquefois apparemment dure. Apparemment rude. Pendant toute sa mission elle reçut assistance de conseil, nous le savons, par l'assistance et le conseil constamment renouvelé, constamment présent de

ses voix. Par cette sorte d'assistance de conseil, presque féodale, perpétuellement renouvelée, perpétuellement présente. Pendant toute sa mission, et j'y compte sa captivité, quelques absences qu'elle ait eu à y souffrir, et sa mort. Pendant toute sa mission et dedans pendant sa captivité elle reçut constante assistance de conseil de ses voix et une abondance de grâces dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Le jour de sa mort elle reçut une grâce qui ne fut jamais donnée peut-être, ainsi et à ce point, à aucune autre sainte, de sorte que le jour de sa mort ne fut déjà plus pour elle le dernier jour de la vie de cette terre mais littéralement réellement déjà le premier jour de sa vie éternelle. Mais enfin avec cette mission, avec cette vocation, avec toutes ces grâces, avec tous ces dons, avec cette présence constante de conseil elle ne reçut jamais ni la grâce, ni le don, ni le conseil, ni aucune faveur d'être invulnérable. Elle fit la guerre exposée à tous les accidents de la guerre. Elle fit comme tout le monde une guerre comme tout le monde. Moins heureuse que tant de saintes, moins heureuse que tant de prophètes mêmes et que tant de chefs du peuple d'Israël les anges qui l'assistaient de leurs conseils, ou les saints, ne combattaient point à ses côtés. Jamais la parole de Jésus : *Penses-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, qui me donnerait aussitôt plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliraient les Ecritures qu'il faut que cela arrive ainsi?* ne s'accomplit aussi pleinement dans une sainte et nous réjoignons ici cette vocation, cette élection unique, cette imitation unique par laquelle

on peut dire que de toutes les saintes elle fut celle à qui certainement il fut donné que sa vie et sa Passion et sa mort fut *imitée* au plus près de la vie et de la Passion et de la mort de Jésus.

Je sais bien que je ne pourrai jamais mettre dans les *Mystères* tant de grandeurs. Je voudrais ici marquer seulement quelques articulations essentielles. Si je pouvais quelque jour écrire une *vie de Jeanne d'Arc* en cinquante et quelques pages, ou encore, ce qui vaudrait mieux, en deux ou trois cents lignes, j'essaierais de marquer quelques articulations essentielles. J'essaierais de montrer je ne dis pas dans un certain parallèle mais dans une certaine imitation comment elle fut et la plus éminente et la plus fidèle et la plus approchée de toutes les imitations de Jésus-Christ. Je montrerai, — mais qui déjà ne le voit, — comment cette fidélité est fidèle, suit jusque dans le détail.

Douze légions d'anges. Elle ne les demanda pas non plus. Elle ne les demanda jamais. Ce conseil qu'elle avait, qui était comme la conséquence comme la suite naturelle de l'ordre, de la vocation comme la suite naturelle, surnaturelle naturelle venant des mêmes voix, porté par le même ministère, ce conseil qu'elle eut, qu'elle avait, presque familièrement pour ainsi dire, à son usage comme la prière quotidienne, ce conseil usager comme la prière du matin et du soir elle le (re)demanda souvent. Des secours surnaturels de guerre directs, physiques, une assistance de guerre, des troupes surna

urelles de guerre qu'elle n'avait pas, elle ne les emanda jamais.

On voit même très bien par les textes que l'idée e lui serait pas venue un seul instant de les demander. Une noble discrétion de sainte, une noble iscrétion de Française l'en empêchaient presque galement. Autant elle insistait pour le conseil, u'elle revendiquait on peut presque dire comme un roit, puisque Dieu l'avait envoyée dans cette xtraordinaire mission, autant on voit bien qu'elle 'a pas l'idée qu'elle ait à demander un secours irectement militaire, un secours militaire proprement, directement physique. Elle savait parfaitement dans quelles conditions de sainteté elle opérait. Et qu'elle avait reçu non seulement l'épreuve a plus dure, la mission la plus dure, mais aussi 'épreuve, la mission la plus rigoureusement, la plus xactement humaine.

On ne saurait trop le redire et il faudrait pouvoir le narquer. Appelée par une vocation divine en terre umaine, envoyée en mission divine en terre humaine on seulement elle n'opéra jamais, mais elle ne demanda jamais d'opérer, elle ne pria jamais d'opérer que par des moyens humains. Vivant dans ce miracle perpétuel d'être assistée par des *voix* propres, de recevoir constamment une assistance propre de conseil de *voix* qui lui étaient pour ainsi dire particulièrement et proprement attachées, personnellement affectées, elle ne demanda jamais un secours si l'on peut dire surnaturel physique, surnaturel direct, surnaturel directement militaire. Elle ne demanda jamais que les murailles s'écroulassent au

son des trompettes. Et pourtant elle savait so
histoire sainte. C'est un point que l'on ne saurai
trop considérer, qui sera notre point cardinal, ave
une histoire de Joinville, quand nous essaierons d
déterminer, de dresser une carte géographique e
géologique de la théorie du miracle.

Un roi de son temps, — n'était-ce point un r
d'Angleterre, — ne voulut point aller au secours d
son fils, engagé dans une mauvaise bataille, parc
qu'il fallait que l'enfant gagnât ses éperons de che
valier. Il semble que jamais le roi du ciel n'ait voul
aussi expressément que dans la personne de cett
grande sainte qu'une de ses filles gagnât elle-mêm
les palmes du martyre.

Elle le savait. Non seulement elle n'était poin
garantie, elle n'était point assurée contre la maladi
et contre la blessure et contre la défaite militair
mais elle savait qu'elle n'était point assurée contr
la maladie et contre la blessure et contre la défait
militaire. Elle se battait donc exactement dans le
conditions ordinaires et pour ainsi dire dans le statu
ordinaire. On vit bien à Orléans et à Paris qu'ell
n'était point assurée contre la blessure. On vit bie
à Compiègne qu'elle n'était point assurée contre l
capture. On vit bien à Rouen qu'elle n'était poin
assurée contre la mort.

Quand les gens lui demandaient des miracles si j
puis dire ordinaires, des miracles de maladie, qui son
les plus ordinaires, elle se récusait immédiatement
avec une confusion d'humilité, ou en même temp

vec bonne humeur, elle se récusait vite, arguant le son incompétence, se retranchant dans sa mission propre, dans sa vocation, leur indiquant, recommandant seulement de prier. Elle n'était venue que pour délivrer le royaume de France. Elle ne savait pas guérir cet enfant, ce petit garçon et cette petite fille. Cette sainte qui avait reçu le plus grand commandement qui ait jamais été donné à une sainte, qui avait été appelée pour la plus grande vocation, qui avait été envoyée dans la plus grande mission non seulement ne demanda jamais pour elle un miracle physique ordinaire mais quand on lui en demandait, c'est-à-dire exactement quand on lui en demandait d'en demander, comme on avait coutume de le demander aux saints, vite elle se récusait, se dérobant presque derrière son incompétence. Elle ne savait pas. Elle n'avait point été envoyée pour cela.

Elle accomplit une tâche divine par des moyens simplement humains. Elle exécuta un ordre divin par des moyens strictement humains. Elle répondit à une vocation divine par des moyens rigoureusement humains, par un travail, par une guerre militaire, par des opérations, par des efforts exactement humains. Elle accomplit une mission divine par des moyens simplement humains. C'est ce qui lui donne une place à part, une place toute éminente dans la hiérarchie des saintetés. Notons encore, notons en outre que la matière où devait s'exercer cette sainteté était la plus extraordinaire, la plus hors de l'ordre, habituel, on pourrait presque dire la plus étrangère aux matières habituelles de la sainteté.

Et même la plus contraire et ennemie aux matières habituelles de la sainteté. Entre toutes elle fut véritablement envoyée en mission extraordinaire. Par ces deux commandements elle a une place unique dans la hiérarchie des saintetés, elle est sainte et bénie entre toutes les saintes et ensemble par le premier elle est femme entre toutes les saintes.

Que si d'autre part on veut la considérer non plus à son rang de sainteté mais à son rang d'humanité qui ne voit aussitôt qu'elle est dans cet ordre une femme unique. Un être unique. Car si l'on veut elle est de la race des saints, et si l'on veut elle est de la race des héros. Venant de Dieu et retournant à Dieu et recevant constamment assistance de conseil de ses *voix* par tout son être elle est une sainte. Elle est de la race des saints. Mais dans cette dure humanité du quinzième siècle et de tous les siècles accomplissant par des moyens purement humains un tel ramassement d'exploits purement humains d'une guerre purement humaine, de toute une action purement humaine par toute son action comme extérieure, par tout son engagement corps et âme dans l'action militaire, dans toute une action de guerre par toute sa condition, par tout son être d'action elle est un héros, elle est de la race des héros.

Or non seulement la race des héros et la race des saints n'est pas la même. Mais ce sont deux races peu ou mal apparentées. On pourrait presque dire qui ne s'aiment pas, qui n'aiment pas frayer ensemble qui sont gênées d'être ensemble. Il y a on ne sait

quoi de profond et qu'il faudrait approfondir par quoi la race des héros et la race des saints ont on le sait quelle contrariété profonde. Il n'y a peut-être point deux races d'hommes qui soient profondément aussi étrangères l'une à l'autre, aussi éloignées l'une de l'autre, aussi contraires l'une à l'autre que la race des héros et la race des saints. On découvrirait sans doute que cette contrariété profonde ne fait que traduire, mais sous une forme, sous sa forme peut-être la plus aiguë, sous sa forme éminente, cette profonde, cette éternelle contrariété du temporel et de l'éternel.

Or Jeanne d'Arc, précisément parce qu'elle exerçait sa sainteté dans des épreuves purement humaines par des moyens purement humains, précisément parce qu'elle était demeurée entièrement vulnérable militairement, vulnérable à la maladie, vulnérable à la blessure, vulnérable à la capture, vulnérable à la mort, vulnérable à la défaite et à toute défaite, exposée en son plein comme un héros antique à toute aventure de guerre elle est de la race des héros comme elle est de la race des saints. Et comme dans la race des saints elle est et une sainte entre toutes les saintes et une femme entre toutes les saintes, ainsi, parallèlement ainsi dans la race des héros elle est un héros entre tous et une femme. Elle n'est pas moins éminente dans la hiérarchie héroïque que dans la hiérarchie sacrée. Et ainsi elle est à un point d'intersection unique dans l'histoire de l'humanité. En elle se joignent deux races qui ne se joignent nulle part ailleurs. Par un recoupement unique de ces deux races, par une élection,

par une vocation unique dans l'histoire du mond
elle est à la fois sainte entre tous les héros, héroïqu
entre toutes les saintes.

(*Cahier* XIII-2, du 24 septembre 1911
Un nouveau théologien : M. Fer
nand Laudet.)

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... 7

I. — LES HOMMES ET LA RACE

1. Jaurès (1905)..... 35
2. Clemenceau (1905)..... 43
3. Sur l'Art..... 48
4. Péguy (1910)..... 56

(Péguy s'adresse ici à Daniel Halévy, qui fut des premiers collaborateurs des Cahiers, *où il publia plusieurs de ses œuvres, en particulier l' « Histoire de quatre ans ».)*

5. Péguy (1914)..... 68

Sur les destinées de la Race Juive :

6. I. Au chevet de Bernard-Lazare..... 74

(Bernard-Lazare avait, après la condamnation du Capitaine Dreyfus, en 1894, *été le premier à émettre l'idée d'une erreur judiciaire. Dès* 1898 *il avait pris publiquement la défense du condamné. Il fut ainsi un précurseur. Ce qu'on a appelé l'Affaire Dreyfus, ne devait éclater qu'en* 1898.*)*

7. II. Qu'il y a une Politique Juive mais aussi qu'il y a une Mystique d'Israël..... 81
8. III. Que l'Inquiétude Juive diffère de l'Inquiétude Chrétienne..... 89

9. Sur le Travail et sur deux Époques de la Vie Ouvrière..... 98

10. De la Misère 106

(Cette dissertation est inspirée du livre de A. Lavergne, « Jean Coste », publié aux Cahiers, *qui donne un tableau de la misère de certains instituteurs à l'époque.)*

11. Qu'il y a dans le tragique une représentation des caractères. La supplication de *l'Œdipe*... 130

(Le 22 janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, des ouvriers, sous la conduite du Pope Gapone, vinrent s'agenouiller devant le palais impérial, pour supplier le Tsar d'avoir pitié d'eux. Ce fut le sujet d'un poème de F. Porché, publié dans les Cahiers *et d'un Cahier de Péguy, « Les Suppliants parallèles », dont ceci est extrait.)*

12. Sur le débat Cornélien de l'Honneur et de l'Amour 145

II. — PHILOSOPHIE ET MÉTHODE

13. Qu'il y a non point un dépassement des Anciennes Philosophies, qui serait un progrès; mais, au contraire, une oblitération irrévocable ... 159

14. Qu'il n'y a point une succession linéaire des Métaphysiques et des Philosophies, mais qu'il y a, au contraire, dans toute grande philosophie une race irréductible; et que la Métaphysique seule fait une connaissance directe..... 168

III. — LA CHRONIQUE ET L'HISTOIRE

15. Sur la Guerre (1902)..... 181

16. D'un saisissement que nous eûmes (1905).... 183

(Il est fait allusion ici au premier sentiment qu'on eut, en France, de la menace allemande, quand Guillaume II se rendit à Tanger et y débarqua; manifestant ainsi qu'il prétendait ne pas laisser les puissances méditerranéennes libres dans leur politique marocaine.)

17. Sur la Guerre (1913). — Que depuis l'an 1905, nous vivons sous un régime de Guerre en temps de paix 187

18. De ce jeune homme qui vint me voir et qui, sans le faire exprès, l'innocent, dans un éclair me révéla ce que c'est que l'événement historique, notamment que cet événement tombe une fois, et ne retombe jamais plus..... 194

19. Que particulièrement l'amitié, qui elle aussi est un événement, tombe une fois, et ne retombe jamais plus..... 201
20. Qu'il y a eu un héroïsme républicain..... 206
21. Qu'il y a dans le monde moderne une hypocrisie du pacifisme. — Hugo et Napoléon..... 210
22. O Soldats de l'An deux ! O Guerres ! Épopées. 215
23. O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires ! 224
24. Que Jeanne d'Arc ne fut pas proprement un Chevalier..... 234

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 JUILLET 1928
CHEZ PAUL DUPONT
A CLICHY (SEINE)

Date Due

Demco 293-5

448.08
P376m

22525